232-105

LES

Exploits de Capestoc

PAR

RODOLPHE BRINGER

MONTREAL
LA LECTURE, 42 Place Jacques-Cartier

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2603
R43E9
1901

Les Exploits de Capestoc

I

Quand on quitte Versailles et que l'on se dirige vers Houdan, après avoir longé le parc du château, on rencontre Saint-Cyr ; puis la route montant, on suit un plateau de quelques lieues et l'on ne redescend dans la plaine que pour traverser le gros bourg de Pontchartrain que dominent au loin les tours féodales de Neauphle-le-Château. Alors, à travers d'immenses plaines aux grasses cultures, on arrive au sommet d'une petite butte où s'amorce à gauche une nouvelle route et où s'édifient une trentaine de maisons basses qui forment le village de Galluis-les-Yvelines.

Vers le milieu du XVIIe siècle, c'est-à-dire à l'époque où se passe cette histoire, Versailles n'existait pas encore : Saint-Cyr attendait le caprice de Mme de Maintenon ; le gros bourg de Pontchartrain était une riche seigneurie, et le petit village de Galluis-les-Yvelines ne comportait qu'une église romane à laquelle était adossé un pauvre presbytère, église qui servait de paroisse aux dix ou douze grosses fermes disséminées aux alentours et aussi au château, dont on pouvait apercevoir au loin les toits et les tourelles à travers les sombres frondaisons des arbres centenaires. La route, qu'on appelait alors le "pavé du roy" ne traversait pas de riches cultures, attendu que depuis la porte de Buci,

presque, elle s'enfonçait à travers des forêts inextricables dont tout le pays était recouvert.

C'est sur ce pavé du roy qu'un matin d'avril de l'an de grâce seize cent quarante-deux, un jeune cavalier chevauchait allègrement, tout en sifflant une marche guerrière pour tuer le temps. Il paraissait avoir vingt ans, et, sous le manteau sombre qui le recouvrait presqu'entièrement, on pouvait voir qu'il portait le riche costume des gardes du cardinal. Ce Jeune [illegible] effet, n'était autre que Henri de Capestoc [illegible] Puyssardac, capitaine-lieutenant de la deuxième compagnie des gardes de Son Eminence.

A cette époque, le vieux duc de La Meille[illegible] assiégeait Perpignan, espérant avancer ainsi les choses de Catalogne, qui traînaient depuis trop longtemps. Le roy Louis XIII, voulant dompter sans doute son royal ennui, avait décidé que sa mélancolique Majesté s'en irait assister à ce siège, et comme le cardinal ne quittait point le roy, craignant avant tout de le laisser seul, le cardinal avait décidé qu'il irait aussi devant Perpignan.

Donc, il avait donné l'ordre aux quatre compagnies de ses gardes de le suivre là-bas, sur la frontière espagnole ; et, à la tête de la deuxième compagnie, Capestoc s'était vu forcé de quitter Paris.

Mais il n'avait point voulu le faire avait d'avoir serré la main à son vieil ami Lionnel de Puyroland devenu duc de Beyleuse par la volonté du cardinal, et sans avoir baisé la main de la jeune duchesse.

Après les événements qui s'étaient passés deux années auparavant, Lionnel et sa jeune femme, abandonnant Paris et la cour, s'étaient retirés dans un château qu'ils avaient fait construire en pleine forêt des Yvelines, forêt et domaine dont le cardinal avait fait don aux jeunes époux. Pour parvenir à ce château, qu'on appelait château de la Mortmare, parce qu'il était cons-

truit au bord d'un vaste et calme étang, il fallait suivre la route qui s'amorçait à gauche du pavé du roy, au lieu où s'élevait l'église romane dont il a été question plus haut, et autour de laquelle se construisit plus tard le village de Galluis.

Voilà pourquoi, ce matin d'avril de l'an de grâce seize cent quarante-deux, le capitaine-lieutenant aux gardes Henri de Capestoc avait quitté Paris par la porte de Buci, avait jeté, en passant, un coup d'oeil au petit pavillon de chasse que le Roy Soleil devait transformer en le somptueux palais de Versailles, et enfin, après avoir vidé une bouteille de vin de baune au bourg de Pontchartrain, s'était dirigé vers la butte au haut de laquelle il allait trouver la route qui devait le conduire à la Mortmare.

Déjà, tout là-haut, dominant les futaies, il apercevait la tour de l'église de Galluis, et il poussa son cheval car le soleil, ayant presque achevé la moitié de sa course, marquait qu'il pouvait bien être dix heures.

Allons ! pensa Capestoc, encore trois petites lieues et je pourrai serrer dans mes bras ce cher Lionnel que je n'ai pas vu depuis bientôt six mois. Hâtons-nous, car de ce train j'arriverai sûrement bien après l'heure du déjeuner, et, par la sangdious ! j'ai l'estomac dans les talons.

Le cheval du Gascon, de son côté, devait se tenir le même raisonnement. Comprenant sans doute qu'il approchait de la botte de foin et du picotin d'avoine qui allaient le récompenser d'une pareille course, il ne se fit pas répéter deux fois l'ordre que lui communiqua Capestoc du bout de ses éperons. D'un trot sec et régulier, il grimpa les cinq ou six cent pas de côte qu'il avait devant lui, et, parvenu au sommet de la butte, en bête intelligente qui connaît le chemin, il tourna de lui-même à gauche.

Et tout à coup, comme il approchait de la vieille

église et de son pauvre presbytère, il sembla au Gascon entendre des cris :

—Oh ! oh ! qu'est cela ? dit-il.

Mais il n'eut pas le temps de s'étonner davantage. Au même instant, il aperçut distinctement trois hommes sortir en hâte du presbytère, remonter à cheval et disparaître dans la forêt.

—Arrête ! arrête canaille ! cria le Gascon qui, éperonnant son cheval, se lança dans direction du vieux moulin.

Mais il n'avait pas fait vingt pas dans le fourré, qu'une balle sifflait à son chapeau et qu'une troisième s'enfonçait dans le poitrail de son cheval qui s'abattit sur le coup.

—Parfandious ! jura le Gascon.

Mais il était démonté, et il entendit au loin comme un éclat de rire répondre à son juron, en même temps que le pas des chevaux s'éloignait et devenait indistinct.

Tout cela avait été si prompt que Capestoc en demeura comme pétrifié. Cependant, il reprit ses esprits.

—Qu'est cela ? dit-il. Ces cris qui partaient du presbytère, ces trois hommes qui s'enfuyaient et qui ont voulu me tuer, ou je me trompe fort, ou il vient de se commettre un crime par ici. Avec tout ça, les malandrins m'ont tué mon meilleur cheval. Enfin, il n'y aurait que cela ce ne serait qu'un demi mal, après tout... mais j'ai bien peur... allons voir un peu ce qui se passe au presbytère.

Et, ayant enlevé les deux pistolets qui reposaient dans les fontes de sa selle, il les plaça à sa ceinture, et, résolument, se dirigea vers le presbytère.

On l'a dit, ce presbytère était une petite construction basse adossée à la vieille église romane ; un petit jardin le précédait, clos de murs et auquel on accédait par un grand portail de bois donnant sur la route.

Capestoc trouva ce portail grand ouvert. Rien d'anormal ne lui apparut dans le jardin, sinon que les plates-bandes avaient été foulées au pied des chevaux que les trois malandrins avaient dû y lâcher. Mais, ayant pénétré dans le presbytère, un terrible spectacle se présenta à ses yeux. Dans la salle qui devait servir d'oratoire au desservant de l'église, un homme était étendu dans une mare de sang. Détail horrible, cet homme était un vieillard plus que sexagénaire et Capestoc reconnut en lui le prieur de l'église de Galluis.

—Oh ! oh ! pensa Capestoc, je ne m'étais pas trompé. Il vient de se commettre ici un crime épouvantable, et je suis arrivé trop tard pour l'empêcher.

Et s'étant penché vers le vieillard, il s'aperçut que ses assassins l'avaient criblé de coups de poignard et que son sang s'écoulait par plus de vingt blessures.

Que faire ? Capestoc se trouvait fort embarrassé devant ce cadavre. L'église s'élevait en plein bois, et de ce fait le presbytère se trouvait fort éloigné de toute habitation. Appeler eût été bien inutile ; personne n'eût entendu son appel.

—Ma foi, pensa Capestoc, je ne puis laisser ainsi un chrétien et un prêtre. Qui sait ? malgré ses horribles blessures, peut-être n'est-il pas mort. Je vais toujours le transporter sur son lit, lui prodiguer les premiers soins si c'est nécessaire, et après, ma foi, je verrai à aller chercher du secours.

Et incontinent le Gascon se mit à l'oeuvre. Il souleva le cadavre, et, ayant aperçu un lit dans une chambre à côté de l'oratoire, il y transporta le vieillard qu'il se mit en demeure de dévêtir.

Mais tout à coup, et à son grand étonnement, un tressaillement sembla parcourir le cadavre.

—Holà ! fit Capestoc, mais il n'est pas mort.

En effet, le veiillard ouvrit les yeux, regarda autour

de lui avec une expression de terreur indicible, et murmura, si doucement qu'on eût dit un souffle :

—Les misérables !

Puis, son regard ayant rencontré le Gascon, il le contempla une seconde et :

—Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? balbutia-t-il.

—Je suis un homme qui est arrivé trop tard pour pour défendre, répondit le Gascon, mais qui fera l'impossible pour vous sauver.

Le vieillard hocha la tête :

—Me sauver ? Ils m'ont tué, les misérables ! Et comme si l'effort qu'il venait de faire pour prononcer ces quelques mots l'avait épuisé, sa tête retomba sur l'oreiller.

De plus en plus, Capestoc était perplexe. Il s'entendait fort mal à soigner un blessé et il se voyait contraint d'avouer que, jusque-là, il avait été plus expert à trouer des poitrines qu'à les recoudre.

Cependant, ayant rôdé par le presbytère, il fit par découvrir quelques linges, et dans un placard deux ou trois flacons d'un vin qu'il jugea tout de suite vénérable et savoureux, grâce aux nombreuses toiles d'araignées qui leur faisaient une poudreuse parure.

—Voilà mon affaire, se dit le Gascon ; j'ai toujours ouï dire qu'il n'y avait rien de tel pour cicatriser une blessure comme de l'oindre d'un vin généreux. Ah ! si mon excellent ami Bobignasse ne ramais point les galères du roy à cette heure, et qu'il se trouvât près de moi, il aurait vite fait de remettre ce vieillard sur pied, grâce au vulnéraire miraculeux qu'il tenait de sa bonne tante Pétronille. Mais, hélas ! Bobignasse n'est pas ici ; faisons pour le mieux.

Et muni de ses chiffons et de son vin, Capestoc revint vers la chambre où le vieillard était toujours évanoui.

Ayant versé la moitié d'une bouteille de vin sur un

des linges, Capestoc dévêtit le pauvre prêtre, et une à une se mit à laver les nombreuses blessures dont le corps décharné de cette victime sexagénaire était copieusement couvert.

Et, tout en frottant avec une légèreté de main dont il ne se fût pas cru capable, Capestoc monologuait :

—C'est égal, je ne serais point fâché de connaître les malandrins qui ont ainsi assassiné ce vieillard et qui, par surcroît, on essayé de m'arquebuser tout à l'heure. Car, il n'y a pas à dire, si je suis encore vivant, je le dois à la bonne étoile qui me guide et qui veille sur moi, car j'ai entendu les balles siffler à mon oreille, et si j'avais eu seulement deux pouces de plus, au lieu de percer mon chapeau, c'est ma cervelle que le petit morceau de plomb eût mise en capilotade. Avec tout ça, ils ont tué mon meilleur cheval, et je ne sais comment je vais faire pour aller jusqu'au château de la Mortmare, où M. de Puyroland doit s'inquéter de ne point me voir venir. Bah ! j'arriverai quelques heures plus tard, voilà tout. En attendant, tâchons de rendre la vie à ce pauvre prêtre, que ces malandrins ont arrangé de la belle façon.

—Certes, oui, je ne serais pas fâché de les connaître, ces trois hommes, continua le Gascon. Outre que j'aurais un réel plaisir à leur faire payer mon chapeau et mon cheval, ils pourraient me dire dans quel but ils ont assassiné ce pauvre vieillard. Ce ne peut être pour le voler, bien que je voie tous les meubles sens dessus dessous et que le secrétaire soit éventré. Non ! un prêtre n'est point si riche pour qu'on se mette à trois pour le dévaliser, le bénéfice en serait trop infime. Alors quoi ?

Mais Capestoc n'alla pas plus loin dans son monologue. Le vieillard rouvrit les yeux, et, apercevant le Gascon en train de le soigner :

—Inutile, mon enfant, fit-il avec un triste sourire,

et, d'une voix expirante : Je suis blessé à mort, et tous vos soins ne parviendront pas à me ressusciter.

Capestoc s'arrêta de frotter et considéra le vieillard.

—Je vais mourir, continua celui-ci, d'une voix qui allait de plus en plus s'affaiblissant, je le sens ; à peine ai-je encore quelques minutes à vivre.

—Parfandious ! s'écria le Gascon, ne dites point de ces choses ! Vous vivrez, au contraire, vous...

Mais le vieillard l'arrêta d'un geste :

—Non ! non ! fit-il, les malheureux ont bien fait leur besogne de mort.

—Au moins, vous avez vu vos assassins ! Quels sont-ils, dites-le-moi, que je vous venge !

—Mon fils, répondit le vieillard, un chrétien qui meurt ne doit pas songer à la vengeance. Je pardonne à mes meurtriers.

—Cadédious ! grommela le cadet entre ses dents ; moi qui ne vais pas mourir, je ne leur fais pas grâce !

—Dites-moi votre nom, plutôt, continua le vieillard, qu'avant de mourir je sache au moins quel est l'homme qui a essayé de me sauver.

—Je m'appelle Henri de Capestoc, et je suis lieutenant aux gardes du cardinal.

En entendant ce nom, l'œil du vieillard sembla s'allumer d'une flamme de joie.

—Capestoc ! murmura-t-il, Capestoc ! N'êtes-vous point l'ami du duc de Belyeuse, dont le château est voisin d'ici ?

—En effet, ej suis l'ami du duc de Belyeuse.

—Que béni soit Dieu ! dit le veiillard en joignant les mains.

Et comme le Gascon s'étonnait :

—Monsieur de Capestoc, continua le mourant, vous êtes homme d'honneur, je le sais. Aussi, je puis me confier à vous, et je suis certain que vous obéirez pieusement à ma dernière volonté.

—Parlez, mon père ! dit Capestoc ému.

—Ecoutez. Les trois hommes qui m'ont tué ne l'ont fait que pour s'emparer d'un papier. Ce papier, il était là, dans ce meuble que vous voyez éventré.

De sa main tremblante, il désigna le secrétaire que Capestoc avait remarqué tout à l'heure.

—Ce papier... reprit le vieillard.

Mais il dut s'arrêter. Un flot de sang monta jusqu'à sa bouche et il devint subitement d'une pâleur livide.

Capestoc, frémissant, s'était penché vers lui.

Faisant un effort surhumain, le vieux prêtre se souleva ceepndant, et, de son doigt, indiquant le mur qui faisait face à son lit :

—Là... sous cette vierge... un bouton... poussez!

Capestoc obéit, machinalement. Il se dirigea vers la statuette de la vierge que le mourant lui désignait, et, sous le socle, sa main ayant rencontré un bouton, il le poussa. Aussitôt, une sorte de panneau s'ouvrit dans le mur, laissant apercevoir une cache profonde. Capestoc y plongea la main et en retira une enveloppe fermée de cinq sceaux de cire jaune. Puis il revint vers le vieillard.

Celui-ci avait suivi tout ce manège, de son oeil hagard où la mort posait déjà son ombre.

—Bien ! fit-il enfin... Ecoutez... Monsieur, écoutez : cette enveloppe... vous... ne l'ouvrirez jamais... jamais... car il faut que les sceaux soient intacts... Seulement, quand le moment sera venu... vous la remettrez... à... à...

L'agonie arrivait foudroyante, et le vieillard étouffant ne put prononcer que des mots sans suite.

Et le Cascon s'étant penché entendit encore:

—Péril de mort... secret terrible... enfant volé... fille véritable... Jacques Gravier... maréchal...

Et ce fut tout.

Le corps du pauvre prêtre fut tout à coup secoué par

un suprême tressaillement, un filet de sang s'échappa de sa bouche, et il mourut emportant dans la tombe son formidable secret.

Capestoc demeura stupéfié devant cette agonie et cette mort soudaine.

Mais plus encore que ce spectacle, les paroles confuses et mystérieuses que le prêtre avait prononcées avant de mourir stupéfiaient le Gascon.

De quel drame redoutable était-ce là le dénouement, et quel formidable problème posait cette mort, dont il ne connaîtrait peut-être jamais la solution?

Et il demeurait là, béant, tenant encore à la main l'enveloppe scellée de jaune dont le moribond lui avait indiqué la place.

Combien de temps demeura-t-il dans cette prostration, il n'aurait su le dire. Le bruit d'une porte qu'on ouvrait le tira de sa sombre rêverie.

Et, tout de suite, il aperçut le trou mystérieux qui s'était ouvert dans la muraille, et où il avait trouvé l'enveloppe.

—Quelqu'un! fit-il en tressaillant. Qu'on ignore le secret que ce prêtre m'a confié!

Et, de nouveau ayant appuyé sur le bouton, le panneau se referma, et l'oeil le plus exercé n'eût pu reconnaître dans la muraille la place qu'il occupait.

Au même moment, une femme entrait dans la chambre. En voyant Capestoc, elle s'arrêta stupéfaite, mais tout de suite son regard se posa sur le lit, et, apercevant le prêtre étendu sans vie, elle poussa un cri :

—Mon maître! mon bon maître! Et s'effondrant près du mort, elle se mit à sangloter.

Comprenant que ce devait être là quelque femme au service du vieux chapelain, Capestoc la laissa pleurer, respectant sa douleur.

Il avait eu le temps de faire disparaître l'enveloppe, qu'il avait cachée dans son pourpoint.

Cependant, un certain temps s'étant passé et la femme pleurant toujours, le Gascon s'approcha et doucement lui tapa sur l'épaule.

A ce contact la femme tressaillit, elle se releva hagarde et regardant Capestoc, les yeux affolés :

—Que voulez-vous? Qui êtes-vous?

—ui je suis, répondit Capestoc, je suis un passant qui es tentré ici, attiré par des cris de mort, et qui a trouvé ce vieillard assassiné. Ce que je veux? Savoir qui est ce vieillard, qui vous êtes vous-même, et vous demander si vous pouvez me fournir quelques renseignements sur ce qui vient de se passer ici.

La femme considérait le cadet comme si elle ne comprenait point ce qu'il disait.

—Eh bien! m'entendez-vous? répéta Capestoc. Que savez-vous?

La femme passa sa main sur son front.

—Je sais que mon maître est mort, voilà! répondit-elle avec un désespoir farouche.

—Ce vieillard était votre maître?

—Depuis plus de trente ans j'étais à son service.

—Comment se nommait-il?

—Pierre Dusablon.

—Et pouvez-vous supposer pourquoi on l'a assassiné?

—Oh! le sais-je! répondit la femme, lui qui était si bon ,si doux et si charitable, et qui, à trente lieues à la ronde, ne comptait que des amis! C'est, pour sûr, les trois hommes qui sont venus ce matin.

—Les trois hommes? demanda Capestoc tressaillant, pressentant qu'il allait avoir sans doute le clef du mystère.

—Oui! oui! trois hommes qui sont arrivés ce matin, trois hommes d'épée, trois soldats. Ils ont frappé à la porte, demandant l'hospitalité pour quelques heures, car, disaient-ils, ils avaient chevauché toute la nuit.

—Ils étaient donc à cheval?

—Oui ! M. le chapelain, qui était si bon, les a fait entrer et leur a fait servir à boire et à manger.

—Après ? demanda Capestoc.

—Après ! Après ! Ils ont dit qu'ils avaient une lettre très pressée à remettre au prieur de l'abbaye de Méré, mais qu'ils étaient si fatigués, que M. le prieur attendrait quelques heures, quoi qu'il en pût advenir.

—Alors ?

—Alors, M. le chapelain m'a appelée, et comme l'abbaye n'est qu'à une demi-heure d'ici, il m'a ordonné de monter sur sa mule et de porter tout de suite cette lettre, qui ne souffrait aucun retard ; pendant ce temps-là, les trois hommes souffleraient un peu.

—C'était pour vous éloigner !

—Sans doute.

—Que contenait cette lettre ?

—Rien ! M. le prieur l'a ouverte elle ne contenait qu'une feuille de papier blanc. M. le prieur m'a dit alors qu'on s'était joué de mon maître et de moi. Mais, je ne sais pourquoi, j'ai eu peur. C'était un pressentiment sans doute, et je suis venue, et on a assassiné mon maître !

Et la pauvre femme se mit à pleurer, couvrant de ses larmes les mains de son maître.

Capestoc songeait. Les trois assassins étaient les trois hommes qu'il avait vus sortir du presbytère et dont il avait essuyé les arquebusades. Ils n'étaient venus dans ce lieu que pour assassiner le chapelain, et ce meurtre n'avait eu d'autre but que de voler au vieux prêtre un papier qu'ils savaient être en sa possession. Quel était ce papier ?

—Pardieu ! se dit Capestoc, pour avoir la clef de cette énigme, je n'ai qu'à ouvrir l'enveloppe...

Mais tout à coup il se rappela les paroles que le vieillard avait prononcées.

—Oui ! mais si j'ouvre cette enveloppe, je transgresse aux volontés du mourant.

—Bah ! fit enfin Capestoc avec un haussement d'épaules qui lui était familier. Ma présence est inutile dans ces lieux. Allons trouver M. de Puyroland. Il est plus expert que moi en toutes ces politiques ,et je suis sûr qu'il me dictera mon devoir.

Il s'était approché de la femme, qui n'avait cessé de sangloter :

—Bonne femme, je n'ai plus rien à faire ici. Je continue ma route vers le château de Mortmare, où je me rendais quand ce triste événement m'a arrêté. Arrivé au château, je vous enverrai du monde.

La femme considéra Capestoc :

—Allez ! Monsieur, répondit-elle avec une voix d'au delà.

II

M. de Capestoc connaissait bien le chemin qui conduisait au château de la Mortmare.

Bien des fois, depuis deux ans, il avait fait cette route, à laquelle la belle forêt des Yvelines fait un dôme de verdure et que les sanglantes bruyères et les verdoyantes fougères couvrent du tapis le plus merveilleux.

Et toujours il avait chevauché dans cet admirable paysage l'âme heureuse et le cœur content.

C'est que la vie avait été douce au Gascon. Après les aventures périlleuses du début, qui ont fait le sujet de la première partie de ce récit, Capestoc n'avait eu qu'à se louer de l'existence qu'il avait menée à la cour.

Pourvu d'une lieutenance à la première occasion, ainsi que le cardinal le lui avait promis, il n'avait partout rencontré que des amis, et la protection de Richelieu s'était si clairement démontrée, qu'en fort peu de temps le cadet était devenu comme une sorte de petit personnage.

Aussi la brave gaieté et la joyeuse insouciance qui faisaient le fond du caractère de Capestoc n'avaient fait que se développer, et il n'était pas d'homme plus réjoui ni plus content de son sort que ce Gascon, à la cour du roy Louis XIII.

Et l'on comprendra que cette joie de vivre s'exerçait encore davantage, si l'on peut dire, lorsque, pouvant fuir quelque temps le Louvre ou Saint-Germain, M. le lieutenant aux gardes s'en venait serrer la main

à son vieil ami Lionnel de Puyroland, aujourd'hui duc de Belyeuse.

Mais ce jour-là, tandis qu'il chevauchait, la vieille mule du curé remplaçant son cheval tué, sur la route ombragée de la Mortmare, la face ordinairement si radieuse du Gascon se barrait d'un pli profond de préoccupation et une ombre d'inquiétude assombrissait son front d'ordinaire si calme.

C'est que, quoique Gascon, quoique lieutenant aux gardes, et bien que sur les champs de bataille ont ait déjà vu mourir pas mal de gens, ce n'est pas sans un certain serrement de coeur qu'on assiste à cette terrible et suprême lutte que se livrent dans l'agonie la vie avec la mort.

Mais ceia n'était peut-être rien encore, et la mort de ce vieillard dont il venait d'être le témoin n'aurait point fait sur son âme une telle impression, s'il n'y avait pas eu le formidable mystère dont elle était entourée.

Et Capestoc se demandait si cet événement, qui l'avait arrêté devant la chapelle de Galluis-les-Yvelines, n'allait pas avoir une importance par trop considérable dans sa vie si calme, si paisible, si tranquille jusqu'à ce jour-là.

Il y avait une petite heure que Capestoc cheminait. Il avait dépassé déjà le hameau de Gros-Rouve et venait de s'engager dans cette partie de la forêt connue alors sous le nom si peu poétique de Chêne-Rogneux; une lieue à peine le séparait de ce château de la Mortmare qui était le but de sa route, lorsque tout à coup, au détour du chemin, il aperçut, à une demi portée d'arquebuse devant lui, une sorte de bûcheron qui s'escrimait tout seul contre un orme plus que centenaire.

L'acier poli de la hache brillait une seconde dans l'air, lançait des éclairs, puis s'abattait lourdement sur le tronc de l'arbre avec un bruit sourd. L'arbre ne te-

nait plus que par quelques fibres ; encore quelques coups de hache, et il allait s'effondrer sur le sol.

—Sandious ! murmura le Gascon, distrait de ses pensées par ce spectacle, voilà un imbécile qui va se faire tuer s'il n'y prend garde, car cet arbre pourrait bien lui choir sur la tête et l'écraser comme une galette !

En effet, l'orme vacillait déjà sur son immense tronc, et, insouciant, le bûcheron cognait toujours.

Une pensée charitable jaillit dans l'esprit du Gascon, qui voulut avertir le pauvre hère du danger qu'il courait :

—Hé ! l'homme ! cria-t-il.

Mais sa voix se perdit dans le formidable fracas que fit l'arbre en s'effondrant. Toutes ses branches craquèrent, emplissant le silence de la forêt du bruit de cette gigantesque chute, faisant comme une pluie de feuilles qui, une minute, voilèrent l'horizon.

Le bûcheron, cependant, avait eu le temps de faire un saut le côté, et il n'avait pas été fracassé par cet effondrement.

Mais tout à coup Capestoc poussa un nouveau cri :

—Malad'oit !

L'arbre, en tombant, s'était abattu en travers de la route, dressant tout à coup devant le Gascon un infranchissable obstacle, ce qui fait que Capestoc dut arrêter sa mule.

L'homme, cependant, ayant déposé sa cognée, considérait l'orme couché à ses pieds avec cet oeil triomphant et victorieux que dut avoir David quand il eut tué Goliath et qu'il examina ce géant étendu sans vie devant ses pieds de pygmée.

Le Gascon l'interpella :

—Eh bien ! dit-il, voici de la jolie besogne ! Comment vais-je faire pour passer, maintenant que tu as si stupidement barré la route ?

Le bûcheron regarda le seigneur qui l'interpellait ainsi :

—Chacun fait son métier, répliqua-t-il entre ses dents ; le mien est d'abattre des arbres.

—Hé ! parfandious ! l'ami, tu fais bien mal ton métier, voilà ! quand on abat un arbre, on tâche qu'il tombe au moins du côté où il ne gênera pas les passants.

Le bûcheron eut un mauvais sourire et, haussant les épaules :

—Que les passants s'arrangent !

Capestoc n'était point patient : Il n'aimait pas non plus que l'on haussât les épaules quand il parlait. Un gentilhomme qui s'était une fois permis ce geste avait eu toute l'éternité pour aller s'en repentir dans l'autre monde, car le Gascon l'avait tué. Aussi quand il vit ce manant de bûcheron hausser si impertinemment les épaules, il ne put se contenir.

—Sais-tu, mordioux ! que je m'en vais te couper une oreille ou deux !

—Ouais ! faudrait voir ! répondit le manant interpellé, qui ne parut pas s'effrayer autrement de la menace.

—C'est tout vu ! répondit Capestoc, ivre de colère. Et, sautant à terre, il se dirigea vers le bûcheron pour exécuter sa menace.

Celui-ci ne recula pas d'une semelle, seulement, tournant la tête vers la droite :

—A moi, camarades ! cria-t-il.

Et aussitôt deux hommes sortirent d'un fourré et bondirent sur Capestoc.

—Holà ! fit celui-ci, qui, prompt comme l'éclair, tira sa rapière et exécuta un rapide moulinet, espérant, par ce seul geste, mettre en fuite les deux hommes qui l'attaquaient ainsi à l'improviste et qu'il pensait être deux vulgaires bûcherons, comme celui qui les avait appelés à son secours.

Mais, à son grand étonemment, il aperçoit ses deux agresseurs dégainer à leur tour, car les hommes qu'il prenait pour des bûcherons portaient une casaque de buffle, des bottes de cuir jaune et une longue coliche-marde pendant à leur côté.

Capestoc n'eut pas le temps de réfléchir à cette étrangeté, tout occupé à se défendre contre les attaques de ces hommes auxquels venait de se joindre le bûcheron qui avait trouvé une épée, Dieu sait où, et qui, il faut le dire à sa louange, s'en servait beaucoup mieux que de sa hache.

Devant ces trois ennemis qui tombaient sur lui au moment où il s'y attendait le moins, tout autre que Capestoc eût pu se considérer comme un homme mort.

Et les trois diables qui, sans aucun doute, ne connaissaient point l'homme à qui ils avaient affaire, n'étaient pas loin de chanter victoire, persuadés que leur adversaire ne pourrait résister à cette triple attaque.

Mais trois hommes n'étaient pas faits pour faire peur à Capestoc. Il s'était trouvé déjà en pire compagnie, et des ennemis plus nombreux encore ne l'avaient pas vu reculer d'un pas.

—Arrière, canaille! hurla-t-il en fonçant sur les trois bandits.

Les agresseurs plièrent sous cette terrible attaque et rompirent d'un pas.

Capestoc sourit: il venait de mesurer la force de ses adversaires, en même temps qu'un petit plan venait de germer en son esprit inventif.

Les trois hommes se trouvaient entre lui et l'arbre que le bûcheron maladroit venait d'abattre au beau milieu de la route. Et Capestoc pensa que s'il pouvait changer l'ordre de la bataille et se placer entre l'arbre et ses ennemis, tout irait pour le mieux dans le plus charmant des duels.

Il fit donc un saut de côté, et poussa une pointe dans

le flanc droit de l'ennemi, ce qui lui fit faire un demi-tour à gauche; puis ayant renouvelé la manœuvre, il se trouva tout naturellement dans la position qu'il avait voulu avoir.

—Et maintenant, pensa Capestoc satisfait de voir la tournure que prenait l'aventure, il s'agit de ne pas perdre une minute et de frapper un grand coup.

Les trois hommes, cependant, s'escrimaient toujours et essayaient vainement de trouver un petit coin où la parade de leur adversaire leur permît de lui porter un coup mortel. Mais le Gascon paraissait invulnérable. Un mur d'acier ne l'eût pas mieux défendu que les moulinets prompts et rapides de son épée, qui lui faisaient une mouvante mais solide barrière de fer. Et depuis cinq minutes que durait ce combat contre trois hommes déterminés à le tuer, Capestoc n'avait pas perdu un pouce de terrain. Tout à coup, les trois bandits poussèrent un véritable rugissement de joie.

Sans doute fatigué par une si rude attaque, le cadet rompait lentement.

—Hardi! compagnons! cria le bûcheron, nous le tenons! Et férocement ils poussèrent leur pointe.

Capestoc reculait toujours. Mais cela ne l'empêchait point de parer avec une maestria incomparable.

Mais tout soudain, le Gascon ne put plus rompre. Il venait de rencontrer derrière lui le large tronc de l'orme auquel il était adossé.

—Il est pris! il est pris! hurla le bûcheron, qui décidément était le chef de cette petite troupe d'assassins.

—Ah! tu crois! cria Capestoc.

Et alors, rapide comme l'éclair, il se fendit et son épée, ayant rencontré un obstacle qui n'était autre que la poitrine du bûcheron, elle y pénétra comme dans du sable.

L'homme tomba pour ne plus se relever.

A ce coup les deux autres reculèrent. Mais Capes-

toc ne s'arrêta point pour juger de l'effet que venait de produire ce prodigieux coup droit. D'un bond il sauta par-dessus l'arbre qui barrait la route, et avant que les deux survivants fussent revenus de leur effarement, le Gascon était déjà loin, détalant à travers les bruyères.

Deux ou trois balles qui vinrent écorcher l'écorce des arbres autour de lui lui démontrèrent que les bandits étaient revenus de leur émoi; mais, maintenant, il avait mis du terrain entre eux et lui.

Il n'en ralentit point pour cela son allure, et moins d'un quart d'heure après il était devant la grille du château de Mortmare, essoufflé, suant, couvert de poussière, sans chapeau, sans épée, mais vivant.

—Ouf! fit-il enfin. La journée a été rude mais je m'en suis tiré.

"Décidément, ajouta-t-il en riant, il était dit que j'arriverais ici à pied.

Le vieux bidet du curé, on s'en souvient, était demeuré de l'autre côté de l'arbre, et Capestoc n'avait pas eu le temps d'aller le chercher.

III

Lorsque Lionnel de Puyroland, averti par un serviteur qu'un homme le demandait qu'on avait introduit dans le petit salon du rez-de-chaussée, se trouva en face du Gascon et qu'il le vit dans un aussi piteux équipage, il ne put s'empêcher de rire.

—Quoi! c'est vous; monsieur de Capestoc! c'est vous dans cet état!

Ma foi, monsieur de Puyroland, il s'en est fallu de peu que vous ne me vissiez dans un état pire encore. Car si je n'étais le fils de mon père, c'est bel et bien le cadavre de M. de Capestoc, lieutenant aux gardes du cardinal, que vous auriez maintenant sous les yeux.

Lionnel s'arrêta de rire.

—Que vous est-il donc arrivé, mon ami? demanda-t-il affectueusement.

—Ma foi, monsieur de Puyroland, je n'en sais rien moi-même.

—Il faut cependant que ce soit quelque grave événement, pour que vous veniez ainsi à pied, comme un manant, nu-tête, et le fourreau veuf de son épée.

—Mon cheval est resté à Galluis, avec une balle dans le poitrail; mon chapeau doit être à cette heure entre Gros-Rouve et le Chêne-Rogneux; quant à mon épée, je l'ai oubliée dans la poitrine d'un pauvre bûcheron qui s'est fâché parce que je lui donnais un conseil sur la façon d'abattre les ormes.

—Que me dites-vous là? demanda Lionnel regardant

son ami pour voir s'il était sérieux ou s'il voulait plaisanter.

—Je vous dis la vérité, Monsieur!

—Racontez-moi donc cela.

—Ma foi, monsieur le duc, riposta Capestoc en s'inclinant, je vous avouerai que pour l'instant je serais bien plus aise de prendre un bain que de vous raconter des histoires. Ayez donc l'obligeance de me faire donner de l'eau, un habit, du linge, et après cela un bon dîner, car, je vous l'avouerai, j'ai grand'faim. Il est bientôt trois heures, et depuis ce matin je n'ai rien pris... qu'une balle dans mon chapeau.

—Je vous demande pardon! répondit Lionnel en souriant. Vous allez avoir tout ce dont vous avez besoin

Et ayant appelé un valet auquel il donna des ordres, Lionnel pria Capestoc de le suivre, ce que le Gascon fit avec la meilleure complaisance du monde.

Moins d'une demi-heure après, Capestoc descendit et vint trouver Lionnel qui l'attendait.

—Enfin me voici plus présentable, fit le Gascon en souriant; maintenant je suis votre homme.

—Une minute, répondit Lionnel, souriant à son tour, je ne veux rien entendre avant que vous n'ayez goûté de ces pâtés et de ces vins que je viens de faire préparer pour vous.

—Je vous obéis! ripo-ta Capestoc, qui attaqua les victuailles avec un appétit que nos lecteurs ont déjà vu à l'œuvre et dont ils doivent se souvenir.

—Ouf! fit-il enfin, en vidant dans son verre le restant d'une bouteille où tout à l'heure un vin blond et doré souriait, cela va mieux, et je crois que je pourrai vous raconter tout ce que j'ai à vous dire en attendant le souper.

—Je vous écoute, répondit Puyroland.

—Avant toute chose, murmura le Gascon, permettez-

moi une question : Connaissez-vous le vieux chapelain de l'église de Galluis.

—Si je le connais ? Certes ! C'est un brave et digne vieillard que j'aime de tout mon coeur.

—En ce cas, répondit Capestoc, j'ai une triste nouvelle à vous annoncer.

—Une triste nouvelle? demanda Lionnel en frémissant.

—Hélas ! oui : ce digne prêtre est mort.

—Mort ! fit Puyroland, qui se leva comme s'il était mû par un ressort.

—Et mort dans mes bras ! ajouta le Gascon.

—Que me dites-vous là?

—Ce que j'ai vu.

—Mais c'est impossible ! De quoi est-il mort, lui qui hier encore...

—Attendez et calmez-vous, continua le Gascon impassible, car, mon ami, vous n'êtes pas au bout de vos étonnements. Permettez donc que je reprenne mon récit, et que je le reprenne de plus haut.

Lionnel écoutait le Gascon, impatient. Ce qu'il venait de lui apprendre le troublait étrangement et il avait hâte d'en connaître les détails.

—Je dois vous dire d'abord, reprit le Gascon, que, ce matin, j'ai quitté Paris de fort bonne heure, dans l'intention de venir vous serrer la main ; car là où je vais, bien souvent on n'en revient pas.

—Vous partez?

—Oui ! Le roi a décidé d'aller voir prendre Perpignan aux Espagnols : le cardinal l'accompagne et les gardes suivent toujours le cardinal, comme vous ne l'ignorez pas. Donc, laissant ma compagnie aux soins de M. de Brunière, mon brigadier, tandis que le cardinal sortait par la porte Saint-Jacques, moi je quittai Paris par la porte Buci, afin de venir vous présenter mes respects, et ensuite de rejoindre ma compagnie

à Montoreau ou à Sens Tout a bien marché tant que j'ai chevauché sur la route de Brest. Mais ayant pris le chemin qui conduit chez vous, mon cher duc, et comme je me trouvais à une demi-portée d'arquebuse à peine de la petite église de Galluis, un étrange spectacle se présenta à mes yeux.

—Un spectacle? demanda Puyroland.

—Oui: trois hommes sortaient en courant du presbytère, sautaient sur leurs chevaux et disparaissaient dans le bois, tandis que des cris de mort partaient de l'intérieur du presbytère.

—C'étaient les assassins du chapelain?

—Tout porte à le croire. Comme bien vous pensez, je me mis à leur poursuite mais cinq ou six balles sifflèrent à mon oreille, dont l'une perça mon chapeau et l'autre tua mon cheval.

—Ce qui fait que vous ignorez...

—Quels étaient ces hommes, en effet.

—Les misérables! gronda Puyroland, se mettre à trois pour assassiner un vieillard! Espéraient-ils donc trouver une fortune dans ce pauvre presbytère?

—Hé qui sait? fit le Gascon avec un geste intraduisible.

—Comment! vous croyez?...

—Patience, monsieur de Puyroland, et écoutez la suite de cette étrange aventure; elle en vaut la peine, je vous le jure!

Et s'étant versé à boire, M. de Capestoc continua:

—Démonté par cette arquebusade, il eût été folie de suivre ces malandrins qui se sauvaient à cheval. Je revins donc vers le presbytère, où, pénétrant dans la salle basse, la première chose qui frappa mon regard fut le corps de votre vénérable ami le chapelain, criblé de mille coups et baignant dans son sang.

—Il était mort? interrompit Lionnel, les yeux pleins de larmes.

—Je le crus d'abord. Mais, l'ayant transporté sur son lit, il ne tarda pas à rouvrir les yeux, et me dit alors ces propres paroles qui sont demeurées gravées dans ma mémoire : "Les trois hommes qui m'ont tué ne l'ont fait que pour me voler un papier qui se trouvait là dans ce secrétaire, et sa main m'indiqua un meuble brisé.

—Est-ce possible! murmura Lionnel. Quel était donc ce papier? Quelle importance peut-il avoir pour qu'on n'hésite pas devant un meurtre pour se l'approprier?

—C'est ce que nous ne saurons peut-être jamais! conclut Capestoc.

—Hé quoi! le chapelain n'ajouta pas autre chose?

—Si fait! il m'indiqua le ressort d'une cachette qui se trouvait dissimulée dans le mur. Je fis jouer un ressort, et un panneau s'étant ouvert, j'en tirai une enveloppe scellée de cinq sceaux de cire jaune. Cette enveloppe, la voici.

Et ayant ouvert son pourpoint, Capestoc en tira l'enveloppe, qu'il tendit à Puyroland.

Celui-ci l'examina. Elle ne contenait aucune adresse, aucune indication.

—Et cette enveloppe, dit-il enfin, le chapelain ne vous a point dit ce qu'elle contenait?

—Non. Mais quand il vit cette enveloppe dans ma main, l'œil du mourant brilla une dernière fois et ces mots sortirent de sa bouche: "Cette enveloppe, vous ne l'ouvrirez jamais, car il faut que les sceaux soient intacts; seulement, quand le moment sera venu, vous la remettrez à...

—A qui? demanda Lionnel haletant.

—Il ne put dire ce nom, car la mort le tenait déjà dans ses griffes de marbre; mais il put prononcer encore quelques-mots que je n'entendis qu'en collant mon oreille près de sa bouche.

—Et ces mots?

—Péril de mort... secret terrible... enfant volé... fille véritable.... Jacques Gravier... maréchal...

—Et c'est tout?

—Tout. Le vieillard venait de rendre le dernier soupir.

Lionnel laissa tomber sa tête dans sa main: il réfléchissait profondément. Capestoc cette rêverie.

—Eh bien! fit-il enfin, que pensez-vous de tout cela, monsienr de Puyroland?

—Je pense, répondit-il, qu il y a là un terrible mystère.

—Pourquoi cela? fit Lionnel en relevant la tête et regardant Capestoc.

—Eh! mon Dieu, simplement pour ceci: Quand le terrible sphynx posait des énigmes aux passants, du moins leur adressait-il une question, et l'histoire nous apprend que le sage OEdipe sut y répondre, ce qui lui valut de n'être point dévoré. Mais comment voulez-vous que nous découvrions l'énigme qui nous est posée, alors que nous n'avons aucune base pour asseoir nos déductions? Nous ne savons ni de quoi ni de qui il s'agit. Nous savons qu'il y a un mystère et c'est tout, mais ce n'est pas assez, à mon sens, pour le découvrir.

De nouveau Lionnel réfléchit une minute, au bout de laquelle, relevant la tête:

—Au fait, dit-il, vous n'avez pas achevé votre histoire.

Mon histoire! demanda le cadet qui, perdu dans sa rêverie, n'était plus à la question.

—Oui! j'ai bien su comment vous aviez laissé votre cheval à Galluis, mais vous ne m'avez point appris comment il se fait que vous ayez laissé votre chapeau à Gros-Rouve et votre épée dans la poitrine d'un bûcheron.

—C'est vrai! répondit Capestoc; c'est que, après ce

que je viens de vous raconter, le reste est de bien peu d'intérêt.

—Dites toujours! fit Lionnel.

—Eh bien, le chapelain étant mort, et une vieille femme à son service, que l'on avait eu la précaution d'éloigner, étant revenue, je n'avais plus rien à faire au presbytère, et je me suis dirigé vers votre château. Mais comme je me trouvais au lieu que l'on nomme si vilainement le Chêne-Rogneux, je me vis dans l'impossibilité de continuer ma route, du moins à cheval, un satané bûcheron ayant eu la malencontreuse idée d'abattre un arbre qui était venu tomber au beau milieu du chemin.

—Vraiment! fit Puyroland sur un ton indéfinissable.

—Ayant fait quelques observations au bûcheron, celui-ci a mal pris la chose, et comme je le menaçais de lui couper l'oreille, il a appelé au secours, et deux hommes sont tombés sur moi.

—Deux bûcherons, sans doute? demanda Puyroland sur le même ton que tout à l'heure.

—Non point, mais deux grands diables armés de colichemardes qui m'eussent certainement fait un mauvais parti, si je ne maniais l'épée mieux que ce pauvre tourniquet ne maniait sa broche. J'ai tué le bûcheron qui entre nous n'était qu'un bandit de grand chemin, et j'ai pu échapper à une mort certaine, car mes coquins ne paraissaient pas bien disposés à mon endroit.

—Et vous en concluez que vous avez été attaqué par des bandits?

—Oui! répondit naïvement le cadet, qui dans le feu de son récit n'avait pas pris garde à l'accent bizarre de Puyroland. Pour moi, l'arbre n'était qu'un coup monté de ces sacripants, qui en voulaient à ma bourse.

—Croyez-vous?

—Comment! Pensez-vous qu'ils m'attaquaient ainsi en plein bois pour me faire accepter une cinquantaine de pistoles?

—Je crois, répondit Puyroland, que ces hommes n'avaient d'autre dessein que de vous enlever cette enveloppe...

Parfandious! hurla Capestoc.

—Et que la bataille du Chêne-Rogneux n'est que la suite de l'assassinat de Galluis.

—Et dire, cria Capestoc, que je n'avais pas deviné cela!

—Pardieu, continua Lionnel, cette enveloppe renferme un tel secret que pour s'en emparer non seulement on n'a pas hésité à tuer le chapelain de Galluis, mais qu'encore on paraissait fort bien disposé à vous faire un mauvais parti.

—Mais comment diable ces bandits ont-ils pu savoir que je possédais ce document?

—Hé! Monsieur, parce que sans doute celui qu'ils ont volé dans le secrétaire ne leur a point paru satisfaisant; parce que, bien renseignés, ils savaient qu'il en existait un autre; parce qu'ils vous ont épié sans doute, que sais-je! Bref, pour moi, il est évident qu'ils vous savent en possession de ce précieux papier, puisqu'ils ont voulu vous assassiner.

—C'est juste! approuva Capestoc en hochant la tête; c'est fort juste!

Puis, après une minute de silence et de réflexion:

—Mais tout cela, reprit le Gascon, ne nous donne point la clef de l'énigme.

—Bah! rien ne demeure caché en ce monde, et nous finirons bien par la connaître.

—Mais comment?

—Hé ma foi, d'une façon fort simple. Vous disiez tout à l'heure que nous manquions d'une base pour as-

scoir nos déductions. Voici maintenant que nous en avons trouvé une.

—Où donc cela?

—Ne savons-nous point qu'il existe de par le monde une personne qui ne recule pas devant l'assassinat pour connaître le secret contenu dans cette enveloppe?

—Oui! Eh bien?

—Eh bien! le jour où nous connaîtrons cette personne, nous ne serons pas loin de connaître le secret.

—Parfandious! vous avez raison, monsieur le duc, et vous êtes digne d'être Gascon pour la finesse et la pénétration.

Lionnel sourit à cet éloge, car c'en était un de la part du cadet.

—D'ailleurs, continua-t-il, ne peut-on préjuger déjà de ce dont il s'agit.

—Diavolo! fit le Gascon.

—Certes, la chose du moins me paraît facile.

—Voyons!

—Répétez-moi un peu, je vous prie, les mots que le pauvre prêtre a prononcés dans son agonie.

—Péril de morts... répéta le Gascon.

—Hélas! oui, et nous en avons eu la triste preuve, ce mystère est bien décidément mortel pour ceux qui le connaissent.

—Secret terrible! continua le Gascon.

—De cela aussi nous ne pouvons douter.

—Enfant volé... fille véritable...

—Hé! pardieu! voilà un peu de lumière, et j'oserai dire que cette enveloppe contient tout simplement la preuve qu'un enfant qui a été voué est la véritable fille...

—De qui?

—Ah! dame! vous m'en demandez trop. Mais constatez que nous savons déjà de quelle essence est le mystère dont nous recherchons la clef. Il s'agit d'un de

ces terribles secrets de famille si nombreux dans la noblesse de France.

—Oui! mais que dites-vous du nom: Jacques Gravier, que le moribond a prononcé?

—Je dis que si nous savions quel est cet homme, nous serions bien près de tout connaître.

—Et cet autre mot: maréchal?...

—Il indique peut-être la profession du susdit Jacques Gravier.

—Et dire, s'écria Capestoc, que si votre vieil ami le chapelain avait vécu une minute, seulement une petite minute de plus, nous n'en serions point là à nous torturer l'esprit!

—Hé! mon Dieu, fit Lionnel en regardant le Gascon, qui vous force à vous mettre la cervelle à l'envers?

—Hé! capédious! répondit le cadet, j'ai promis à ce vieillard mourant d'exécuter fidèlement ses dernières volontés, ne faut-il point que je tienne ma promesse? Seulement où la chose se complique, c'est que le malheureux n'a pas eu le temps de me les faire connaître, ces dernières volontés, et je me trouve fort empêché...

—Patience!

—Hé! patience! c'est facile à dire; mais pendant ce temps, qui sait si quelque pauvre créature ne va pas souffrir, par suite de mon ignorance?

—A l'impossible nul n'est contraint, monsieur de Capestoc.

—Pardieu! Mais il n'en est pas moins vrai que je ne vivrai point tant que je n'aurai pas eu la clef de cette énigme, et tant que cette mystérieuse enveloppe ne sera pas entre les mains de la personne à qui elle est distinée.

—Dieu y pourvoira, soyez-en sûr! En attendant, qu'allez-vous faire?

—Hé! pardious! rejoindre ma compagnie, et assiéger Perpignan.

—Et cette enveloppe?

—Ma foi, monsieur le duc, vous l'avouerai-je? je préfère qu'elle demeure entre vos mains.

—Vous me la confiez?

—Écoutez, quand on doit courir les routes, il me paraît qu'on est moins ingambe quand on porte sur soi un pareil chiffon de papier. Et puis, connaît-on les hasards de la guerre? Si je venais à être tué là-bas, que deviendrait le dépôt du chapelain?

—Vous avez raison. Je garderai donc précieusement cette enveloppe et je jure Dieu que, quoi qu'il arrive, elle ne sortira jamais de ma demeure. Et maintenant, monsieur de Capestor, Mme la duchesse doit être rentrée dans ses appartements, vous plairait-il de venir lui présenter vos hommages?

IV

Après avoir soupé et couché au château de la Mortmare, le lendemain matin, de fort bonne heure, Henri de Capestoc prit congé de son ami Lionnel de Puyroland, car il avait grande hâte maintenant de rejoindre sa compagnie.

Il faisait une matinée splendide, et, après les événements de la veille, le lieutenant aux gardes se sentait revivre.

Lionnel lui avait donné un cheval dont il lui avait promis merveilles, et le Gascon chevauchait allègrement, heureux de vivre et de respirer cette odeur vivifiante des pins dont cette partie de la forêt était couverte.

De temps en temps, le trot de sa monture réveillait les lapins en train de dormir sur la bruyère ou faisait s'envoler quelque faisan dont il suivait d'un œil d'envie le vol lourd et majestueux. Parfois aussi, à travers les ramures, il apercevait une harde de biches suivant quelque dix-cors qui, mélancolique et digne, le regardait passer de son œil rêveur et profond.

Il se trouvait maintenant en pleine forêt de Rambouillet.

Il avait déjà dépassé le petit bourg de Saint-Léger-en-Yvelines, endormi dans un vallon qu'entoure de toutes parts un cirque verdoyant de sombres ramures, et bientôt il vit poindre devant lui les toits en poivrière du château de Rambouillet.

A peine s'arrêta-t-il en cette petite ville pour laisser

souffler son cheval, car il espérait bien rejoindre le cardinal le lendemain à Auxerre, et pour cela il était nécessaire qu'il ne s'arrêtât qu'à Estampes.

Son cheval s'étant donc reposé, il sauta en selle et se remit en route. Il avait à peine fait une lieue lorsque tout à coup, au croisement de deux routes, il s'entendit interpeller.

Ayant jeté les yeux du côté d'où venait cette voix, il aperçut une sorte de mendiant debout sur le bord de la route. C'était un homme d'une quarantaine d'années, vêtu de loques informes que recouvrait un manteau jadis écarlate, maintenant d'une couleur indécise, tenant entre le jaune et le vert, et si criblé de trous qu'on pouvait se demander si le propriétaire d'un pareil vêtement n'eût pas été aussi bien couvert s'il n'avait rien eu du tout sur les épaules. Un feutre, qui avait dû être déjà râpé au dernier siècle, couronnait cet ensemble, et enfin au lieu de bottes, le miséreux s'était contenté tout simplement de lanières de drap qui s'entrelaçaient agréablement autour de ses pieds et de ses jambes poudreuses et boueuses.

Le mendiant, appuyé sur un bâton, regardait venir le Gascon et, d'une voix monocorde, mais criarde, hurlait plutôt qu'il ne priait :

—La charité, mon bon seigneur!

Capestoc avait le cœur bon. L'aspect minable de ce pauvre hère l'émut profondément, et, fouillant dans sa poche, il en tira quelque monnaie que, sans arrêter son cheval, il jeta aux pieds du misérable, et continua son chemin.

Mais il n'avait pas fait dix pas qu'une balle sifflait à son oreille, coupant au ras la plume de son feutre.

—Oh! oh! pensa le Gascon.

Et, pensant que cette balle ne serait pas seule, usant d'un stratagème qui lui avait plus d'une fois sauvé la vie en d'autres circonstances, il fit se cabrer son cheval.

Trois autres coups de feu retentirent. Mais le tireur devait être un bien adroit arquebusier, car tout à coup Capestoc chancela sur sa selle et lourdement s'abattit sur le sol. Une des balles devait l'avoir touché.

En voyant tomber le cavalier qu'il venait d'arquebuser en remerciement sans doute de l'aumône qu'il venait de recevoir, le mendiant poussa un véritable rugissement de triomphe et de joie. Abandonnant les deux pistolets tout fumants encore, et qui ne lui étaient plus nécessaires, il courut vers Capestoc, étendu au milieu de la route.

Mais au moment où le mendiant se penchait vers lui pour voir s'il était bien mort, Capestoc tendit un bras en avant, et comme, au bout de ce bras, il y avait un poignard bien affilé, la lame s'enfonça jusqu'à la garde dans la gorge du misérable, qui tomba à terre en criant :

—Je suis mort !

—Je le crois ! répondit Capestoc en riant.

Et il se releva sain et sauf, car aucune balle ne l'avait atteint ; tout cela n'était qu'une ruse qui venait de réussir à merveille. En attendant siffler les balles à ses oreilles, le Gascon avait dit :

—Oh ! oh !

Et tout de suite il avait compris que ce pauvre mendiant qui maniait si adroitement le pistolet n'était qu'un des bandits qui cherchaient par tous les moyens possibles à s'emparer de la précieuse et mystérieuse enveloppe du pauvre chapelain de Galluis.

Avec cette rapidité dans la décision qui était le propre de Capestoc, bien vite il s'était tenu ce petit raisonnement qui ne manquait ni d'esprit ni de logique :

—Ce maladroit va me manquer. Si je lui cours dessus, il s'échappera à travers bois, et comme il est à pied et que je suis à cheval, il prendra par des chemins où je ne le pourrai suivre. Puisque je ne puis l'atteins-

dre ainsi, usons d'un stratagème, et, ne pouvant aller à lui, tâchons qu'il vienne de lui-même jusqu'à moi.

Et à la troisième balle, comme s'il avait été atteint mortellement, il se laissa glisser de son cheval, non sans tenir les rênes d'une main et sans avoir mis un poignard dans l'autre.

La ruse avait été couronnée de succès, et son ennemi gisait maintenant à ses pieds.

—Ça en fait toujours un de moins, pensa Capestoc. Mais tout de même, si j'en trouve un pareil échelonné sur ma route toutes les deux ou trois heures, voici un voyage qui ne va pas manquer d'agréments.

Cependant, couché dans la poussière de la route, l'homme se tordait, la gorge ouverte par une horrible blessure d'où s'échappait un sang noir et épais.

—Au fait, se dit Capestoc, voici un homme qui va mourir et qui, voyant déjà s'ouvrir devant lui l'éternité dans laquelle il va entrer, n'osera point me mentir, pour peu qu'il ait une vague croyance en Dieu. Qui sait s'il ne pourra point me donner quelque indication qui pourrait m'être d'un grand secours.

Et, s'étant penché vers le blessé, qui râlait:

—Eh bien! camarade, nous voulions donc m'envoyer rejoindre au Paradis mes nobles ancêtres? Hein! vois donc un peu, l'ami, ce qu'il en est de nous. Tu vas me devancer là-haut, en bon maréchal de logis, pour préparer mon futur campement.

—A boire! à boire! j'étouffe! hurla l'homme en attachant sur le Gascon un oeil suppliant.

—A boire! Parfandious, l'ami, je ne saurais te refuser cela! Mais encore faudrait-il trouver quelque mare.

Et, ayant jeté les yeux autour de lui, le lieutenant aux gardes aperçut à quelques toises de là un ruisselet

qui gazouillait sous les fougères tout en scintillant au soleil.

Il s'y dirigea, et, n'ayant point de tasse, remplit son chapeau d'eau qu'il rapporta au mourant.

L'homme, dans un suprême effort, se souleva sur son coude, se saisit du feutre et y but avidement.

—Ça va mieux, l'ami? demanda le Gascon, oubliant que cet homme avait voulu le tuer, et apitoyé malgré tout devant cette agonie.

—Merci! répondit le moribond d'un air farouche.

—Allons, bon! grommela Capestoc, voilà que tu me gardes rancune, j'en suis marri. Hé! camarade, songe que je ne t'ai fait que ce que tu as voulu me faire. C'est une partie que tu as joué, l'ami, eh bien, tu as perdu, sois donc bon joueur! Si tu m'avais tué, penses-tu que je te regarderais avec cet oeil plein de colère? Tiens! au lieu de me regarder comme tu le fais, tu frais bien mieux de me dire à quels ordres tu as obéi, car, j'en suis sûr, tu n'avais aucune raison pour en vouloir personnellement à mes jours si précieux.

—Pardieu! je ne sais même pas votre nom! répondit l'homme.

—Tu vois bien! Alors, pour le compte de qui agis-tu?

—Bah! fit le moribond avec un geste d'insouciance.

—Voyons! continua le Gascon, déjà une fois, hier matin, tu as tiré l'épée contre moi; car tu en était, j'en suis sûr, bien que sous ce déguisement je ne puisse te reconnaître.

—Oui! j'en étais!

—Et tu es de ceux qui ont assassiné le chapelain de Galluis.

—Oui! répondit l'homme d'une voix sourde.

—Eh bien! dis-moi seulement le nom de l'homme dont tu t'es fait l'exécuteur, et, j'en suis sûr, cette bonne action te sera comptée par Dieu, devant qui tu vas comparaître.

—Hé, le sais-je! fit le mendiant.

—Comment! tu l'ignores?

—Tenez! répondit le moribond d'une voix qui allait s'affaiblissant, je vais mourir, comme vous l'avez dit, et je ne vous en veux pas! Seulement, laissez-moi mourir tranquille, et continuez votre route...

—Et je n'aurai pas fait un quart de lieue, que l'un de tes compagnons me tombera dessus, et tu espères bien, n'est-ce pas, que, plus heureux que toi, celui-là te vengera?

—Me venger! Que m'importe maintenant? Cela me ressusciterait-il?

—Allons donc! tu n'oserais pas mentir, à cette heure suprême, et tu ne me jurerais pas que tes camarades vont ainsi abandonner leur proie, et que désormais je vais trouver devant moi la route libre.

Le faux mendiant éleva vers Capestoc un œil vitreux, puis, il sembla réfléchir une minute; enfin, paraissant prendre une décision:

—Méfiez-vous d'Etampes! prononça-t-il d'une voix que l'agonie rendait haletante.

Puis, ne voulant plus rien dire, ou peut-être même n'en ayant plus la force, il laissa retomber sa tête et demeura ainsi, couché en travers de la route, muet, agité par de longs tressaillements.

—Parfandious! murmura le Gascon, se parlant à lui-même. Il m'a dit de me méfier d'Etampes, le conseil est bon, par ma foi! C'est donc à Etampes, où ils ont deviné que je passerais la nuit, que ces malandrins ont décidé de faire un grand coup, si j'échappais par miracle aux arquebusades de ce mendiant posté sur ma route. Capestoc, mon ami, tu ouvriras l'oeil à Etampes, si tu tiens à ne pas laisser vacante une lieutenance aux gardes. Mais de quelle façon comptent-ils s'y prendre?

Et il se pencha vers l'homme pour tenter d'en obte-

nir de plus amples renseignements. Mais l'homme ne bougeait plus.

Et Capestoc ayant retourné la tête que le mendiant appuyait sur son bras recourbé, il s'aperçut qu'il était mort.

—Povero! se dit le Gascon. Tout est fini! Bast! il avait eu beau se poster ici dans les pires desseins, il est tout de même triste de voir une créature humaine que l'on a soi-même expédiée à Satan.

Et il considéra le cadavre d'un oeil tout mélancolique. Mais il se ravisa bientôt.

—Hé! parfandious! vais-je m'attendrir maintenant? Ma parole, on dirait que c'est la première fois que je tue un homme. Hé! l'ami Capestoc, songe que tu pourrais fort bien te trouver à la place de cet homme, et tu considérerais ce cadavre avec moins de regret.

C'était en effet là le suprême argument de Capestoc, qui, en sa qualité de Méridional amoureux de vie, de lumière et de grand air, ne pouvait considérer un mort sans s'attendrir. Mais comme les cadavres qu'il avait déjà étendus à ses pieds étaient toujours des ennemis qui en avaient voulu à sa précieuse existence, en songeant qu'il aurait bien pu être tué par eux, il se consolait bien vite d'avoir pris les devants, et regardait le mort avec une certaine satisfaction. Alors il pensait comme l'empereur romain qui assurait avec juste raison que le cadavre d'un ennemi ne sent jamais mauvais.

Aussi, ayant secoué la tête en un geste d'insouciance qui lui était familier et qui synthétisait toute sa pholosophie, se préparait-il à remonter en selle et à poursuivre sa route, lorsqu'il songea qu'il n'était guère charitable de laisser ainsi un chrétien au beau milieu du chemin.

Il tira donc le cadavre jusqu'au revers d'un fossé, lui cacha le visage sous son chapeau afin que les mouches ne le dévorassent pas trop, puis, satisfait d'avoir ac-

compli tout son devoir, il monta à cheval et piqua droit devant lui.

Le soleil était déjà haut dans le ciel quand le Gascon put continuer sa route, car ce petit incident de voyage lui avait fait perdre une grande heure qu'il s'agissait de rattrapper s'il ne voulait point se mettre en retard. Aussi, éperonnat sa monture, il se mit à fendre bravement l'espace.

Plein de confiance en ce que lui avait dit le faux mendiant, il était convaincu qu'il ne pouvait plus avoir d'aventure avant la bonne ville d'Etampes; aussi filait-il comme le vent, ne prenant point la peine d'inspecter les taillis environnants, certain qu'ils ne pouvaient cacher aucun de ses ennemis.

Mais ce galop forcené ne l'empêchait point de songer, et, il faut le dire, en toute vérité, ses pensées n'étaient point de la couleur d'un ciel sans orage.

Il voyait clairement au contraire un azur chargé de gros nuages tout pleins de menaces, et il se disait avec la meilleure foi du monde que, pour cette fois-ci du moins, sa bonne étoile l'avait singulièrement trahi en le faisant passer devant le fameux presbytère de Galluis au moment où on en assassinait le maître.

Somme toute, puisqu'il était arrivé trop tard pour défendre le vieux chapelain, il eût tout autant préféré ne point être mêlé à cette mystérieuse aventure, à laquelle il ne comprenait goutte, qui était plus fermée pour lui que les intrigues politiques de la cour, et où il risquait fort de laisser sa brave et joyeuse peau, pour peu que les choses continuassent comme elles avaient commencé.

Car il était évident que, sans s'en rendre compte et surtout sans l'avoir voulu, maître Capestoc venait de déchaîner après ses trousses un ennemi aussi redoutable que puissant.

Pour qu'on échelonnât ainsi sur sa route de farou-

ches spadassins, ayant tous mission de le tuer, il fallait que l'instigateur de toutes ces choses fût quelque grand personnage qui ne ménageait ni l'argent ni la vie de ses serviteurs pour en arriver à ses fins.

Déjà, il avait pu sortir de deux embûches, où il est vrai, il avait eu la suprême joie d'expédier deux de ses adversaires. Mais qui sait ce que l'avenir lui réservait? Et encore s'il avait su pourquoi il se battait. Mais c'était là le terrible. Les ennemis naissaient sous ses pas, à chaque minute il était obligé d'en découdre, et il n'aurait pu dire pour qui ni pour quoi il tirait l'épée.

—Parfandious! faisait notre Gascon en hochant la tête, je ne suis pas peureux, mais je donnerais bien quelque chose pour me trouver à la tête de ma compagnie.

V

Il pouvait être sept heures environ lorsque, ayant chevauché toute la journée, M. de Capestoc, lieutenant aux gardes, vit se dresser devant lui les clochetons de la brave ville d'Etampes.

Et, cinq minutes après, il arrêtait son cheval au beau milieu de la grand'rue de cette petite ville, célèbre sous le règne précédent.

—Attention! se dit Capestoc, c'est ici qu'il doit m'arriver malheur, si j'en crois le renseignement de ce brave mendiant qui remerciait à coups de pistolet les charitables passants qui lui faisaient l'aumône. Ouvrons l'œil, si nous voulons conserver à la Gascogne, ma noble patrie, le plus illustre de ses enfants, et au cardinal, mon maître, le plus brave de tous ses lieutenants. Que cette ville, chère au cœur du Béarnais, mon illustre compatriote, ne devienne point mon tombeau!... D'abord, faisons un choix judicieux de l'hôtellerie où nous allons descendre.

Connaissant ma qualité, les spadassins qui escomptent déjà ma mort doivent supposer que je m'en vais descendre dans la meilleure hôtellerie du pays. Jouons-leur un bon tour en honorant de notre choix la plus misérable.

Et, avisant un gamin qui le contemplait tout ébahi, semblant tout fier de pouvoir admirer un lieutenant aux gardes:

—Hé! garçon! l'interpella-t-il.

—Mon ofifcier! fit le garçon en s'avançant tout gon-

flé de l'honneur que lui faisait ce beau seigneur en daignant lui adresser la parole.

—Dis-moi, mon garçon, pourrais-tu m'indiquer la plus belle hôtellerie du pays? demanda Capestoc.

—C'est l'hôtellerie du *Paon-Couronné*, mon officier, répondit le gamin sans aucune hésitation.

—Parfait, l'ami. Et la plus misérable?

—Mais Dame! ce doit être aussi le *Paon-Couronné*.

Le Gascon éclata de rire.

—Or çà! tu veux te moquer de moi, je pense!

—Ma foi non! monsieur l'officier. Mais comme nous n'avons ici qu'une seule hôtellerie...

—Ah! bon! je comprends qu'à la fois ton *Paon-Couronné* soit la plus fastueuse et la plus pitoyable des auberges d'Etampes. En ce cas, conduis-moi à ton *Paon-Couronné*.

—Suivez-moi, monsieur l'officier, dit le gamin tout heureux de servir de guide à un gentilhomme d'aussi bonne mine.

Cependant, tout en cheminant, Capestoc songeait:

—Ouais! ce pays n'a donc qu'une auberge? Parbleu, c'est là que je vais trouver les sacripants qui m'y attendent. Méfions-nous, comme nous l'a si bien recommandé ce brave mendiant de Rambouillet. D'abord, tout l'avantage est pour moi, puisque je suis informé que l'on machine quelque chose contre moi, tandis que mes braves ennemis se figurent que j'arrive ici sans méfiance aucune. Seulement, comment vont-ils m'attaquer? Bah! je n'ai qu'à me tenir constamment sur mes gardes, et, par la sangdious! ils seront bien habiles s'ils me trouvent une seule minute en défaut.

Il en était là de ses réflexions lorsque le gamin, l'arrêtant, lui dit:

—Vous êtes arrivé, monsieur l'officier.

Capestoc était en effet devant une hôtellerie d'assez belle apparence, dont la porte était surmontée d'une

enseigne massive se balançant au vent du soir, ayant la prétention, peu justifiée d'ailleurs, de présenter un paon couronné en tête.

—Tu es un brave garçon, l'ami, dit Capestoc au gamin Tiens, voici pour te récompenser de ton obligeance.

Et il lui glissa dans la main quelque menue monnaie que celui-ci empocha en se confondant en mille protestations de dévouement.

Cependant, un valet était sorti de l'auberge en voyant ce cavalier arrêté devant la porte.

—Monseigneur nous fera-t-il l'honneur de descendre au *Paon-Couronné?*

—Dame! puisque c'est la seule hôtellerie d'Etampes.

—Alors, je vais conduire le cheval de Monseigneur à l'écurie?

—Oui, et soigne-le bien, ou sans cela gare à tes épaules, car c'est une bête de prix.

Et, sautant de cheval, Capestoc abandonna les rênes au valet: puis, s'étant assuré que son épée était bien à son côté et que son pistolet était toujours dans sa poche, bravement il entra dans l'auberge.

La salle dans laquelle il pénétra était longue, large, voûtée comme un caveau, et plutôt mal éclairée par une douzaine de chandelles qui suaient leur suif dans des flambeaux de fer. Cinq ou six tables la meublaient, n'entouraient le quadruple de chaises, et au moment où Capestoc fit son entrée six à huit voyageurs au plus étaient en train d'y souper.

—Voyons, se dit Capestoc, mes hommes sont surement parmi ces gens, mais comment les reconnaître?

Et attentivement, mais sans paraître attacher plus d'importance à cette opération, il examina les clients du *Paon-Couronné.*

Ils étaient divisés en trois groupes. A la première table, près de la fenêtre, trois hommes étaient assis, vê-

tus en bon drap bien épais, à la façon des marchands, et possesseurs de mines réjouies et placides trahissant mieux encore la paisible profession qu'ils paraissaient exercer, et tout de suite le Gascon songea :

—Ce n'est sûrement pas ceux-là qui en veulent à mon existence.

Un peu plus loin, devant une nappe blanche que surchargeait un large et blond rôti de porc, étaient installés un vieillard et un enfant, celui-ci vêtu de velours vert, celui-là plié dans un manteau d'étoffe brune, et bien vite, comprenant que cet ancêtre et ce jeune écolier ne pouvaient s'occuper de lui, il passa au troisième groupe.

Assis tout au fond de la salle, il se composait de trois personnes : un moine et deux façons de reîtres ou de lansquents, moustachus, basanés, hauts en couleur, étalant des trognes rubicondes où le nez s'allumait comme un cratère.

A l'entrée de Capestoc, ni l'un ni l'autre n'avait levé la tête, mais le frocard avait eu un regard de côté qui donna fortement à réfléchir au Gascon.

—Parfandious ! grogna notre lieutenant, voici un moine qui doit mieux s'entendre à manier la rapière que son livre d'heures, et si je retroussais cette robe de bure, je suis sûr que j'y trouverais une veste de buffle, où son corps doit être mieux à l'aise que sous un froc. Je parierais ma tête que voilà bien les bandits qui ont juré ma mort. Capédious ! je pense que ce n'est pas le moment de m'endormir : méfiance sur toute la ligne !

Et, de l'air le plus innocent du monde, maître Capestoc vint s'installer à une table tout à côté de celle des lansquenets.

Cette position avait ceci de particulièrement avantageux que, se trouvant tout à fait dans le coin de la salle, il avait le mur derrière lui, par conséquent ne

pouvait être pris en traître, et qu'il ne pouvait rien perdre de ce qui se passait à la table de ses ennemis, qui était juste devant lui.

D'abord tout se passa le mieux du monde et Capestoc n'eut rien à remarquer d'anormal.

Les trois compagnons qu'il avait en face ne paraissaient pas plus faire attention à lui que s'il eût jamais existé, et si le Gascon n'eût été averti, il n'eût certainement pu s'imaginer que ces trois hommes avaient les pires desseins.

Une accorte servante était, cependant venue lui demander ce qu'il désirait pour son souper, et le lieutenant aux gardes s'était fait servir un menu plantureux, d'abord parce qu'il avait grand'faim, et ensuite parce qu'il songeait que s'il fallait en découdre tout à l'heure, ayant bien mangé et bien bu, il n'en serait que mieux en forme pour tirer l'épée avec honneur.

Les deux reîtres et le moine continuaient à dévorer. Les quartiers de viande et de venaison disparaissaient à peine servis, et une fille était tout occupée à renouveler sur leur table les vieilles bouteilles poudreuses qu'ils avaient vite fait de vider.

—C'est égal, se disait Capestoc, des hommes qui ont un tel appétit et une si formidable soif ne sauraient avoir l'âme assez noire pour songer à m'assassiner. On m'a toujours dit qu'un bel appétit était l'indice certain d'une concience tranquille et ces trois joyeux compagnons ne me semblent pas devoir faire mentir le proverbe. Sûrement, je dois me tromper sur leur compte.

Cependant peu à peu la salle se vidait. Le viellard et l'enfant avaient regagné leur chambre, et les trois gros marchands s'apprêtaient à en faire autant.

A mesure que les clients disparaissaient les filles d'office éteignaient soigneusement les flambeaux qui les éclairaient, simple mesure d'économie sans doute, ce qui fait qu'une fois les marchands partis, tout un côté

de la salle demeura dans une demi-obscurité, l'autre éclairée seulement par les chandelles demeurant sur la table des lansquents et celle de l'apostoc.

—Oh! oh! gronima celui-ci, voici une salle bien vide et bien mal éclairée! Tout ceci me semble fort propice à un bel et bon assassinat, et le mendiant de Rambouillet ne s'est point joué de moi. Je crois que l'instant est venu de se tenir prêt à tout.

Et il vérifia si son pistolet était toujours bien dans sa poche, et si son épée, qu'il avait déposée à côté de lui, était bien à portée de sa main.

Ses voisins, cependant, ne semblaient point gens à nourrir de sombres et meurtriers projets. Joyeusement ils vidaient leurs verres, dévorant les pâtés monstrueux qu'on plaçait devant eux et paraissant les plus joyeux garçons du monde.

—Allons, frère Christophe, faisait l'un d'eux, goûte-moi un peu de ce flacon. Il doit dormir dans la cave depuis la mort du feu roy Henri, pour le moins!

Mais le moine, retirant son verre:

—Non, non, merci! Je n'ai plus soif maintenant, et les Saintes Ecritures nous enseignent qu'il ne faut jamais boire sans soif et manger sans faim. Un verre de plus et ce serait de la gourmandise, ce qui est un fort gros péché, comme vous ne l'ignorez point.

—Bah! plus qu'un coup. Tu ne nous feras pas l'insulte de refuser de trinquer une dernière fois avec nous!

—Non, non, merci!

—Allons donc!

—Vous êtes de bien braves garçons. Vous m'avez invité à partager votre modeste repas; maintenant laissez-moi retourner dans mon couvent, où je prierai Dieu qu'il vous tienne éternellement en joie.

—Pardieu! se dit le Gascon, voici un digne religieux, et je ne sais où j'avais la tête tout à l'heure de m'imaginer qu'il me regardait de travers.

Cependant le moine continuait:

—Mon Dieu, s'il vous faut à tout prix un compagnon pour rendre raison à vos rasades, voici ce jeune seigneur qui, j'en suis sûr, se fera un véritable plaisir de vous tenir tête.

Et de la main il indiqua Capestoc qu'il salua respectueusement.

—Ouais! se dit le Gascon, voici ce qui s'appelle, il me semble, attacher la mèche. Parfandious! voyons comment ils vont y mettre le feu.

Les deux soldats s'étaient levés, et s'inclinaient vers le Gascon.

—Tête Dieu! Monsieur, vous devez vous morfondre tout seul en votre coin. Voulez-vous accepter de boire avec nous?

Capestoc sourit:

—Vous êtes fort aimables. Mais voici que je viens d'achever mon souper, et je vous avouerai que je tombe de sommeil. Aussi, vais-je aller me coucher, avec votre permission.

—Vous coucher, à cette heures!

—Hé! il n'est pas d'heure quand on a chevauché toute une journée.

—Cependant...

—Hé! per Bacche! répondit l'autre avec un accent italien qui eût fait rougir de joie l'illustre signor Giulio Mazarini, légat de Sa Sainteté le pape, laisse donc ce seigneur tu ne vois pas qu'il rougit de boire avec des hommes comme nuos.

—Aïe! aïe! se dit Capestoc, voici l'Italien qui met le feu aux poudres! Décidément, je comence à croire que le mendiant de Rambouillet ne m'a point menti.

Et tout haut, le plus gracieusement qu'il lui fut possible:

—Vous vous trompez, Monsieur, je n'ai aucune répugnance de boire avec des soldats aussi braves que vous

l'êtes, j'en suis sûr, seulement, j'ai sommeil, et je n'ai plus soif.

—Corpo Cristo! répliqua l'Italien, les voilà bien, ces fameux gardes du cardinal qui reculent devant une bouteille, et qui, j'en suis sûr, doivent s'enfuir devant une épée.

Capestoc n'était pas patient.

Devant cette insulte, il oublia toute prudence et, tirant sa rapière:

—Parfandious! on va te faire voir de quel bois se chauffent les gardes!

—Hé là! fit le lansquenet qui ,le premier avait pris la parole, vous n'allez point vous battre en cette hôtellerie, je suppose!

—Laisse-moi, l'Eveillé! hurla l'Italien. Je veux lui couper la gorge!

Et, tirant son épée, il se rua vers Capestoc.

D'un seul coup de poing, celui-ci avait renversé la table qui s'écroula en un fracas de bouteilles et de porcelaines. Cette table lui faisait un merveilleux rempart. Par malheur, en renversant cette table, du même coup, il avait fait choir le flambeau qu'elle supportait. C'était une faute dont il ne tarda pas à se repentir.

Le moine, en effet, en voyant les deux rapières luire au clair, poussa de véritables cris de paon. Puis, comme s'il avait eu une inspiration d'en haut, il saisit le dernier flambeau qui éclairait la salle, et l'éteignit brusquement en criant:

—Comme ça, ils ne pourront point se battre!

La salle fut immédiatement plongée dans une épaisse obscurité. C'est tout ce que les bandits désiraient. Car, instruits par l'expérience sans doute, si un habile lutteur peut se défendre au grand jour contre trois ou même quatre adversaires, dans la nuit il ne peut distinguer les coups qu'on lui porte, toute science de l'escrime lui devient inutile.

Capestoc sentit qu'il était perdu.

—Trahison! hurla-t-il

Mais le désespoir décupla ses forces. Se baissant, il saisit la table qui gisait à ses pieds, et s'en fit un rempart, tandis qu'il s'adossait au mur et que son épée ferraillait dans le vide.

Malheureusement, la table n'était pas assez grande pour le couvrir tout entier, et un des trois hommes, rampant, pouvait fort bien le tuer en dessous. Le Gascon comprit que sa dernière heure était venue, et qu'il ne sortirait pas vivant de l'hôtellerie du *Paon-Couronné*.

Cependant, les rapières de ses adversaires sonnaient comme verre sur le plateau de la table, et c'est en vain que le Gascon poussait au dehors des pointes terribles, son épée se perdait dans le vide.

—Hardi! les amis! criait le moine, dont Capestoc reconnut la voix. Il a tué Guyone hier, il a dû tuer Machault aujourd'hui, mais nous le tenons! A nous la lettre du chapelain de Galluis!

—Ah! hurla Capestoc, c'est donc vous les assassins de ce pauvre prêtre! Misérables! comme je vous larderais avec plaisir, si j'y voyais seulement.

—Oui, mais il fait sombre ,et tu vas mourir!

—Pas encore!

Et le Gascon s'escrimait avec une rage touchant à la folie.

Tout à coup il sentit qu'une lame d'acier s'enfonçait dans son bras. La douleur lui fit lâcher la table qui était sa dernière protection. Il était à découvert. Il était mort.

Ses adversaires répondirent à son cri de douleur par des rugisseemnts de triomphe et fondirent sur lui.

Mais à ce moment, par un inexplicable miracle, le mur auquel Capestoc s'appuyait sembla s'ouvrir derriè-

re lui et, sans qu'il pût s'expliquer ce bizarre phénomène, le Gascon s'étala, les quatre fers en l'air.

C'était la fin!

Mais, à son grand étonnement, un lourd silence succédait au tumulte de tout à l'heure, et Capestoc, pétrifié par la stupeur, sentit une main qui le relevait en même temps qu'une voix lui disait:

—N'ayez plus peur, vous êtes en sûreté.

Capestoc s'était relevé, mais il n'était point revenu de la profonde stupéfaction où venait de le plonger cet incident inattendu, et il en était encore à se demander comment on avait pu le sauver d'une mort certaine.

D'autant plus que le lieu où il se trouvait était si sombre qu'il lui était impossible de distinguer la personne qui lui parlait.

Cependant la voix reprit:

—Hâtez vous, Monsieur, et suivez-moi. Vous allez prendre votre cheval qui est là tout préparé, et reprendre au galop votre route. Vos ennemis sont enfermés dans la salle et, d'autre part, leurs chevaux sont entravés de telle sorte qu'avant qu'ils aient pu se mettre à votre poursuite, vous serez déjà loin. Mais ne perdez pas de temps.

Et, croyant rêver, tant tout cela lui paraissait extraordinaire, Capestoc sentit une petite main s'emparer de la sienne et le guider au travers des ténèbres.

Le Gascon se laissait faire. Après avoir fait quelques pas, il entendit s'ouvrir une porte, et bientôt il fut ébloui par un radieux rayon de lune.

Alors seulement il s'aperçut que la personne à qui il devait la vie était une toute jeune fille d'une vingtaine d'années et d'une beauté merveilleuse.

Et, en même temps, reprenant, pour ainsi dire, ses esprits, il comprit ce qui lui avait d'abord semble surnaturel, à savoir qu'une porte dérobée devait exister dans le mur, juste à l'endroit où il s'appuyait, et que la

jeune fille n'avait eu qu'à ouvrir cette porte et à la refermer rapidement pour l'arracher à la menace imminente des trois épées qui menaçaient sa poitrine.

Tout son cœur s'attendrit soudain, et, pressant tendrement la petite menotte qu'il tenait toujours, il la porta à ses lèvres, murmurant:

—Ah! vous m'avez sauvé la vie. Comment saurai-je jamais reconnaître ce que je vous dois?

—Chut! Monsieur, répondit la jeune fille avec un sourire et en retirant doucement sa main: voici votre cheval: en selle, et brûlez le chemin. Vous avez une demi-heure avant que vos ennemis puissent partir à leur tour. Une demi-heure doit vous suffire pour vous mettre hors de leur atteinte.

Et comme le Gascon ouvrait la bouche pour parler:

—Allez! allez! fit la jeune fille en le poussant vers son cheval. Hâtez-vous, vous dis-je! Avez-vous envie de rendre inutile tout ce que je viens de faire?

Le Gascon obéit. Il sauta en selle et partit, tandis que la jeune fille lui criait:

—Allons! piquez, et que Dieu vous garde!

VI

Capestoc chevauchait dans la nuit, éperonnant sa monture, comprenant bien que son salut ne dépendait plus que de la rapidité de sa course.

Tous ces événements qui se succédaient s'étaient passés en si peu de temps, tout cela avait été si rapide, si imprévu, que le Gascon avait déjà couvert une lieue qu'il n'était pas encore revenu de sa profonde stupéfaction.

Et une foule de questions se pressaient en son esprit, auxquelles il lui était bien difficile de répondre. D'abord, quelle était cette jeune fille qui l'avait si miraculeusement arraché à une mort certaine? Pourquoi l'avait-elle sauvé? Comment s'y était-elle prise?

Elle avait donc entendu ce qui s'était passé dans la salle de l'auberge? Elle avait donc deviné les sinistres projets du moine et de ses deux compagnons? Elle était donc bien renseignée, puisqu'elle avait eu la précaution de fermer à clé la porte de la salle, d'entraver les chevaux des malandrins et de lui seller le sien? Quel instinct avait pu la guider? Comment se trouvait-elle là?

Et toutes ces questions, que Capestoc se posait, demeuraient forcément sans réponse. Il marchait en plein mystère. Tout lui paraissait étrange. Et depuis la veille il allait d'étonnements en surprises, agissant non plus par sa propre volonté, mais guidé par une sorte de fatalité qui le poussait dans les aventures les plus imprévues et qui l'en tirait comme par miracle.

Vingt fois depuis la veille il avait senti passer le souffle de la mort. Et il était encore vivant.

—Parfandious! grommelait le Gascon tout en fendant l'espace, je ne sais comment tout ceci finira, mais cela ne m'a point l'air de commencer trop mal. Me voici lancé à corps perdu dans une aventure dont j'ignore les tenants comme les aboutissants, mais où je risque fort de laisser mes os. Les bûcherons abattent des arbres sur ma route et tirent l'épée quand j'ai la mauvaise inspiration de les gourmander sur leur maladresse, les mendiants m'arquebusent à bout portant quand j'ai le malheur de leur faire l'aumône, et les moines essayent de me transpercer dans l'ombre pour cette futile raison que j'ai refusé de trinquer avec un ivrogne de lansquenet. Et tout cela pourquoi? Simplement parce qu'un moribond m'a remis une enveloppe scellée de cire jaune et qui, heureusement, n'est plus en ma possession. Si encore je savais ce que contient cette enveloppe! Mais c'est que je l'ignore complètement! Et si par malheur je suis tué, ce dont je doute fort, entre parenthèess, je n'aurai pas même la suprême satisfaction de savoir pour qui et pour quoi je meurs. Oh! maudit le hasard qui m'a fait venir à Galluis à l'heure où l'on assassinait le prêtre! Car, somme toute, cela n'est guère divertissant de vivre toujours sur le qui-vive, de craindre toujours un assassin dans le bûcheron que l'on rencontre, dans le mendiant qui vous tend la main ou dans le moine qui vous donne sa bénédiction. Il faut que ce papier du chapelain de Galluis soit bien précieux, car il me paraît qu'on n'épargne point trop les vies humaines pour s'en emparer. Voici que déjà j'ai tué deux hommes, et l'on court encore après mes chausses, et j'ignore si je ne vais pas maintenant en trouver cinq ou six encore m'attendant sur ma route. Me faudra-t-il démonter toute une armée pour

jouir d'un peu de tranquillité? Bah! qui vivra verra, Diou bibant!

Et le Gascon ponctua sa phrase de ce fameux haussement d'épaules qui était l'expression de sa haute philosophie.

Cependant il courait toujours car il avait hâte de mettre des lieues entre ses ennemis et lui. Une demi-heure d'avance, c'est beaucoup et c'est peu. C'est beaucoup, quand on est un aussi jeune cavalier que l'était Capestoc et que nul obstacle ne vous arrête. C'est peu s'il vous survient quelque accident: si votre cheval tombe, si une balle de mousquet l'abat, ou si tout à coup, au détour d'un chemin, cinq ou six hommes bondissent sur vous, l'épée haute, et qu'il faille livrer combat.

Capestoc s'attendait à tout cela. Heureusement rien de tout cela ne lui advint. Et il eut bientôt la joie de voir le ciel, devant lui, se franger d'or pâle, et une à une s'éteindre les étoiles qui brillaient au firmament.

C'était le jour qui venait. Bientôt, en effet, le soleil se leva.

—Ouf! pensa Capestoc, voici enfin maître Phébus qui se décide à montrer un bout de nez assez vermeil. Vive la clarté, sangdious! eJ començais à m'ennuyer de chevaucher ainsi dans l'ombre et dans la nuit. Mais, au fait, puisque voici le soleil et que nous sommes au mois de mai, il ne doit pas être loin de cinq heures, si l'astronomie n'est pas une vaine science. Cinq heures! Il pouvait en être onze quand j'ai quitté si précipitamment la joyeuse hôtellerie du *Paon-Couronné* ; cela fait, si je ne m'abuse, six heures de chevauchée, et, parfandious! en six heures on fait un joli bout de chemin. Mais ne nous endormons point sur nos lauriers, car l'heure n'est pas venue de flâner.

Et, pour stimuler sa monture, il lui enfonça ses éperons dans le flanc et le cheval fila comme une flèche.

Depuis longtemps déjà Capestoc était sorti des fo-

rêts, et il chevauchait maintenant au milieu d'une plaine toute couverte de mille végétations.

Et tout à coup il aperçut au loin le clocher d'une ville qui se détachait nettement dans le flamboiement merveilleux d'un superbe lever de soleil.

Etait-ce Auxerre?

Car c'est à Auxerre, on s'en souvient, que le lieutenant aux gardes espérait rejoindre le cortège royal qui se rendait à Perpignan.

Le cœur de Capestoc battait à se rompre. Si c'était là Auxerre, il était sauvé. Et, cette espérance doublant son énergie, il fouetta et éperonna sa monture.

Il fallait que ce fût une bête réellement merveilleuse que lui avait donnée là M. de Puyroland, car nul autre coursier n'eût pu résister à la vertigineuse course qui, depuis vingt-quatre heures, l'emportait comme dans un infernal tourbillon.

Les flancs ensanglantés, l'écume à la bouche, la pauvre bête courait toujours, et cette fois encore, sous le coup d'éperon de Capestoc, elle s'envola plutôt qu'elle ne partit, comme si elle ne faisait que sortir de son écurie.

Le clocher s'approchait peu à peu; déjà, tout au loin, le Gascon apercevait une masse grisâtre qui devait être les murs de la ville, et bientôt, très nettement, il put distinguer les détails de la poterne qui s'ouvrait de ce côté de la route.

Sa monture semblait avoir des ailes, elle dévorait l'espace littéralement, et aux deux côtés de la route les arbres fuyaient en une folle sarabande. Dans la campagne, les manants que les travaux des champs avaient tirés de leurs demeures avant le jour se redressaient et, interrompant leurs durs travaux, regardaient stupéfaits ce cavalier qui passait comme emporté par un vent de cyclone.

Enfin il arrivait à la ville, la porte n'étant plus qu'à

quelques pas devant lui, et, criant: "Holà! holà! gare!" afin de ne point écraser les gens qui s'y trouvaient, Capestoc la traversa comme un éclair.

Mais à peine se trouvait-il de l'autre côté, c'est-à-dire dans l'intérieur de la ville, que son cheval s'abattit et que, n'eût été sa science consommée de l'équitation, Capestoc se fût sûrement cassé les reins.

Mais Capestoc, tel un Centaure, était rivé à sa selle.

—Parfandious! hurla-t-il en voyant s'abattre son cheval. Et, ayant mis pied à terre, il examina la bête. Elle était morte sur le coup épuisée par cette farouche chevauchée, la bouche pleine de sang et d'écume. Jusqu'au bout elle avait résisté, et la mort seule avait été capable d'arrêter son élan formidable.

Une trentaine de personnes attirées par ce spectacle formaient cercle autour du lieutenant aux gardes.

—Sangdious! fit-il à haute voix, heureusement que cet accident ne s'est point produit en route et que je suis arrivé à bon port. Et, se tournant vers les curieux:

—Car je suis bien à Auxerre, ici, n'est-ce pas?

Les badauds se regardèrent entre eux, n'essayant point de contenir un formidable éclat de rire.

—Ventresaimbious! hurla Capestoc, qui, on le sait, n'était pas très patient de son naturel, ces croquants auraient-ils l'intention de se gausser d'un lieutenant aux gardes!

Et il fit un geste si menaçant, que les trente ou quarante personnes qui l'entouraient reculèrent d'un pas, épouvantées.

Une seule était demeurée à sa place, et comme cette personne, qui était un jeune homme de seize à dix-sept ans, n'avait point ri, sans doute parce qu'il n'avait pas trouvé la chose fort comique, Capestoc, calmé soudain, s'adressa à lui:

—Dites-moi, jeune homme, pourriez-vous me dire pourquoi ces marauds m'ont ri au nez?

—Parce que vous leur avez demandé si c'était ici Auxerre.

—Ma foi! je ne vois pas là...

—Ni moi non plus; seulement, comme ces gens-là sont des ânes bâtés, ils ne peuvent s'imaginer qu'un étranger ne connaisse point leur ville et puisse la prendre pour une autre, comme si son nom était écrit sur les murs.

—Ah ça! je ne suis donc pas ici à Auxerre?

—Non, monsieur l'officier; vous en êtes à seize ou dix-sept lieues pour le moins.

—Dix-sept lieues hurla le Gascon; mais quelle est donc cette ville!

—Montargis, monsieur l'officier.

—Cape-de-dious! jure Capestoc.

Il n'était pas à Auxerre! Les trois brigands d'Etampes devaient être à sa poursuite. Et son cheval était crevé! Que faire?

Cependant, un à un, les curieux s'étaient rapprochés, et, voyant cet homme au désespoir, les conversations allaient leur train, chacun donnat son opinion.

L'un assurait que cet officier était un courrier venant annoncer au gouverneur la mort du roy. L'autre prétendait qu'il venait informer au contraire que l'ennemi approchait et qu'il fallait mettre la ville en état de siège. Un troisième fuyait la justice du roy et celle plus terrible encore du cardinal; cela se voyait tout de suite au dépit qu'il étalait devant son cheval mort.

Mais Capestoc n'entendait rien de tout cela. Il se demandait s'il allait rester dans la ville, s'y reposer et attendre ses ennemis de pied ferme, ou bien s'il allait continuer sa route en se procurant un autre cheval.

C'est à ce dernier parti qu'il s'arrêta.

Connaissant, pour l'avoir éprouvée, la rage que ses ennemis inconnus avaient de vouloir s'emparer du document qu'ils croyaient en sa possession, Capestoc pensa

que décidément il ne serait en sûreté qu'à la tête de sa compagnie, entouré et défendu par ses braves gardes, qui lui étaient dévoués jusqu'à la mort. Aussi, interpellant le jeune homme avec qui tout à l'heure il avait déjà lié conversation :

—Pardon, l'ami, vous avez bien ici un maître de poste !

—Parfaitement. La poste aux chevaux se trouve au *Cadran-d'Or*.

—C'est parfait ! Voulez-vous avoir l'obligeance de m'y conduire.

—Avec plaisir ! Veuillez me suivre.

Et, tournant les talons, le jeune garçon prit une rue à gauche, suivi par Capestoc qui jeta un dernier regard d'adieu au brave cheval qui lui avait si bien servi et qui maintenant gisait inanimé au beau milieu de la place.

En voyant partir Capestoc, les badauds qui l'entouraient, à une respectueuse distance, hésitèrent une minute et parurent se consulter du regard. Mais il faut supposer que le spectacle qu'ils avaient eu ne leur parut pas suffisant pour leur intime curiosité, car, après cette seconde d'hésitation, comme un seul homme ils se mirent à la suite du Gascon.

Capestoc fit quelques pas s'en s'apercevoir qu'il remorquait cette queue populaire. Mais le bruit des pas l'ayant fait retourner, il se fâcha tout à coup.

—Qu'ont donc ces imbéciles à me poursuivre ainsi ! cria-t-il en faisant le geste de mettre la main à sa rapière. Je jure que je coupe une oreille à celui qui fera un pas de plus !

Et comme ces paroles furent dites sur un ton bien résolu, ce fut une soudaine panique parmi ces braves gens de Montargis, qui s'enfuirent chacun dans une direction opposée, croyant déjà sentir la rapière du cadet les priver de leur appendice auriculaire.

L'adolescent eut un sourire de pitié devant cette foule apeurée, puis, ayant haussé les épaules, il continua son chemin, toujours suivi par Capestoc. Au bout de cinq minutes, ils arrivèrent devant le *Cadran-d'Or*.

—Holà! maître Moncornot! cria le jeune garçon en pénétrant dans la cuisine de l'hôtellerie, voici un gentilhomme que j'ai l'honneur de vous amener, qui aurait besoin d'un cheval.

—Oh! oh! un cheval, fit maître Moncornot, un cheval, c'est vite dit.

Et il s'avança pour examiner le gentilhomme qu'on lui amenait.

Mais à la vue de Capestoc, il ne put s'empêcher de faire une moue.

A vrai dire, le Gascon n'était point fait pour inspirer beaucoup de confiance. Qu'on se souvienne qu'il avait quitté Etampes après une lutte peu faite pour mettre de l'ordre dans sa toilette et que, d'autre part, ayant chevauché toute la nuit, il était certainement bien moins frais que lorsqu'il sortait de sa chambre pour aller prendre son service au Louvre ou au Palais-Cardinal.

Ses habits, quelque peu chiffonnés par le combat qu'il avait livré à Etampes, étaient gris de poussière; sa figure était recouverte d'une sorte de ciment produit par ladite poussière délayée dans sa sueur; ses cheveux étaient collés comme une sorte de pâte jaune et ses bottes étaient recouvertes d'une boue sanglante.

Bref, tel qu'il était, Capestoc avait bien plus l'air d'un bandit de grand chemin que d'un lieutenant aux gardes de Son Eminence.

Aussi l'hésitation de maître Moncornot était fort excusable, en somme. Mais Capestoc n'était pas homme à se laisser dévisager ainsi par un vulgaire hôtelier.

—Eh bien! hurla-t-il, avez-vous entendu ce qu'a dit ce jeune homme? Il me faut un cheval!

—J'ai bien entendu, répondit l'aubergiste, mais c'est que je n'en ai pas de disponible pour l'instant.

—Tu dis, croquant! fit Capestoc en avançant d'un pas vers le pauvre Moncornot, qui, effrayé, recula aussitôt de quatre.

Mais sans doute rassuré par cette distance, il n'en répondit pas moins:

—Je dis ce que je dis!

Capestoc eut tout de suite l'excellente pensée d'assommer cette buse d'hôtelier qui avait l'intention de se moquer de lui.

Heureusement pour le pauvre Moncornot, il songea que cela ne l'avancerait à rien et que dans plus d'un cas la douceur vaut mieux que la violence. Puis, peut-être aussi, eut-il le temps de jeter un coup d'œil sur son pitoyable costume, et le manque de confiance de l'hôtelier lui parut digne de respect. Car, s'adoucissant tout à coup:

—Et si je t'achète un cheval, m'en trouveras-tu un sur l'heure?

—Oh! oh! grommela Moncornot, m'acheter un cheval... C'est que je n'ai ici que des bêtes de prix.

—Je l'espère bien! répondit le Gascon.

—Et à moins de soixante pistoles... ajouta l'hôtelier...

—Prix fait, je le prends, et voilà l'argent! interrompit Capestoc, qui tira de sa poche une bourse de cuir.

A la vue de l'or Moncornot comprit toute la vérité de ce proverbe: "L'habit ne fait pas le moine." Comprenant que pour être tout poudreux et tout déguenillé, cet acheteur de chevaux au comptant pouvait fort bien être un riche gentilhomme, il s'inclina aussi bas que le lui permit sa corpulence, et, son bonnet à la main:

—Si Monseigneur veut me suivre aux écuries, il choisira lui-même le cheval qui lui paraîtra le plus convenable.

—C'est cela, dit Capestoc. En attendant, faites-moi préparer une volaille froide et une bouteille de bon vin ; et pendant que je me restaurerai on sellera le cheval que j'aurai choisi, car je suis furieusement pressé.

—Je suis aux ordres de Monseigneur, répondit l'hôtelier.

Capestoc eut vite fait de choisir un cheval qu'il jugea capable de faire d'une seule traite les quinze ou seize lieues qui lui restaient à faire, dût-il crever en arrivant.

Il eut encore bien plus vite avalé la volaille et la bouteille de vin qu'il s'était fait servir, et six heures du matin sonnaient à la cathédrale de Montargis quand il quitta l'hôtellerie du *Cadran d'Or*.

Il y avait tout juste une demi-heure qu'il y était arrivé. C'était l'avance qu'il avait sur ceux qui le suivaient. Il est vrai qu'ils devaient être bien moins montés que lui et qu'assurément ils n'étaient pas aussi bons cavaliers que lui.

Si Capestoc avait perdu une demi-heure à Montargis tout porte à croire que les malandrins avaient dû perdre une heure en route.

—C'est égal, songea Capestoc, ce n'est pas encore le moment d'admirer le paysage !

Et il enfonça ses éperons dans le flanc de son cheval qui détala et fila comme un éclair.

VII

Capestoc chevaucha toute la journée, s'étant arrêté à peine quelques minutes dans un village inconnu afin de laisser souffler son cheval et de prendre lui-même quelque nourriture. Aussi, comme la nuit tombait, arriva-t-il à Auxerre.

Son premier soin fut de demander si le cortège royal était arrivé.

Mais on le regarda avec étonnement. Il n'y avait pas trois jours que Sa Majesté, accompagnée de Son Eminence, avait quitté le Louvre, et plus de cinquante lieues séparent Auxerre de Paris.

Le roi malade et le cardinal mal portant, quelque hâte qu'ils eussent d'arriver le plus vite possible sous les murs de Perpignan, ne cheminaient point si vite. Les fourriers royaux venaient seulement d'arriver à la ville et préparaient les logis, car le roi et le cardinal n'arriveraient que le lendemain, et encore fort tard dans l'après-midi.

En apprenant ces choses, Capestoc ne put dissimuler un mouvement de dépit.

—Dire qu'en trois jours ils n'ont pu faire cinquante lieues, grommela-t-il, et que moi, dans le même laps de temps, j'ai fait un peu plus du double!

Enfin, il n'y avait rien à faire contre cela.

Capestoc se fit donc indiquer l'hôtellerie la plus confortable d'Auxerre et n'eut plus qu'un désir: souper et se coucher.

Somme toute, ce besoin de repos était excusable chez

le Gascon, quand on songe que, depuis la veille au matin, à peine avait-il mis pied à terre trois à quatre heures et qu'il avait crevé sous lui deux chevaux.

Il se dirigea donc vers l'hôtellerie de la *Fière-Epée,* qu'on lui indiqua comme la meilleure de toute la ville, et se fit servir un copieux souper, arrosé de quelques bouteilles d'un vin généreux et réconfortant ; puis brisé, moulu par la fatigue, il se fit conduire à sa chambre, où il ne tarda pas à s'endormir du plus profond sommeil.

S'il s'était cru le moins du monde en danger, bien qu'anéanti par cette dure chevauchée de quarante-huit heures, Capestoc sans doute se fût tenu éveillé.

Mais, tout en soupant, il avait réfléchi que les trois malandrins qui étaient à sa poursuite n'avaient pu l'atteindre, qu'il avait dû gagner trois ou quatre heures sur eux tant sa course avait été rapide, que, s'ils ne s'étaient point arrêtés en chemin, empêchés par quelque accident ou simplement désespérant d'en arriver à leurs fins, ils ne parviendraient à Auxerre que vers minuit. Que dans ces conditions, perdus dans une grande ville, il leur serait bien difficile de découvrir son logis. Et que même le découvriraient-ils, ils n'oseraient certainement pas entreprendre quoi que ce soit contre un garde du cardinal, à la veille même de l'arrivée de Richelieu et de Louis XIII.

Capestoc pensait donc qu'il se trouvait en pleine sûreté, à l'abri désormais de toute attaque imprévue, inévitablement débarrassé de tous les dangers qu'il courait depuis trois jours, et il s'était couché plein de confiance et il n'avait pas tardé à s'endormir profondément, aussi tranquille qu'en son logis de l'Arbre-Sec.

Par bonheur, le lieutenant aux gardes avait cette faculté merveilleuse, que de nos jours on attribue aux gendarmes, de ne jamais dormir que d'un oeil, alors même que la fatigue le harassait. Le moindre bruit

ou le moindre souffle l'éveillait subitement, et, quelque prompt que fût ce réveil, ses facultés intellectuelles entraient tout de suite en jeu, à l'encontre de ces personnes balourdes qui demeurent un long temps hébétées quand, par hasard, elles s'éveillent en sursaut.

Aussi il arriva ce fait que, vers les minuit ou une heure, un grattement s'étant produit à sa porte, Capestoc se dressa sur son séant.

Il n'y avait pas à dire, on en voulait à la porte de sa chambre, qui heureusement était fermée à clé au dedans.

A pas de loup, Capestoc se leva, et, retenant son souffle, il appuya son oreille contre un des panneaux.

Des hommes étaient derrière la porte, qui parlaient à voix basse. Mais, si étouffée que fût leur voix, le Gascon n'en perdit pas une syllabe.

—La porte est fermée en dedans! disait une des voix.

—Avec cette pointe de fer, répondait un autre, tu pourrais faire tourner la clef et la pousser.

—Corpo Cristo! ajoutait un troisième; mais en tombant cette clé fera du bruit, et il faut éviter de le réveiller.

—Bah! après cette course, il doit dormir comme une carme, et le canon ne l'éveillerait point.

—Savoir! Mieux vaut trouver autre chose. Je me méfie de ce Gascon. C'est un diable.

—Oui, mais cette fois nous le tenons. Je suis sûr qu'il ne se doute de rien; un coup de poignard, et il ne s'éveillera que devant le trône de Dieu, et nous pourrons enfin avoir cette enveloppe que Monseigneur tient tant à posséder.

Capestoc frissonna. C'étaient les trois malandrins qui n'avaient pas abandonné la poursuite, qui l'avaient rejoint, qui avaient découvert son logis et qui, main-

tenant, s'apprêtaient à l'assassiner au milieu de son sommeil.

—Oh! oh! songea-t-il, heureusement que j'ai le sommeil léger, sans cela je n'aurais pas donné deux sous de ma pauvre peau. Ah ça! mais comment vont-ils faire pour ouvrir cette porte sans bruit? Car il est évident que non seulement ils doivent bien prendre garde à ne pas m'éveiller, mais encore ils doivent avoir le plus grand intérêt à ne pas mettre cette hôtellerie sans dessus dessous.

Et Capestoc prêta de nouveau l'oreille. La conversation se continuait à voix basse de l'autre côté de la porte:

—Ainsi donc, faisait l'Italien dont Capestoc reconnut la voix, tu vas fort doucement dévisser cette serrure, en ayant soin de la maintenir avec cette tige de fer pour qu'elle ne puisse tomber et faire du bruit. Cela fait, avec une toute petite pression, nous pourrons facilement soulever la porte et la tirer de ses gonds. La chambre nous sera ouverte, et nous aurons agi si silencieusement que ce satané Gascon fût-il éveillé, n'aura entendu le moindre froissement.

—A l'œuvre! à l'œuvre! répondit celui qui, à Etampes, avait joué le rôle de frère Christophe.

—Les bandits! grommela Capestoc. Ils vont faire comme ils disent, et dans cinq minutes au plus tard ils seront ici. Parfandious! je ne vais pas les y attendre!

Et s'habillant à la hâte, il prit son épée à la main, afin qu'elle ne heurtât point quelque meuble, ce qui eût pu donner l'éveil. Puis, avec des précautions inouïes, il ouvrit la fenêtre. Dix ou douze pieds le séparaient du sol. Ce saut n'était pas pour effrayer le Gascon, qui se lança dans le vide et tomba sans se faire le moindre mal, ayant eu soin de plier les jarrets, ce qui de tout temps fut très recommandé dans toutes les écoles de gymnastique.

—Et maintenant, prenons du champ, fit Capestoc; et puisque le roi et son cortège ne sont point encore arrivés à Auxerre, allons au-devant d'eux, car décidément je ne me trouverai en sûreté qu'au milieu de mes braves gardes.

Et, se dirigeant vers les écuries, il se préparait à détacher et à seller son cheval afin de rejoindre Richelieu qui devait avoir couché à Sens. Mais au moment où il allait pousser la porte, il s'arrêta tout net. C'est qu'une idée venait de germer en son esprit.

—Parfandious! cria-t-il, je fuirais aussi sottement abandonnant la seule occasion que j'aurai jamais peut-être de me venger des bandits qui m'ont donné une telle chasse et de pénétrer le secret qui les pousse à me poursuivre ainsi! Allons donc! Capestoc, mon maître, tu ne serais point le fils de ton père si tu agissait aussi niaisement!

Et, rebroussant chemin, il revint vers l'hôtellerie, ouvrit la porte qui donnait sur la cour dans laquelle il se trouvait et qui, fort heureusement, n'était point fermée à clé, se dirigea dans l'obscurité vers l'escalier, et, feutrant ses pas, monta jusqu'au premier.

Les trois bandits achevaient leur petite opération, et s'apprêtaient à soulever la porte, comme tout à l'heure l'Italien avait recommandé de le faire. Tous les trois avaient le dos tourné à Capestoc.

—Au voleur! cria tout à coup celui-ci, et avant que les trois hommes eussent le temps de se retourner, il enfonçait son épée dans le dos de l'Italien et son poignard dans la nuque de son compagnon.

Quant au troisième qui tenait la porte, il la lâcha, dans la stupeur que lui causa cette soudaine attaque. Sa lourde masse de bois détachée de ses gonds, oscilla une minute puis s'abattit pesamment, écrasant sous son poids le misérable. En un clin d'oeil Capestoc restait maître du champ de bataille.

Cependant, bien que tout ceci se fût passé en bien moins de temps que nous n'en avons mis pour l'écrire, le vacarme effroyable qu'avait produit la chute de la lourde porte de bois n'en avait pas moins mis sur pied toute l'hôtellerie.

Les voyageurs étaient nombreux qui attendaient à Auxerre le passage du roi, et ce fut un spectacle vraiment mémorable que celui de tous ces gens surpris au beau milieu de leur sommeil et montrant par leurs portes entr'ouvertes leur mine aussi surprise qu'effrayée.

Enfin le patron de la *Fière-Epée*, entouré d'une armée de marmitons munis de tout ce qui leur était tombé sous les mains, apparut à son tour, maniant gauchement une immense colichemarde qui datait de bien des guerres de religion tout au moins.

Devant les deux hommes morts et en voyant sa porte si malencontreusement arrachée de ses gonds il recula d'un pas. Les marmitons qui le suivaient rompirent aussitôt de quatre pas, bousculant les innombrables gâte-sauce qui avançaient, ce qui produisit une bousculade générale, suivie d'une chute effroyable dans l'escalier.

A ce nouveau vacarme, pâles et frémissants de peur, les voyageurs, pensant que la *Fière-Epée* était assiégée par les Espagnols arrivés mystérieusement jusqu'à Auxerre, se réfugièrent aussitôt dans leurs chambres, enfouissant leurs têtes sous les couvertures, ou se préparant à défendre leur vie, suivant leur âge, leur sexe ou leur tempérament.

Le maître-d'auberge, cependant, revenu de sa frayeur première et comprenant d'ailleurs qu'il n'y avait plus de danger, s'avança fièrement et s'adressant à Capestoc, qui, les bras croisés, assistait impassible à ce remue-ménage :

—Eh bien ! Monsieur, fit-il, d'une voix qu'il voulait

rendre majestueuse, c'est vous qui faites tout ce vacarme et qui semez le désordre dans une maison renommée à trente lieues à la ronde pour sa tranquillité!

—Parfandious! grogna le Gaston, vous me la baillez belle, avec votre maison tranquille! Savez-vous bien que c'est un vrai coupe-gorge, que votre hôtellerie!

—Monsieur! voulut protester l'hôte indigné.

Mais Capestoc lui coupa la parole:

—Parfaitement! un vrai coupe-gorge, puisqu'on y assassine!

—En effet, voici des cadavres! prononça dignement l'hôtelier de la *Fière-Epée*. Pourriez-vous m'expliquer...

—Oh! pour cela, c'est facile. J'étais là tranquillement à dormir, lorsque j'en entendu du bruit à ma porte. C'était tout simplement, monsieur l'hôtelier, trois braves spadassins qui ne se proposaient rien moins que de me tuer au milieu de mon sommeil.

—Brrr!... fit l'hôtelier tout pâle.

—Alors, dame, j'ai sauté par la fenêtre, et je suis monté par l'escalier afin d'attaquer par derrière ces trois escogriffes qui nourrissaient à mon endroit de si agréables desseins. Vous voyez d'ailleurs que je me suis assez bien acquitté de ma mission d'envoyer à maître Belzébuth ces bonnes âmes que le diable a dû recevoir en amis.

—Mais ils étaient trois, avez-vous dit, et je ne vois que deux... Hé! fit l'hôte tressaillant, auriez-vous laissé échapper le troisième?

Et, plus blême et plus pâle qu'un navet, il jeta autour de lui un regard attéré comme s'il s'attendait à voir sortir le troisième malandrin tout prêt à lui sauter à la gorge.

Mais Capestoc sourit.

—Rassurez-vous, homme courageux: le troisième per-

sonnage ne s'est point sauvé, et s'il n'est pas mort, j'ai tout lieu de craindre qu'il n'en veuille guère mieux.

—Où se cache-t-il? où est-il? que nous l'arrêtions, que nous le conduisions devant le sergent du guet!

Et, complètement rassuré, le brave aubergiste faisait le brave, enflant la voix, brandissant sa rapière, bien décidé à pourfendre le larron d'outre en outre, si jamais il lui tombait sous la main.

—Bah! ne vous démenez pas ainsi, fit Capestoc en souriant, je vais vous dire où le truand est caché.

—Où ça?

—Sous cette porte.

—Oh! oh!

Et l'hôte oubliant tout son courage, recula de nouveau de quatre ou cinq pas.

—Hé! n'ayez point peur, il doit être dans un piteux état. Aidez-moi seulement à soulever cette trop lourde porte, sous laquelle il doit étouffer, si le malandrin n'a pas été tué sur le coup.

—Un beau malheur! grogna l'hôtelier en secouant la tête.

—Hé! hé! murmura Capestoc entre ses dents, un malheur pour moi, à coup sûr, car s'il est encore vivant, j'espère bien qu'il me fournira la clef du mystère qui me préoccupe depuis trois jours et qui a failli me coûter si cher.

Cependant, le maître d'hôtel avait fait un geste, et cinq ou six marmitons s'étaient précipités. Unissant leurs efforts, ils parvinrent à soulever la lourde porte de bois, qu'alourdissait encore une imposante ferrure, et l'on put apercevoir, alors, un homme étendu sans vie, écrasé par cette formidable masse.

—Il est mort! fit l'hôtelier.

—Peut-être! répondit Capestoc.

Et il appuya une oreille contre la poitrine de l'homme pour voir s'il respirait encore.

—Il est vivant! dit-il enfin, tout joyeux, en se relevant.

—Qu'on aille chercher le guet! vite! vite! ordonna l'aubergiste.

—Et pourquoi faire? demanda le Gascon, qui avait sa petite idée et qui ne tenait pas à ce que le guet se mêla de ses affaires.

—Pardieu! pour s'emparer de ce misérable qui a voulu vous assassiner!

—Bah! il ne l'a point fait.

—Mais l'intention...

—D'ailleurs, qu'a à faire le guet avec ce gentilhomme qui n'a peut-être plus que quelques heures à vivre?

—Hé! mordieu! gronda l'hôte, justement ma maison n'est point un hôpital, et je n'ai nullement envie que cet homme meure chez moi.

—Oh! oh! fit Capestoc, voici un sentiment qui est d'un très mauvais chrétien.

Et comme l'hôte continuait à grommeler entre ses dents.

—Parfandious! monsieur l'aubergiste, mangeriez-vous de la vache à Colas, par hasard?

On sait qu'à cette époque on désignait ainsi les protestants.

—Moi! huguenot! protesta le pauvre homme.

—C'est que, par la sangdious, Son Eminence, vous le savez, n'aime pas beaucoup les parpaillots, et comme j'ai l'honneur d'être lieutenant aux gardes de Son Eminence...

—Mais, miséricorde! cria l'hôte. Je suis un bon catholique, je vous le jure!

—Alors, en ce cas, laissez-moi coucher ce pauvre homme dans ce lit, laissez-moi le soigner, lui faire reprendre ses esprits, afin que, s'il doit mourir, du moins il meure en chrétien.

—Ma foi, faites ce qu'il vous plaira, répondit l'hom-

me, qui préférait tout au monde que de passer pour huguenot devant un lieutenant aux gardes de Son Eminence, et à la veille du jour où le cardinal devait passer à Auxerre.

Et, très digne, il remonta se coucher, non sans avoir recommandé à sa vailletaille d'obéir en tout à monseigneur le capitaine-lieutenant.

Capestoc profita de cette permission pour faire transporter l'homme dans son propre lit et faire monter des cordiaux, du vin et des aromates, puis, quand il eut tout ce qu'il lui fallait pour mettre tout le monde à la porte.

Quand, dans la chambre à laquelle il avait fait rajuster la porte, il se trouva seul en face de celui qui avait voulu l'assassiner, le Gascon se frotta les mains.

—Sangdious! fit-il, pourvu qu'il revienne à lui, je pourrais enfin savoir quel est l'homme qui a tant envie de prendre l'enveloppe du chapelain de Gallius, et partant, de me faire tuer.

Et, très bravement, comme il eût fait pour un ami de vingt ans, Capestoc se mit à l'œuvre, tâchant de faire revenir à lui l'homme qu'il avait failli tuer. Ce fut long, mais enfin, à force de soins, après l'avoir longuement frictionné de vin aromatisé, après lui avoir fait ingurgiter pas mal de cordiaux, le lieutenant eut la satisfaction de voir son malade entr'ouvrir les yeux et regarder autour de lui, comme s'il eût été étonné de se trouver encore de ce monde.

—Ouf! fit le Gascon, enfin ça y est tout de même! Je commençais à perdre courage.

Et s'adressant à son malade:

—Eh bien! compère, on a la vie dure, paraît-il, et ce n'est pas encore cette fois qu'on ira faire visite au camarade Satanas.

L'homme regarda Capestoc avec des yeux terrifiés.

—Vous! fit-il.

—Hé oui! moi! Hé! cela t'étonne, l'ami! Sais-tu bien que c'est moi qui viens de t'arracher à la mort, et que sans moi tu t'en serais allé rejoindre tes compagnons!

—Où sont-ils? demanda l'homme.

—Ma foi, eux seuls le savent au juste, mais je soupçonne qu'ils doivent être dans cette partie de l'Enfer où vont les bandits de ton espèce.

—Morts!...

—Mon Dieu oui, morts! L'Evangile l'a dit: "Ceux qui frappent par l'épée périront par l'épée! "Ils ont voulu m'assassiner, et c'est moi qui les ai tués. Voilà!

L'homme se dressa sur son séant :

—Un au Chêne-Rogneux, fit-il, un à Rambouillet et deux à Auxerre, cela fait quatre.

—Sangdious! tu comptes fort bien: un et un font deux, et deux et deux font quatre. Maître Blaise Pascal qui vient d'inventer un petit chariot à deux roues, qu'il a pour cela nommé birouette, ne compterait pas mieux.

—Quatre en deux jours! grommela le ruffian rêveur. Sangdieu! Vous êtes un terrible compagnon!

—Voilà ce que tes amis auraient dû se dire avant de se mettre à ma poursuite. Mais à présent, il est trop tard. Mais tout ceci est bel et bien, te voilà complètement remis, à ce que je vois; je n'ai donc plus aucune inquiétude sur ton sort. Veux-tu me permettre d'appeler deux ou trois amis qui attendent patiemment ton retour à la vie?

—Des amis? demanda l'homme inquiet.

—Oui! des soldats du guet, auxquels je vais te remettre avec ta permission.

—Hé quoi! c'est donc pour avoir la joie de me faire mettre en prison que vous m'avez soigné!

—Penses-tu que c'était pour que le roi te nommât dans ses ordres! Quand ils n'ont pas le bonheur d'être

morts, on fourre les assassins en prison en attendant de les livrer au bourreau.

Et comme l'homme pâlissait :

—Maintenant, ajouta Capestoc, il ne tient qu'à toi de faire éloigner ces amis.

—A moi ?

—Dame ! tu n'as qu'un mot à dire et je te rendrai ta chère liberté.

—Et ce mot ?... dit l'homme plein d'espoir.

—Ce mot, c'est un nom, à vrai dire.

—Un nom ?

—Oui ! le nom de celui qui vous a payés, toi et tes amis, pour que vous m'assassiniez.

—L'homme regarda Capestoc.

—Vous voulez que je vous dise ?...

—Pardieu ! Sans cela crois-tu que je t'aurais dorloté durant une heure.

—Et si je me taisais, vous me remettriez entre les mains des soldats du guet ?

—Non point ! répondit Capestoc avec le plus beau sang-froid. Je te poignarderais tout simplement, car je n'ai point pour habitude de mêler les gens de police à mes affaires.

—Et si je vous dis ce nom, j'aurai la vie sauve et je serai libre ?

—Parole de Gascon !

—Ma foi, répondit l'homme avec un sourire, je ne vois pas pourquoi je vous le cacherais : c'est Piedouche qui nous a donné à chacun trente pistoles pour vous tuer.

—Piedouche ! dit Capestoc, qui est Piedouche !

—Le bûcheron que vous avez expédié au Chêne-Rogneux.

—Parfandious ! hurla Capestoc, aurait-tu l'intention de te moquer de moi ! Ton Piedouche est un spadassin

qui n'agissait point pour son compte. Qui lui commandait?

—Par ma foi!...

—Tu n'en sais rien? Tant pis pour toi, grogna le Gascon qui mit la main à sa ceinture où brillait le pommeau d'argent d'un poignard.

—Je n'en sais rien, continua l'homme, mais je m'en doute.

—Allons donc!

—Oui, Pieslouche et deux de ses amis ont fait l'affaire du chapelain de Galluis...

—Tu n'en était pas?

—Sur l'honneur, non!

Capestoc haussa les épaules.

—Ensuite? demanda-t-il.

—Mais il paraît, continua le bandit, qu'ils n'ont pas pu trouver tout ce qu'ils cherchaient. Or, étant revenu sur ses pas, Pieslouche vous a vu, ayant à la main une enveloppe, juste ce qu'il cherchait. Et voilà pourquoi il nous a mis à votre poursuite.

—Oui! mais une fois qu'il était mort?

—Dame! nous étions alléchés par le gain. Et si nous avions pu vous tenir dans un petit coin...

—Et qu'auriez-vous fait de ce document?

—Dame! nous l'aurions rendu à celui qui paraissait tant y tenir.

—Hé! coquin, c'est justement celui-là que je désire connaître. Qui est-ce?

—Je vous l'ai dit, je n'en suis pas sûr.

—Allons! son nom! ou bien!...

—Oh! ne vous fâchez point, c'est monseigneur de Fontrailles.

—Fontrailles?

—Oui!

Capestoc réfléchit. Que venait faire Fontrailles dans cette ténébreuse histoire. Il le connaissait bien, par-

dieu! Louis d'Astarac, vicomte de Fontrailles, était presque un compatriote, étant du Languedoc. C'était un garçon petit et gros, bossu par devant et par derrière, horriblement laid de visage, mais n'ayant certes point la mine d'un sot. Comme tous les bossus, il était fourbe et méchant, il est vrai, et malgré sa gibbosité, Capestoc le savait assez friand de la lame. Mais quel intérêt pouvait avoir Fontrailles à faire assassiner le chapelain de Galluis?

—Bah! qui vivra verra, grommela Capestoc en haussant les épaules; je n'en suis pas moins averti que Fontrailles veut ma mort, et ce renseignement a sa valeur.

Puis tout à coup:

—Mais, au fait, non, Fontrailles ne peut vouloir ma mort, car il ignore...

Et, s'adressant à l'homme qui attendait que le lieutenant aux gardes décidât de son sort:

—Dis-moi, Piedouche agissait-il de sa propre initiative en désirant m'assassiner?

—Dame, oui!

—Et ce Piedouche mort, ainsi que ses trois amis, il n'y a donc plus que toi au monde qui sache que j'ai assisté aux derniers moments du pauvre prêtre?

—Oui, répondit l'homme.

—Ce qui fait, ajouta Capestoc impassible, que si, par aventure, je te poignardais, personne ne connaîtrait plus ce secret?

L'homme verdit. Il avait vu le Gascon à l'oeuvre, pour comprendre qu'il n'était pas homme à reculer devant un coup de poignard. Surtout quand ce coup de poignard assurait sa tranquillité. Il se crut perdu. Aussi, sautant de son lit, il se jeta aux genoux de Capestoc, hurlant:

—Grâce! grâce!

—Oui! fit Capestoc, pour que tu ailles tout raconter à M. de Fontrailles.

—Je me tairai.

—Qui m'assure de ton silence?

—Le bandit hésita. Hagard, il regardait le Gascon. Celui-ci, souriant, songeait.

—Ecoute! fit-il enfin. Et d'abord quel est ton nom?

—Cadéac?

—Gascon?

—Presque, puisque je suis Béarnais.

—Tant mieux, car en ce cas tu es un homme d'esprit, et tu vas tout de suite me comprendre.

Et, s'asseyant, Capestoc griffonna quatre ou cinq mots sur un chiffon de papier. Cela fait, il le plia en quatre, le cacheta avec un sceau qu'il portait au chaton de sa bague, puis se tournant vers Cadéac:

—Tu vois ce papier. Je vais le faire remettre immédiatement au grand prévôt du Petit-Châtelet avec ordre de ne l'ouvrir que le jour de ma mort. Et il contient ceci simplement:

"J'ai été assassiné par un spadassin du nom de Cadéac."

"Comprends-tu la combinaison, l'ami? Afin que tu n'ailles point conter tes petites affaires à M. de Fontrailles, dès aujourd'hui je te prends à mon service: tu ne me quitteras jamais plus. Maintenant, si par malheur je venais à être tué, souviens-toi que le lendemain tu serais pendu!

—Ventre Saint-Gris répondit Cadéac, je vais veiller sur vous!

—Comme sur toi-même! dit Capestoc souriant.

Et à part, il ajouta:

—Enfin, me voici tranquille; j'ignore encore le fin mot du mystère, mais, bah! tout vient à point à qui sait attendre.

VIII

Laissons M. de Capestoc, si miraculeusement sauvé de tous les accidents qui avaient pu lui survenir sur la route de la Mortmare à Auxerre, reprendre son rang à la tête de sa compagnie dans le royal cortège qui se dirigeait vers Perpignan.

Encore une fois, la fortune avait souri à l'heureux cadet de Gascogne. Il était sorti vivant des embûc es dont on avait semé sa route, il était tranquille désormais, puisque nul ne savait qu'il avait assisté à l'agonie du chapelain de Galluis, et il s'était donné, dans la personne du bandit Cadéac, un valet dont l'affection et la fidélité étaient à toute épreuve

Laissons-le chevaucher paisiblement vers la catalogne, et revenons à Paris, ou plus heureux que lui peut-être, nous pourrons soulever un des voiles de ce mystère qui l'intriguait et qui avait failli lui coûter si cher.

Depuis quelques mois, le Louvre, ordinairement si calme, si paisible et si tranquille sous le règne de celui qu'on appelait Louis le Chaste, mais qu'on eût mieux fait de nommer Louis le Morne, depuis quelque temps, disons-nous, le Louvre avait pris un aspect qui aurait frappé l'observateur le moins perspicace.

Il y avait du mécontentement dans l'air, et du mécontentement à la conspiration, il y a souvent bien moins qu'un pas.

La vieille Marie de Médicis était morte à Cologne, sur la tere d'exil ; Anne d'Autriche avait donné un dauphin à la couronne de France, et Gaston d'Orléans,

voyant que la naissance de ce dauphin lui enlevait le trône auquel il avait longtemps songé, se tenait coi, maintenant, oubliant ses conspirations d'antan.

Richelieu régnait en maître sans conteste, et il semblait qu'il avait enfin établi son autorité sur toute la noblesse de France qui devait courber la tête devant lui.

La maladie du roy vint interrompre ce bel équilibre. Elle fit songer tout à coup que, bien que roy, Louis XIII était mortel, et que si le roy venait à mourir, le dauphin ayant à peine quatre ans, il y faudrait une régence. Or, à qui écherait cette régence? A la reine? A Gaston d'Orléans, frère du roy, ou bien à Richelieu?

Chacun des compétiteurs avait ses partisans.

De là la cour se trouva tout de suite partagée en trois camps bien distincts.

Mais il arriva que, somme toute, comme s'était Richelieu qui était le plus fort, c'est contre lui que se tournèrent définitivement toutes les haines, et les deux camps de Monsieur et de la reine se liguèrent ensemble pour donner l'assaut au cardinal.

Car, il faut le dire, on craignait Richelieu, mais on ne l'aimait point. Il dominait trop par dessus les grands. En élevant l'autorité royale, il avait tellement élevé la sienne propre qu'il s'était rendu odieux à tout le monde.

Les princes du sang le haïssaient de tout leur coeur, parce qu'il avait trop amoindri leur puissance. Les grands bouillonnaient d'impatience sous son joug de fer. Il n'était pas jusqu'aux parlements, dont il avait fortement diminué l'autorité, qui ne le maudissent.

Tout le Louvre en secret désirait la perte de ce formidable niveleur qui avait courbé les plus hautes têtes Mais nul n'osait rien dire. Partout le feu couvait sous la cendre. Il suffisait d'une étincelle pour faire écla-

ter l'incendie. Ce fut de la maladie du roy que jaillit cette étincelle.

Et maintenant que nous avons, par ces quelques mots, indiqué d'une façon sommaire quel était l'état d'esprit de la cour à cette époque, entrons au Louvre et pénétrons tout droit dans le cabinet de la reine.

C'était un matin d'avril de l'année 1642, c'est-à-dire trois jours avant le départ du roy et du cardinal pour le Roussillon et les événements advenus à notre cadet de Gascogne.

Dans ce cabinet, qui était une pièce assez grande et carrée, éclairée par deux hautes fenêtres qui donnaient sur l'église Saint-Germain et d'où l'on observait le Pont-Neuf, Anne d'Autriche était assise dans un grand fauteuil cramoisi, devant une table ronde incrustée d'ivoire que surmontait une glace de Venise. Dona Stefana, la fidèle camériste, et Mme de Motteville achevaient sa toilette. A ses pieds un enfant jouait sur un carreau de velours: c'était le dauphin, qui bientôt devait régner sous le nom de Louis XIV et éblouir le monde de son soleil à nul autre égal. La princesse de Guéménée, la duchesse de Chevreuse, Mlle de Montbazon, Mlles de Guise, de Rohan et de Vendôme, assises sur des tabourets, se taisaient, attendant que la reine daignât leur adresser la parole. Dans un coin, trois hommes causaient. C'étaient Monsieur, frère du roy, le duc de Bouillon, et un jeune homme qui n'avait d'autre mérite que d'être le fils d'un historien illustre et de jouir des faveurs de Mme de Guéménée: nous avons nommé M. de Thou.

Cependant, Mme de Motteville et Stefana avaient posé les dernières épingles dans la chevelure de la reine, et l'une et l'autre se préparaient à s'asseoir, lorsque Anne d'Autriche, s'adressant à Mme de Guéménée:

—Je dé-sirerais être seule avec Monsieur.

Aussitôt toutes les dames se levèrent et, avec une profonde révérence, l'une après l'autre quittèrent le cabinet.

Lorsque la reine se trouva seule, elle se tourna vers Gaston d'Orléans, qui, dans un coin, continuait sa conversation.

—Mon frère, fit-elle de cette voix douce et harmonieuse qui la faisait chérir de tous ceux qui l'approchaient, voulez-vous dire à M. de Bouillon qu'il ne m'a pas encore baisé la main?

—Vive Dieu! Madame, répondit le gros homme en s'avançant et baisant la main blanche et petite que lui tendait la reine, je l'eusse déjà fait si je n'avais craint d'importuner Votre Majesté, toute aux soins de sa toilette.

Anne d'Autriche fronça imperceptiblement les sourcils.

—Le duc de Bouillon nous croit-il exclusivement occupée du soin de notre beauté Nous avons d'autres soucis en tête, et la preuve, c'est que nous avons consenti à écouter le duc de Bouillon qui avait demandé à nous parler.

Cette majestueuse solennité troubla quelque peu le duc plus habitué à la vie des camps qu'aux exquises politesses de la cour. Il rougit, tandis que Gaston d'Orléans se mordait les lèvres pour ne point rire.

—Voyons, fit la reine, qu'avez-vous à nous dire? Il faut que nous vous entendions, puisque nous vous avons reçu.

—J'avais à dire, Madame, répondit le duc de Bouillon, revenu de son émoi, que le temps des ménagements est passé et qu'il faut agir tout de suite si l'on ne veut qu'il soit trop tard!

—Je ne vous comprends pas, dit la reine.

—Je n'apprendrai point à Votre Majesté que la maladie du roy est très grave.

—Eh bien? répondit la reine qui, voyant très bien où Bouillon voulait en venir, ne voulait pas avoir l'air de comprendre.

—Eh bien! Madame, cette maladie me donne beaucoup de craintes. —Pour vous?

—Oh! moi, Madame, je n'ai rien à craindre; ma bonne ville de Sedan, qui est à moi comme la France est à Votre Majesté, me met à l'abri de tout événement inopportun.

—Pour Votre Majesté et pour les princes vos fils, répondit Bouillon avec sa franchise toute militaire.

—Pour moi? pour mes enfants? Ah çà! expliquez-vous, Monsieur! répartit la reine qui, décidément, voulait que le duc parlât nettement.

—Eh! mon Dieu, Madame! répondit le duc impatient, l'explication sera facile, car je sais de source certaine que le Richelieu a demandé au roy de lui confier la garde des enfants de France!

—Il voudrait m'enlever mes enfants! s'écria Anne d'Autriche dont l'étonnement fut admirablement joué.

Car elle savait cela depuis quelque temps déjà. Elle n'ignorait point que le cardinal avait la haine de la Maison d'Autriche et de tout ce qui touchait aux Espagnes, qu'il craignait l'influence espagnole dans les affaires de France, et qu'il mettait tout en oeuvre pour que, en cas de la mort de Louis XIII, la régence ne tombât pas aux mains d'Anne d'Autriche. Oui, elle savait tout cela, la reine; mais, avec son astuce ordinaire, elle voulait paraître l'ignorer, n'aimant point à se mettre en avant, et préférant, s'il y avait conspiration, que le mot d'ordre fût donné par tout autre que par elle.

Le duc de Bouillon fut la dupe de cette duplicité. Emu par la douloureuse surprise de la reine, il continua:

—Le cardinal mûrit de sombres projets, car enlever

le dauphin à Votre Majesté, c'est la priver de tous ses droits à la régence, si par aventure le malheur qui plane sur le prince venait à s'abattre sur la cour.

—Mais alors je suis perdue! fit Anne avec une feinte émotion.

—Non, Madame! Votre Majesté ne sera point perdue tant qu'elle aura autour d'elle des amis tels que moi!

Et le duc de Bouillon se rengorgea.

—Mon Dieu! mon Dieu! que faire soupira la reine.

—Hé! pardieu! ce qu'il faut faire? Se débarrasser du cardinal, tout simplement! répartit le duc d'une façon fort cavalière.

Durant toute cette conversation Gaston d'Orléans se taisait, écoutant tout en tortillant sa moustache de sa fine main. Un sourire énigmatique errait sur ses lèvres, et il semblait se dire:

—Allez! allez! débarrassez-moi du cardinal, je saubien aussi me défaire de vous. Ce n'est point encore à une étrangère que les parlements accorderont la régence, on se souvient trop de Marie de Médicis.

Pour M. de Thou, il frémissait de se trouver mêlé à un entretien où se disaient de telles paroles, dont la moindre eût suffit pour faire tomber une tête plus haute que la sienne. Mais il subissait son sort. Recommandé à la reine par la princesse de Guéménée, il se fût jeté au feu pour Anne d'Autriche, sentant bien qu'en agissant ainsi, il eût été approuvé par sa chère maîtresse.

Cependant, le duc de Bouillon avait dit que le moyen de conjurer tout danger était de se débarrasser du cardinal. Et la reine regardait le duc comme pour lire jusqu'au fond de sa pensée. Ce qu'elle y vit sembla lui plaire, car, plus rassurée:

—Mais comment? demanda-t-elle, certaine de la réponse qu'allait lui faire M. de Bouillon.

—Hé! répondit le duc, en le renvoyant d'où il vient.

—Peuh!

—Ou en le faisant assassiner.

—Le faire tuer! Mais ce serait non seulement un crime, mais un sacrilège. M. de Richelieu est homme d'Eglise et cardinal.

—Hé! pardieu, Madame! c'est tout juste ce qu'a répondu le roy.

—Eh quoi! le roy!

—Vive Dieu! Plus que vous, Madame, le roy serait ravi si on le débarrassait enfin de cet homme.

—Il est le maître ; que ne donne-t-il les ordres nécessaires?

—Il n'ose point.

—Or çà, monsieur de Bouillon, le cardinal est donc plus roy que le roy lui-même?

—Mais tout le monde lui est favorable!

—Alors que ne rend-on ce service au roy!...

—Vive Dieu c'est une idée!

—Qu'en pensez-vous, mon frère? dit Anne en se tournant vers Gaston.

—Ma foi, Madame, je serai toujours avec vous, répondit Monsieur, surtout quand il faudra tenter quoi que ce soit contre cet homme qui m'a toujours poursuivi de sa haine, qui a enfermé tous mes amis à la Bastille quand il ne les a pas fait assassiner. Donnez un ordre seulement, et je serai tout heureux d'être votre capitaine des gardes.

Imperceptiblement la reine haussa les épaules. Elle comprit que, comme elle, Gaston d'Orléans hésitait a se mettre à la tête d'une conspiration. Donc, comment sortir de là, si ni elle ni lui n'osaient donner des ordres? Elle se tut.

Le jeune de Thou jusque-là n'avait rien dit ; mais, très fin, rien de ce qui s'était passé dans l'âme de ces trois antagonistes ne lui avait échappé. Il s'était ren-

du compte que si Bouillon, enflammé d'ardeur, n'attendait qu'un mot pour mettre tout en branle, ce mot ce n'était ni la reine ni Monsieur qui le prononceraient. Alors! Il y avait bien quelqu'un, mais celui-là...

De Thou fut interrompu à cet endroit de ses pensées. C'était la reine qui lui disait:

—Et vous, monsieur de Thou, vous ne dites rien?

Le jeune homme s'inclina en rougissant.

—J'en demande pardon à Votre Majesté: je me sentais trop infime pour prendre part à un conseil, mais je pensais...

—Que pensiez-vous?

—A ceci, Madame, qu'à cette heure un homme seul pourrait, s'il le voulait, nous débarrasser de Richelieu.

—Et cet homme?

—C'est M. le Grand!

Au Louvre, on appelait ainsi le grand écuyer du roy. A cette époque le grand écuyer était le favori du roy, M. le marquis de Cinq-Mars.

En entendant nommer M. le Grand, la reine tressaillit.

—Lui! fit-elle.

—M. de Thou a raison, répondit le duc de Bouillon. M. le Grand est assez haut, parmi les courtisans, pour s'attaquer au cardinal; il est assez favori du roy pour se le faire pardonner.

—Oui, répondit Gaston. Mais M. de Cinq-Mars est une créature du cardinal, ne l'oubliez point: c'est lui qui l'a placé auprès du roy.

—Bah! la reconnaissance!... fit remarquer la reine.

—Oh je sais bien, Madame, continua Gaston, que la reconnaissance, aujourd'hui, est un sentiment sur lequel il ne faut point trop compter. Mais il y a autre chose.

—Ah!

—Oui, il y a encore ceci, que M. de Cinq-Mars est

amoureux fou de la jeune duchesse de Mantoue, qui, paraît-il, répond à son amour, mais que ce mariage n'aura jamais lieu si le cardinal n'y donne son consentement. Vous le voyez, ma sœur, reconnaissance à part, M. le Grand a tout intérêt à ménager Richelieu, et le moment serait mal choisi de lui proposer de se mettre à la tête d'une conspiration dirigée contre le cardinal.

La reine se mordit les lèvres, comme pour étouffer un sourire. Le duc de Bouillon écoutait. De Thou répondit à ce que venait de dire le frère du roy.

—Son Altesse a raison. Moi qui suis l'ami du marquis de Cinq-Mars, et depuis fort longtemps, et qui, par conséquent, n'ignore aucune de ses pensées, je puis assurer à Sa Majesté que jamais M. de Cinq-Mars ne risquera rien contre l'Eminence.

—Vous avez tort d'avancer cela! dit tout à coup une voix derrière de Thou.

Tout le monde se retourna.

M. de Cinq-Mars venait de pénétrer chez la reine. Il essayait de sourire, mais il était affreusement pâle.

—Oui! vous avez tort, monsieur de Thou, continua-t-il, car il n'est rien que je ne fasse pour ma reine.

Et ce disant, il s'avança vers Anne d'Autriche, à laquelle, respectueusement, il baisa la main. Cette entrée soudaine de M. le Grand et les paroles qu'il venait de prononcer plongèrent dans la stupeur et Gaston, et Bouillon, et de Thou.

La reine seule n'avait manifesté aucune surprise.

—Hé! hé! pensa Monsieur, serais-je joué par ma chère sœur?

Cependant, Anne d'Autriche, après avoir donné sa main à baiser au favori de Louis XIII, le regarda un instant.

—Ainsi donc, vous venez à nous, monsieur de Cinq-Mars, et cela juste au moment où nous parlions de vous?

—Madame! fit le jeune homme en s'inclinant respectueusement, je viens me mettre aux ordres de Votre Majesté, parce que je sais que dans le malheur qui la menace, elle a besoin d'avoir autour d'elle les plus fidèles et les plus dévoués de ses serviteurs.

—Ainsi donc, vous pensez que le danger est pressant?

—Non point, Madame; le roy est malade, il est vrai, mais son mal n'est pas dangereux. Le corps est sain, c'est l'âme qui souffre. Si, comme on l'espère autour de lui, il se décide à partir pour Perpignan, les joies du voyage, et le spectacle de son armée combattant pour Elle auront vite fait de le guérir.

Alors, que me parlez-vous de danger? demanda la reine, en attachant sur le favori la double flamme de son regard pénétrant.

—Hé! n'en est-ce pas un, et constamment suspendu sur la tête de Votre Majesté, que Richelieu inspirant le roy, qui l'écoute tout en le haïssant.

—Peut-être parce qu'il le craint? hasarda le duc de Bouillon.

Mais on ne releva pas cette remarque peu respectueuse pour le roy Louis XIII. Cinq-Mars continua:

—Oui, Madame! Richelieu, voilà votre danger, voilà votre ennemi, et c'est pour vous en défaire que je viens déposer mon dévouement à vos pieds.

—Bravo, Monsieur! s'écria le duc de Bouillon.

Gaston d'Orléans et de Thou se turent. De telles paroles dans la bouche de M. le Grand, qu'ils avaient cru jusqu'à ce jour tout dévoué au cardinal, étaient bien pour les surprendre.

—Mais qui donc, demanda alors la reine, osera s'attaquer en face au cardinal?

—Moi! répondit Cinq-Mars.

—Vous! ne put s'empêcher de s'exclamer Monsieur.

—Pour quoi pas? répondit le jeune homme en fixant Gaston d'Orléans.

De Thou remarqua alors que le visage de Cinq-Mars, ordinairement plus coloré, était d'une pâleur livide. Et cela l'étonna.

—Mais comment vous y prendrez-vous, Monsieur? demanda la reine.

—En le poignardant, s'il le faut!

—Oh! oh! voilà qui est catégorique, murmura Gaston d'Orléans.

—Il le faudra bien, répondit Cinq-Mars, si nul ne me vient en aide!

Monsieur rougit et mordilla sa moustache. Il avait vu dans ces paroles une allusion directe à son passé. N'était-il pas l'homme en effet, qui, ayant le plus comploté contre le cardinal, s'était toujours retiré au dernier moment, ce qui fait que ses amis les plus chers avaient payé de la prison ou même de leur tête leur folie d'avoir cru en la générosité d'un prince du sang.

Mais, en entendant parler le favori de poignarder Richelieu, le duc de Bouillon avait bondi:

—Non! non! Pas de Poignard! Nous ne sommes pas des assassins, détruisons son crédit, que cela nous suffise.

—Vous oubliez, fit Gaston, que le crédit de Richelieu est une place forte que l'on n'emporte pas facilement d'assaut.

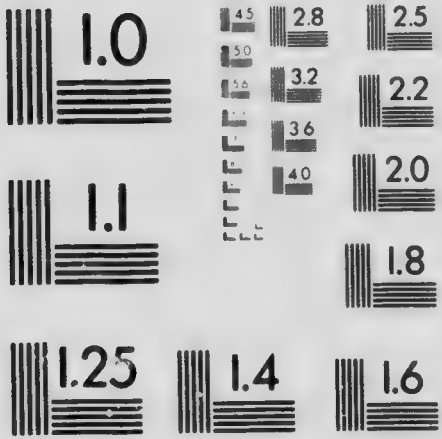
—Tout est facile quand la cause est bonne!

—Oui! mais Richelieu est puissant. Il tient le roy qui l'écoute par faiblesse et par crainte; ses créatures sont nombreuses, et les premières du royaume, car il a pour lui les Condé, les Brézé, les Meilleraie, les Marigny; de grands généraux comme les Guébriant, les Harcourt, les Fabert, ce qui fait qu'il a l'armée.

—Hé! vive Dieu! repartit Bouillon, j'ai Sedan, j'ai l'armée d'Italie, et tous les vieux huguenots de La Ro-

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

165 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

chelle ou d'Italie n'attendent qu'un geste de ma main, car il y a beau temps que j'ai tout prévu dans l'attente des événements!

—Alors, c'est la guerre civile? fit la reine tressaillant.

—Hé! qu'importe! Tout n'est-il pas bon pour se débarrasser de ce farouche pourvoyeur du bourreau!

—Tout cela est bel et bon, interrompit Gaston d'Orléans. Sedan, qui est à la maison de Bouillon, servira toujours de refuge à la reine et au dauphin, si les choses venaient à mal tourner, mais moi que deviendrai-je?

—Vous! fit-elle avec un dédain qu'elle essaya à peine de dissimuler.

—Il me faut des sûretés et un traité avec l'Espagne...

—Alors c'est l'invasion! fit la reine en se levant, un appel à l'étranger!

—N'êtes-vous point Espagnole ,ma sœur, répondit Gaston, et la fille de Charles-Quint peut-elle voir l'étranger dans l'Espagne?

—La fille de Charles-Quint est une reine de France! répondit Anne Autriche.

—Ce qui vut dire, continua Gaston, que vous n'acceptez point l'offre de ces Messieurs, car guerre civile ou guerre étrangère, cela doit être tout un pour la reine de France.

Anne d'Autriche demeura une finute avant de répondre. Enfin:

—J'accepte les dévouements de mes fidèles serviteurs répondit la reine; mais si leurs moyens sont contraires à ma dignité de reine, je veux les ignorer.

—Vive Dieu! répondit M. de Bouillon; s'il ne faut qu'un traité avec l'Espagne pour tranquilliser Monsieur je crois que ce sera facile, et M. de Cinq-Mars aussi, je l'espère?

—Je l'ai dit: tout mon dévouement est acquis à la reine.

—Merci! dit Anne d'Autriche.

Puis se levant:

—Messieurs, vous m'avez promis de me débarrasser de Richelieu, et j'ai foi en vos paroles. Mais ce n'est point au Louvre, dans le cabinet de la reine, que doit se fomenter la guerre civile ou se rédiger l'appel à l'étranger. A partir de cette minute, je ne veux plus rien entendre; allez, messieurs!

Les quatre hommes, ayant salué la reine, se retirèrent, suivant Gaston d'Orléans, qui songeait:

—Elle est joliment rouée, ma sœur; je ne lui aurais point cru autant de malice. Qui donc l'inspire maintenant?

S'il avait pu retourner dans le cabinet de la reine, il eût eu tout de suite la réponse à cette interrogation qu'il se faisait.

Car, à peine Anne d'Autriche se trouvait-elle seule qu'une portière, s'écartant, livrait passage à un homme qui, souriant, avait prononcé:

—Eh bien! ma reine est-elle contente de moi?

—Certes! l'arrivée de Cinq-Mars a vaincu toutes les hésitations; mais comment avez-vous pu détacher de Richelieu une de ses plus fidèles créatures?

—Benoni! là est mon secret, répondit l'homme avec un sourire.

Cet homme était Giulio Mazarini que Richelieu venait de faire nommer cardinal.

IX

Henri Coiffier de Ruzé, marquis de Cinq-Mars, grand écuyer du roi, avait à peu près vingt-deux ans au moment où se passe cette histoire. En effet, il était né en 1620. C'était un beau cavalier, de taille élégante et de physique fort agréable. Grand, élancé, il attirait de prime abord, par le charme pénétrant de son visage respirant la franchise, la jeunesse et la loyauté. Ses grands yeux noirs pétillaient d'intelligence, et rien qu'à le voir on comprenait que le roi se fût si familièrement attaché à lui.

Sa fortune avait été aussi considérable que rapide. Le cardinal l'avait placé auprès du roy, d'abord parce qu'il était le fils de ce maréchal d'Effiat qui avait été un de ses amis de la première heure. Le maréchal, d'ailleurs, devait son élévation au cardinal, car, à vrai dire, sa valeur personnelle et sa petite noblesse ne l'auraient guère pu servir.

Il y avait donc là deux motifs bien puissants pour que le jeune Cinq-Mars conservât au cardinal une éternelle reconnaissance.

Nous l'avons dit, le cardinal comptait d'ailleurs sur cette reconnaissance et il n'épargna rien pour pousser cette nouvelle créature. Capitaine aux gardes à dix-sept ans, puis maître de la garde-robe de Sa Majesté, il avait été promu à vingt ans grand écuyer de France. Jamais fortune n'avait été égale à celle-là. Le roy d'ailleurs avait fini par ne plus pouvoir se passer de Cinq-Mars; dès qu'il le perdait de vue, il l'envoyait

chercher; il ne le quittait guère d'une minute, et ce jeune homme assis aussi près du trône pouvait à juste titre se considérer comme un peu maître des destinées de la France. Une telle fortune, d'ailleurs, ne pouvait que croître, et l'amour s'étant mis de la partie, Cinq-Mars se voyait à la veille d'épouser la plus riche héritière du royaume, en la personne de la princesse Marie de Mantoue, fille du duc de Nevers. Richelieu n'avait qu'un mot à dire pour que ce mariage se fit.

Donc, comme l'avait si bien dit Gaston d'Orléans, qui connaissait fort bien les faiblesses humaines, à défaut de la reconnaissance, un intérêt immédiat devait faire du grand écuyer une fidèle créature du cardinal.

Or, voici que tout à coup Cinq-Mars levait le masque et qu'il se mettait à la tête d'une conspiration contre son bienfaiteur: voici que tout à coup il se préparait à signer un traité appelant l'étranger en France, afin d'aider la reine à renverser le cardinal.

Que se passait-il dans l'âme de ce jeune homme? A quelle pensée obéissait-il en agissant ainsi contre ses propres intérêts, semblait-il? Quels événements mystérieux le poussaient dans cette voie de rébellion, où il avait tout à perdre et rien à gagner?

Si la chose était indifférente au duc de Bouillon qui, ignorant les intrigues de la cour, ne connaissait point les attaches formidables qui unissaient le marquis de Cinq-Mars au cardinal, il n'en était pas de même de Gaston d'Orléans et du jeune de Thou.

Chacun de leur côté, ils se torturaient l'esprit pour chercher les causes d'un pareil revirement dans l'esprit de M. le Grand. Mais l'un comme l'autre se sentaient incapables de découvrir les secrets motifs qui le poussaient.

Un seul homme eût pu leur répondre. Cet homme, on l'a vu, était Giulio Mazarini.

Giulio Mazarini, dont l'histoire a francisé le nom en

celui de Mazarin, était une autre créature du cardinal. Né à Rome, d'une ancienne famille de Sicile, cet Italien était venu en France en 1634, comme nonce du pape. Richelieu qui se connaissait en hommes, remarqua tout de suite la finesse de cet Italien. Il l'attacha à sa personne et le présenta à la cour, où tout de suite il plut. La reine surtout le trouva charmant, sans doute parce que ses traits délicats lui rappelaient ceux de Buckingham. Richelieu, d'ailleurs, n'avait-il point compté sur cette étrange ressemblance?

Ayant une créature à lui auprès du roy en Cinq-Mars, ne lui plaisait-il point d'en placer une autre auprès de la reine en la personne de Mazarin? Le fait est qu'il l'accabla de ses faveurs, et qu'il ne tarda point à lui faire revêtir la pourpre cardinalice, bien que Mazarin n'eût point la prêtrise.

Un historien a dit : " La vengeance que l'Italie a tirée de la France pour avoir tant de fois trompé sa confiance a été d'y mettre la peste qui s'exhalait de son tombeau."

En introduisant Mazarin à la cour de France, Richelieu eût dû songer à Concini. Il eût dû se rappeler que tout Italien porte au fond de lui une ambition démesurée qu'il arrive toujours à assouvir par la patience et par la ruse.

Richelieu avait découvert la finesse chez Mazarin, mais il ne songea point que dans une âme sournoise la finesse ne va pas sans l'astuce. Il avait toute confiance en Mazarin, qu'il avait comblé de toutes ses faveurs, et pas une minute il ne pensa que Mazarin pouvait le trahir.

L'ambition s'était éveillée dans le coeur de celui-ci. Parti de rien, il examina la situation et comprit qu'avec un peu d'habileté il pouvait arriver à tout. Il avait plu à la reine, et tout de suite il préjugea que cette reine serait le pivot sur lequel tournerait sa fortune.

Aussi s'attacha-t-il à elle corps et âme. Bientôt il devint son conseiller secret, et c'est lui qui l'inspira dans l'ombre.

Mazarin, ignoré au Louvre, passant inaperçu sans que nul au monde daignât le remarquer, la lutte qu'il avait engagée était d'autant plus belle pour lui, que les coups qu'il frappait, Anne d'Autriche en était seule responsable, qu'il ne risquait rien à la bataille, et que si, par aventure, les choses ne tournaient point à son avantage, on n'irait point le chercher dans l'ombre où il végétait en attendant que sonnât l'heure du triomphe.

Ce triomphe c'était de s'asseoir à la place que Richelieu laisserait vide à la salle du conseil: c'était mieux que cela encore: c'était de devenir véritablement maître de la France, sous la régence d'Anne d'Autriche, quand Louis XIII ne serait plus. Et l'on comprendra l'émoi de Mazarin, lorsqu'il apprit que Richelieu avait demandé au roi d'enlever la garde des enfants de France à la reine, pour qu'on les confiât à lui, Richelieu. C'était la fin prématurée de son rêve ambitieux.

Dès ce jour, Mazarin songea à se défaire de Richelieu. Il s'en ouvrit à la reine. Il savait la haine que depuis longtemps Anne d'Autriche gardait au cardinal et son impérieux désir d'en voir débarrasser sa route. Mais à peine s'était-il ouvert de son projet, que la reine s'écria:

—C'est impossible!

—Pourquoi cela? demanda le Sicilien de son ton le plus doucereux.

—Parce que la puissance de Richelieu est trop bien établie, et que nul n'osera.

—Même vous?

—Pour renverser Richelieu il faudrait l'aide de l'étranger, et je suis reine de France.

—Alors, Monsieur?

—Lui !

Et la reine eut un haussement d'épaules de pitié.

—Alors qui ?

—Un homme seul pourrait oser cela !

— Ah ! vraiment !

Mais cet homme est une créature de Richelieu, et la reconnaissance le lie. Il ne voudra jamais, et lui faire une semblable proposition serait une folie.

A son tour, Mazarin haussa les épaules. Lui aussi était une créature de Richelieu. Il demanda :

— Et cet homme, s'il voulait, serait assez fort pour renverser le cardinal ?

— Oui ! répondit la reine, et comme il est le favori du roy, s'il signait un pacte avec l'Espagne, son nom au bas de l'acte équivaudrait presque à la signature royale.

—Benoni ! répondit Mazarin, par cette sorte de juron qui lui était familier, et quel est cet homme ?

— Monsieur le Grand !

—Le marquis de Cinq-Mars ?

—Lui-même !

—Ah ! fit simplement Mazarin.

Mais un mystérieux sourire vint effleurer ses lèvres pâles et minces.

—Vous le voyez, continua la reine, notre seule espérance repose sur un homme que rien ne peut attirer à nous.

—Qui sait ? répondit Mazarin.

Anne d'Autriche sursauta :

—Comment ! vous espérez faire de Cinq-Mars un conspirateur contre Richelieu ?

—Peut-être !

—Mais c'est une folie.

—L'avenir le dira.

—Mais c'est nous perdre à jamais, car le premier soin de M. le Grand sera d'avertir le cardinal !...

—Je ne crois pas.

—Ah ça! monsieur, fit Anne, troublée par l'air autant que par les paroles de l'Italien, quel projet insensé mûrissez-vous?

—Un projet n'est insensé que lorsqu'il échoue; or, j'espère bien que le mien réussira.

—Qu'allez-vous faire?

—Vous le saurez. En attendant, convoquez dans votre cabinet demain matin, Monsieur le duc de Bouillon, et ce jeune de Thou qui, pour l'amour de Mlle de Guéménée, vous est dévoué jusqu'à la mort.

—Et quand ils seront là? —Attendez!

Et, sans cesser de sourire, Mazarin prit congé, laissant la reine stupéfaite.

Il se dirigea tout droit vers l'hôtel de M. le grand écuyer de France. A l'annonce que Mazarin désirait l'entretenir, Cinq-Mars fronça le sourcil.

—Que me veut ce faquin? murmura-t-il.

Cependant il le reçut.

Que se passa-t-il alors entre les deux hommes? Nul ne saurait le dire. Mais tout porte à croire que ce faquin de Mazarin s'était montré fort éloquent, puisque, comme on vient de le voir, le lendemain matin, au grand étonnement de Gaston d'Orléans et de de Thou, M. le Grand se mettait à la tête de la conspiration ouverte contre Richelieu, son bienfaiteur, offrait de l'assassiner et se préparait à signer le coupable traité appelant l'Espagnol à l'aide.

Seulement, comme l'avait remarqué M. de Thou, le jeune favori était d'une pâleur livide en entrant chez la reine et il lui parut évident que M. Cinq-Mars n'agissait point de gaîté de coeur, mais qu'il était poussé par quelque sombre fatalité.

Et, comme tous les deux sortaient du Louvre, de Thou dit à son ami:

—Quoi c'est vous, Monsieur, qui voulez renverser le

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottavionsis

cardinal, vous qu'il ne gêne guère, vous qui êtes heureux, vous à qui tout semble sourire! C'est vous qui risquez la vie, pour le moins, en vous mettant ainsi à la tête de cette conjuration!

—Vous en êtes bien! fit de Cinq-Mars essayant de sourire.

—Moi, ce n'est pas la même chose, répondit le jeune homme.

Et il poussa un soupir fort éloquent, démontrant bien que sans Mme de Guéménée, il se serait bien gardé de jouer un rôle dans ce drame qui se préparait.

—Eh bien! mon ami, repartit Cinq-Mars en prenant familièrement le bras de son compagnon d'enfance, tu as tes raisons pour conspirer, mai j'ai les miennes. C'est une fatalité qui nous pousse chacun de notre côté dans cette voie de rébellion. Prions Dieu qu'il ne nous arrive point malheur!

Et sur ces paroles il laissa son ami plus intrigué encore qu'auparavant.

Rentré dans son hôtel, Cinq-Mars appela un valet de chambre.

—Qu'on aille me chercher tout de suite M. de Fontrailles, fit-il, et dès qu'il sera arrivé, qu'on l'introduise dans le cabinet des armes et qu'on vienne me prévenir.

Et, tandis que le laquais exécutait ses ordres, le favori laissa tomber son front dans ses mains et se prit à réfléchir amèrement.

Le baron de Fontrailles était à M. de Cinq-Mars ce que Lopez de Sylva, jadis, et M. de Rochefort, maintenant étaient au cardinal de Richelieu. Un peu moins qu'un ami, un peu plus qu'un confident.

Vingt minutes ne s'étaient pas écoulées que le même valet venait annoncer à son maître que M. de Fontrailles attendait dans le cabinet des armes.

Sombre, un pli de tristesse couvrant son front, Cinq-Mars s'y rendit.

—Vous m'avez appelé, dit Fontrailles, et je me rends à votre appel.

—J'ai un grand service à vous demander.

—Parlez!

—Avez-vous à vos ordres quelques hommes sur lesquels vous puissiez compter aveuglement?

—Quels hommes? demanda le baron en interrogeant son maître du regard.

—De ces gens qui sont prêts à tout moyennant une certaine somme, et qui ont assez de crimes sur la conscience pour que la potence nous en débarrasse quand ils commencent à devenir trop exigeants.

Fontrailles sourit.

—J'ai toujours ces sortes de gens à ma disposition.

—Parfait! dit Cinq-Mars.

Il réfléchit une seconde, puis:

—Connaissez-vous sur la route royale de Brest, entre Pontchartrain et Houdan, une chapelle située sur le lieu dit de Gallius?

—Non! mais avec ces indications il me sera facile de trouver cette chapelle.

—Elle est habitée par un vieux chapelain qui possède divers papiers dont j'ai absolument besoin.

—Des papiers?

—Oui, l'un est une feuille arrachée à un registre curial et doit contenir la naissance d'un fils du nommé Jacques Gravier!

En prononçant ce nom, Cinq-Mars passa sa main sur son front, comme pour en chasser une horrible pensée.

—Bien! dit encore Fontrailles.

—Un autre est contenu dans une grande enveloppe scellée de cinq cachets de cire jaune.

—Facile à reconnaître.

—Ces deux documents, il me les faut!

—Vous les aurez, Monseigneur, fit-il.

—Demain, je pars avec le roy pour Perpignan, vous

me rejoindrez en route, et je vous jure que si vos hommes trouvent ce document, que si vous réussissez, je saurai me souvenir.

—Vous serez content de moi, Monsieur, répondit Fontrailles, qui, ayant salué, sortit afin de donner ses ordres.

Cinq-Mars demeura une minute rêveur, puis il releva la tête, et, avec un triste sourire :

—Tout n'est peut-être pas encore perdu ! murmura-t-il.

X

Pour aller de Paris à Perpignan, plusieurs routes s'offraient au voyageur. Le roy avait choisi la plus commode, sinon la plus directe.

Il avait donc pris la route de Lyon; là, il avait côtoyé le Rhône jusqu'à Tarascon; puis, à partir de cette ville, le royal cortège avait tourné à droite, traversant Cette et Narbonne, pour arriver sous les murs de Perpignan assiégé.

Le roy, malade, voyageait dans un carrosse qui ne quittait pas le favori, M. de Cinq-Mars. Mais à mesure que le voyage avançait, le grand écuyer devenait de plus en plus triste. En partant de Paris, il avait fait encore montre de gaîté. Mais, à partir d'Auxerre, la mélancolie semblait s'être emparée de lui, et quand, jetant les yeux à travers les portières du carrosse royal, il pouvait apercevoir M. de Fontrailles que sa gibbosité n'empêchait point de monter à cheval, son front se rembrunissait. Le roy se désolait de cet état d'esprit.

—Mon pauvre Cinq-Mars, répétait-il souvent, quel triste compagnon tu fais! Mon ennui commencerait-il à déteindre sur toi?

Le favori essayait de sourire. Mais il ne tardait pas à retomber dans sa sombre mélancolie.

Après le carrosse du roy, qu'accompagnait les fringants mousquetaires commandés par M. de Tréville, s'avançait le cardinal.

Pour le voyage, il avait repris le costume de cavalier, qui allait si bien à sa taille élancée que l'âge et les sou-

cis n'avaient pu courber. Et il chevauchait au milieu de ses gardes, se plaisant à se faire accompagner par M. de Capestoc, lieutenant de la deuxième compagnie.

Le brave Gascon cheminait gaîment, heureux de vivre, et désormais tranquille. La vue du bossu Fontrailles, qu'il comparait à un singe du Brésil juché sur un cheval de cirque, lui produisait l'effet opposé qu'il produisait à M. de Cinq-Mars. Le grand écuyer ne pouvait le regarder sans soupirer, et Capestoc ne pouvait le voir sans sourire.

Peut-être s'il avait pu entendre les soupirs de Cinq-Mars, le jeune cadet de Gascogne eût-il enfin découvert une partie du mystère qui l'obsédait et qui avait failli le perdre. Mais, en bon garde du cardinal qu'il était, Capestoc avait bien trop de haine pour les mousquetaires de M. de Tréville, pour s'aventurer du côté du carrosse du roy Louis XIII. Ce qui fait que, ne pouvant entendre les soupirs de M. de Cinq-Mars, il était toujours aussi ignorant de l'énigme que la mort du curé de Gallius avait posée, et dont la solution se trouvait entre les mains de M. de Puyroland, enfermée dans les flancs de la grande enveloppe scellée de cire jaune.

Chaque soir, à l'étape, Capestoc trouvait son nouveau valet Cadéac qui suivait à la queue du cortège parmi les bagages et les autres serviteurs.

Faut-il le dire? le Gascon était enchanté de son nouveau serviteur. Tout d'abord, on avait été bien étonné parmi les gardes de voir le lieutenant prendre comme valet un gaillard d'aussi piteuse mine. Car, nous devons l'avouer, non seulement Cadéac était fort laid, mais encore il n'avait point de ces physionomies qui inspirent la confiance.

Petit et gros, long de torse et cagneux des jambes, sa grosse face jaune se couvrait d'une barbe rouge et il louchait affreusement.

Capestoc le vêtit convenablement, le fit raser, puis à ceux qui se moquaient.

—Vous le trouvez un peu gras, tant mieux, on dira partout qu'il est bien nourri; vous lui reprochez son strabisme, tant mieux encore, car de cette façon il aura l'oeil de tous les côtés à la fois.

Comme on le voit, M. de Capestoc était fort content de son valet. Quand au valet, il n'avait pas à se plaindre de son maître.

Mais eût-il eu à s'en plaindre, qu'il se serait bien gardé de le faire voir.

Un lien trop important attachait l'honnête Cadéac à M. de Capestoc.

M. s c'est à Lyon que, pour la première fois, le lieutenant aux gardes put se rendre compte de la fidélité à toute épreuve du valet qu'il s'était donné.

On était arrivé dans cette ville vers les sept heures du soir, et le roy, plus fatigué qu'à l'ordinaire, avait coupé court aux harangues des échevins de la cité pour aller se reposer dans les logis qu'on lui avait préparés au palais du gouvernement.

Le cardinal s'était également retiré dans les appartements qui lui étaient destinés et qui étaient toujours voisins de ceux de Sa Majesté.

En sa qualité de lieutenant, Capestoc, après avoir désigné ceux de ses hommes qui devaient veiller aux portes de Richelieu, s'était hâté de rejoindre Cadéac qui l'attendait sur la place, après lui avoir préparé son propre logis.

Comme il allait sortir du palais du gouverneur, il se trouva sur le seuil de la porte avec M. d'Artagnan qui avait dans les mousquetaires du roy le même grade que Capestoc dans les gardes de l'Eminence.

Nous l'avons dit, entre les mousquetaires et les gardes régnait une mésintelligence que rien ne pouvait calmer. La sourde inimitié de Louis XIII et de Riche-

lieu était peut-être la cause de cette rivalité. Mais, quel qu'en fût le motif, ces deux corps d'élite vivaient continuellement en guerre, et il ne se passait guère de jour que, malgré les édits, les gardes et les mousquetaires n'en vinssent aux mains.

Jusque-là, Capestoc et d'Artagnan, les deux officiers des deux régiments ennemis, avaient paru se tenir en dehors de ces haines inassouvies qui mettaient sans cesse l'épée à la main de leurs soldats. Soit qu'ils jugeassent ces duels indignes d'eux, soit qu'ils eussent égard à leur titre de compatriotes, car d'Artagnan était cadet de Bearn, c'est-à-dire Gascon comme Capestoc, jusqu'à cette minute ils avaient vécu sur le pied d'une froide politesse, évitant toute relation.

Mais, ce soir-là, le hasard les mettait face à face sur le seuil de cette porte, et tout de suite la question se posa de savoir lequel céderait le pas à l'autre.

Pour un empire, Capestoc n'eût point voulu s'effacer devant l'officier des mousquetaires et le laisser passer devant lui, et il lut la même résolution dans l'oeil de d'Artagnan, qui pensait sans nul doute qu'un mousquetaire de Sa Majesté devait avoir le pas sur un garde du cardinal. Si grand fût-il, Richelieu ne passait-il pas après Louis XIII? Que faire?

—Parfandious! Monsieur, fit Capestoc, en saluant d'Artagnan, jusqu'ici nous avons vécu en paix; mais voici, je pense, qui va nous mettre en guerre.

—Pourquoi cela? demanda d'Artagnan avec une exquise politesse.

—Et parce que je sais que vous avez l'intention de passer devant moi, et que je suis bien résolu à ne point souffrir ce que je considérerais comme un outrage.

—Oh! oh! vous êtes pointilleux, à ce que je vois, monsieur le lieutenant

—Eh! mordioux! Monsieur le lieutenant, je suis Gascon, et vous devez me comprendre

—Je vous comprends si bien que je me ferais tuer plutôt que de vous céder le pas.

—C'est aussi mon intention!

—Alors, Monsieur... fit d'Artagnan galamment, en tirant à demi sa rapière.

—Hé! sangdious! grommela Capestoc, un duel dans cette antichambre, à deux pas du roy et du cardinal! Vous voulez donc nous faire embastiller?

—Bah! la Bastille est loin.

—Oui, mais à défaut de la Bastille, vous n'êtes pas sans savoir, Monsieur, que Lyon a le château de Pierre-Encise.

—Pourtant, Monsieur, fit le chevalier d'Artagnan, non sans un peu de dépit, il faut que nous nous battions pour trancher cette question; à moins que vous ne vouliez demeurer devant cette porte jusqu'à l'heure où sonneront les trompettes du Jugement dernier.

—Hé monsieur d'Artagnan, sortons d'abord, nous nous égorgerons après.

—Alors, vous me cédez le pas? fit le mousquetaire railleur.

—Mon Dieu oui. Comme je suis sûr de vous tuer tout à l'heure, c'est bien le moins que je vous donne cette petite satisfaction dont vous serez bien empêché de vous vanter.

—En ce cas, répondit d'Artagnan en reculant d'un pas, c'est à moi de vous céder la place, car je compte bien avoir l'honneur de vous laisser sur le terrain.

Mais à ce moment, Cadéac qui se trouvait dans le vestibule du palais du gouverneur, au lieu d'attendre son maître sur la place comme le lieutenant le pensait, s'approcha de Capestoc et:

—Son Eminence le cardinal veut vous parler.

—A moi?

—A vous.

—Mais je sors de chez lui.

—Sans doute qu'il a oublié de vous faire une recommandation dernière.

—C'est bon, j'y vais! murmura Capestoc de fort méchante humeur.

—Et, se tournant vers d'Artagnan:

—Ma foi, Monsieur, voici qui arrange tout. Mon service m'appelant auprès du cardinal, je n'ai plus à sortir de ce palais. La question de bienséance qui nous séparait se trouve donc toute tranchée, et j'ai bien l'honneur de vous saluer.

—Mordioux! j'en suis tout aise, répondit d'Artagnan car, sur ma vie, vous êtes un fier gentilhomme, et j'eusse été tout marri de vous tuer.

—Oh! me tuer!

—Enfin, n'importe. Votre main, monsieur de Capestoc; je suis heureux de la serrer, car vous êtes digne d'être mousquetaire.

Et les deux hommes s'étant salués, d'Artagnan sortit, et, tout mélancolique, Capestoc regrimpa quatre à quatre le grand escalier d'honneur et s'en vint heurter aux appartements qu'occupait le cardinal.

Le fidèle Bastien, qui ne quittait jamais Richelieu d'une minute, veillait à la porte de son maître. En voyant paraître Capestoc, il se dressa tout effaré.

—Eh bien! qu'arrive-t-il? la bonne ville de Lyon serait-elle en révolution?

—Hé! cadédious, non, tout est tranquille. Je viens seulement répondre à l'appel du Cardinal.

—Du cardinal?

—Eh oui! Il vient de me faire dire de venir le trouver sur-le-champ. Quelques ordres pour demain qu'il aura oubliés sans doute?

—Mais Son Eminence est couchée.

—Ah!

—Mais elle dort!

—Qu'importe, réveillez-là, puisqu'elle m'a mandé.

Bastien ouvrait de grands yeux, regardant le lieutenant avec les marques de la plus profonde stupéfaction.

—Eh bien! fit le Gascon impatienté, quand vous aurez fini de me dévisager...

—C'est que... murmura Bastien.

—Voyons, qu'avez-vous à me dire?

—C'est que depuis votre départ je n'ai pas quitté le cardinal et qu'il n'a pas du tout donné l'ordre de vous appeler.

—Ah çà! se serait-on gaussé de moi! s'écria le Gascon ébahi.

—Mon Dieu, j'en ai bien peur.

—Parfandious!

Et tournant sur ses talons, Capestoc planta là Bastien qui pensa que le lieutenant aux gardes était devenu subitement fou, dégringola les escaliers plus vite qu'il ne les avait montés, traversa la porte comme un trait, et bondit vers Cadéac qui, piteux et la tête basse, l'attendait au beau milieu de la place.

—Or ça! drôle, sais-tu bien que j'ai envie de te faire rouer de coups!

—Moi! murmura le valet qui comprenait qu'un orage était prêt de tomber sur sa tête.

Pâle de fureur, Capestoc poursuivit:

—Et que je n'aime pas du tout être le jouet de tes sottes plaisanteries!

—Monseigneur!

—Et que si je ne me retenais, je te pulvériserais sur cette place!

Le pauvre Cadéac ne répondit rien. Il se esntait fort coupable sans doute, car il n'essaya même pas de se défendre, ce qui prouvait bien que sa cause devait être fort mauvaise.

—Or çà! continua Capestoc, qui donc t'a dit que le cardinal voulait me parler?

—Qui m'a dit...

—Qui! quelle belle idée t'a pris de venir me déranger au moment où j'avais un entretien si intéressant avec ce brave lieutenant des mousquetaires!

Cette fois, bravement, Cadéac releva la tête.

—Ma foi, commença-t-il, je vais vous dire toute la vérité.

—Mordioux! cela va être curieux!

—Je vous ai vu aux prises avec M. le chevalier d'Artagnan, continua le valet, et ma foi, comme je vous connais assez l'un et l'autre pour comprendre que ni vous ni lui ne céderiez, j'ai tout de suite compris que le résultat de toute cette affaire ne pouvait être qu'un bel et bon duel.

—Pardieu!

—Or, si je sais trop bien, hélas! quelle fière lame vous êtes, d'un autre côté je n'ignore point que tous les duels qu'a eus M. le chevalier d'Artagnan ont été néfastes à ses adversaires.

—Holà! maître Cadéac! fit Capestoc avec un haut-le-corps, pensez-vous que ce mousquetaire eût pu me tuer!

—Je n'en sais rien, répondit Cadéac avec un grand sang-froid; mais, me souvenant d'un certain papier qui doit m'envoyer à la potence le lendemain du jour où l'on vous trouvera mort, je n'ai nulle envie qu'il vous arrive malheur, et voici tout simplement pourquoi j'ai prétendu que le cardinal désirait vous parler, afin de mettre fin à une aventure où vous pourriez perdre votre vie... et la mienne.

Si colère que fût Capestoc, il ne put s'empêcher de rire, en entendant un pareil discours. Le proverbe le dit: Qui rit est désarmé. Ayant ri, le Gascon ne put sévir contre son valet. Il se contenta de lui pincer l'oreille en disant:

—Holà! maître Cadéac, je vous prierai à l'avenir de

ne plus vous immiscer dans mes affaires, ou je vous ferai rouer tout vif, entendez-vous! Et, sur ce, conduisez-moi au logis que vous m'avez préparé.

Et c'est de cette façon que M. de Capestoc eut la preuve qu'en prenant pour valet le plus fieffé des coquins, il n'avait pas eu la main malheureuse. Désormais il pouvait se lancer dans les pires folies et commettre les entreprises les plus hasardeuses, il avait près de lui, constamment à ses côtés, un ange gardien qui veillerait soigneusement sur sa vie.

— Certes oui! tout cela est fort bien, se dit Capestoc, lorsque, ayant bien soupé, il s'étendit entre deux draps bien frais, dans une chambre d'auberge que, malgré l'affluence de populaire venu à Lyon pour voir le roy, Cadéac avait pu réserver à son maître; oui, tout cela est fort bien. N'empêche qu'avec sa maudite ruse, ce satané Cadéac m'a forcé de céder le pas à M. d'Artagnan. Comme il était faux que le cardinal me mandât devers lui, mon service ne m'appelait point à l'intérieur du palais du gouverneur; donc, M. d'Artagnan a passé devant moi, donc je lui dois un coup d'épée. Il faudra que je lui parle de cela demain matin, et comme il est homme d'honneur, je suis bien persuadé qu'il comprendra parfaitement mes raisons, si captieuses qu'elles paraissent au premier abord.

Et tout heureux de cette décision, Capestoc s'endormit avec cette conscience qu'il mettait à toutes choses.

Malgré toutes les supplications et toutes les prières des magistrats et des habitants de sa bonne ville de Lyon, Louis XIII ne fit que coucher dans cette cité. Il avait tant de hâte d'arriver sous les murs de Perpignan, que dès le lendemain matin il se remit en route.

Capestoc, à qui la nuit ne portait conseil que pour fortifier en son cœur les décisions qu'il avait prises la veille, prit place dans le royal cortège à la tête de sa compagnie, n'ayant qu'une idée: trouver le moyen d'a-

border le lieutenant d'Artagnan et lui faire part des scrupules qu'il avait.

Seulement, le chevalier d'Artagnan se trouvait en tête du cortège, aux côtés du roy, et Capestoc ne pouvait décemment quitter sa compagnie pour aller provoquer le lieutenant au milieu de ses mousquetaires.

Heureusement, sur les midi, le roy s'arrêta à Vienne en Dauphiné, pour accepter la collation que les consuls de cette ville lui avaient préparée.

Le cortège se disloquait. Tandis que le roy, le cardinal et les grands dignitaires de la cour pénétraient dans les salons pavoisés par les municipes viennois, chacun se hâtait vers les rares hôtelleries pour chercher sa journalière pitance.

Capestoc profita de ce tumulte pour aborder M. d'Artagnan qui, l'estomac dans les talons, se dirigeait vers une humble auberge, dans le vain espoir d'y trouver de quoi dîner.

—Pardon, un mot, monsieur le chevalier d'Artagnan...

Le mousquetaire eut un geste d'humeur. L'auberge où il espérait déjeuner se remplissait rapidement de tous les officiers que les consuls de Vienne avaient négligé d'inviter à la royale collation, et un instant de perdu, c'était risquer de ne plus rien trouver à se mettre sous la dent.

—Eh! mordieux! monsieur, dit d'Artagnan, vous allez faire s'envoler mon déjeuner!

—Eh! parfandious! Monsieur, vous partagerez le mien, car mon valet Cadéac, qui est Gascon comme vous et moi, et par conséquent fort spirituel, a toujours avec lui un panier bien rempli de victuailles, ce qui est une sage précaution dans ces voyages où l'on pense toujours au roy et au cardinal qui n'ont pas d'appétit, et jamais aux gardes ni aux mousquetaires qui dévoreraient des montagnes.

— En ce cas, Monsieur, je vous écoute et suis tout à vous, répondit d'Artagnan, qui, dès lors qu'il était sûr de déjeuner, n'avait aucune raison de refuser à son compatriote l'attention d'une minute ou deux.

—Monsieur, commença Capestoc, vous souvient-il qu'hier au soir nous avons eu une petite altercation sur le seuil du palais du gouverneur de Lyon?

— Oui! Il s'agissait de régler cette grave question: savoir qui de nous deux devait céder le pas à l'autre?

—Vous avez bonne mémoire.

— A telles enseignes que je me souviens fort bien que cette question n'a pas été tranchée, M. le cardinal vous ayant appelé, ce qui fait que vous n'aviez pas à sortir et que...

—C'est ce qui vous trompe, monsieur le mousquetaire, interrompit Capestoc avec son sourire le plus doux.

—Comment cela?

—Tout simplement parce que le cardinal ne m'appelait point, qu'il y avait erreur, et que, comme vous, j'aurais dû sortir du palais.

—Oh! parfait, répondit le mousquetaire. Or, comme je suis sorti avant vous...

—Je vous dois un coup d'épée. Je suis charmé que vous me compreniez si bien.

—Eh! mordioux! entre Gascons ces choses se devinent fit galamment observer d'Artagnan.

—Ainsi, continua Capestoc, vous comprenez le scrupule de ma conscience?

—Si je le comprends!

—Et vous me ferez l'honneur de tirer l'épée avec moi?

—Ce me sera un véritable plaisir.

—Ah! vous êtes un homme!

—Je suis Gascon!

—Alors, écoutez! Le roy ne se mettra pas en route

avant deux heures, par conséquent nous aurions tout le temps voulu de régler entre nous cette question de préséance. Seulement vous avez grand'faim, et moi aussi. Je n'ai point l'honneur de connaître la coutume des mousquetaires; mais nous, les gardes, il n'est rien que nous ne craignons comme de nous battre avant déjeuner. Le nôtre durera longtemps, car mon valet Cadéac a coutume de bien remplir son service. Par conséquent, j'ai bien peur que nous n'ayons pas le temps d'en découdre. Mais ce soir nous serons à Valence, et, ma foi, avec trois ou quatre flambeaux et la lune qui, je l'espère, nous rendra le léger service de nous éclairer aussi, nous serons fort bien pour cette petite partie d'estocade. Approuvez-vous mes conclusions, monsieur le mousquetaire?

—Mordioux! j'y contresigne des deux mains! répondit d'Artagnan, tout en souriant.

—En ce cas, allons déjeuner. Et familièrement, passant son bras dessous celui du lieutenant aux mousquetaires du roy, Capestoc entraîna son ennemi à l'endroit même où il était sûr de trouver l'honnête Cadéac.

Celui-ci ouvrit des yeux grands comme une porte cochère quand il vit apparaître son maître en compagnie du terrible d'Artagnan. Eh quoi! toute sa belle ruse de la veille n'avait servi de rien, et à la première halte les deux lieutenants s'étaient retrouvés, prêts sans doute à se couper la gorge. Et Cadéac frissonna, songeant à ce qui l'attendait si, par avanture, son maître allait être tué par le mousquetaire.

—Eh bien! mon brave Cadéac, interpella Capestoc, le couvert est-il dressé et les mets sont-ils de choix? Voici M. le chevalier d'Artagnan qui nous fait l'honneur de partager notre frugal repas,

Cadéac respira.

—Allons! pensa-t-il, ils ont fait la paix, puisqu'ils

vont déjeuner ensemble, et ce n'est pas encore aujourd'hui que M. le grand prévôt m'enverra à la potence.

Et, la joie dans l'âme, comme on se trouvait dans une vaste prairie qui descendait en pente vers les rives du Rhône, il se mit à dresser le couvert à même le gazon.

Doucement, avec des précautions maternelles, il étala une serviette blanche, puis, ouvrant le panier, que le matin il avait eu soin de faire remplir à Lyon, il en tira successivement un quartier de mouton braisé, un pâté de foie gras, un jambon, et enfin un de ces énormes saucissons que la bonne ville de Lyon s'enorgueillit de fabriquer. Puis, comme le panier semblait être inépuisable, Cadéac en tira encore une demi-douzaine de fioles qui, sous le soleil méridional, se mirent à rire de tous leurs rubis.

—Sanglious! s'écria d'Artagnan en voyant apparaître toutes ces choses succulentes, vous avez là un maître d'hôtel précieux!

—Oh! oh! répondit Capestoc en riant; aussi sais-je ce qu'il m'en a coûté pour l'attacher à mon service?

—Et ne craignez-vous point qu'il ne vous quitte quelque jour?

—Lui! oh! je peux dire qu'il m'est dévoué jusqu'à la mort. Mais mongeons, je vous en prie, car, je vous l'avouerai, j'ai grand'faim.

Et les deux lieutenants s'attablèrent, s'il est permis de s'exprimer ainsi quand il s'agit d'une simple collation sur l'herbe.

Derrière eux, sur le versant de la verdoyante colline, s'étageaient les maisons de la vieille cité dauphinoise; à leurs pieds roulaient les flots du Rhône impétueux et au loin, par delà le verdoyant panorama des plaines, ils pouvaient voir la silhouette des hautes montagnes du Forez.

Comme s'ils ne devaient point se couper la gorge le

soir même, Capestoc et d'Artagnan dévorèrent avec le fougueux appétit de leur vingtième année, et joyeusement festoyèrent, pour la plus grande joie de l'honnête et brave Cadéac qui se figurait naïvement que ce festin allait sceller l'amitié du mousquetaire et du garde.

XI

Vers les huit heures, le cortège parvint à Valence.

C'était là l'extrême limite du Dauphiné. Encore quelques heures et l'on serait en Provence, cette terre bénie du soleil, où Capestoc, croyant reconnaître sa Gascogne, pourrait respirer ce bon air du Midi dont ses poumons étaient déshabitués.

Pas une minute il ne songea que Valence pourrait être son tombeau. Certes, il allait se battre avec la plus vaillante épée du royaume, avec ce terrible d'Artagnan dont on racontait tout haut les exploits et tout bas les bonnes fortunes. Mais, bah! Sans vouloir en rien rabaisser la force, reconnue de l'invulnérable lieutenant aux mousquetaires, dont les adversaires, s'ils avaient pu revenir de l'autre monde où il les avait expédiés, auraient tous proclamé sa science impeccable de l'escrime, sans se dire que d'Artagnan lui était inférieur et que lui, Capestoc, n'en ferait qu'une bouchée, il avait confiance en sa bonne étoile.

Voyons, le destin, qui tient les fils de toutes les marionnettes humaines, ne l'aurait-il tant de fois tiré de périls imminents que pour le faire tomber sous l'épée d'un Gascon comme lui?

Mais non! C'était impossible!

Le destin, en qui il avait une entière confiance, ne le trahirait point, et il sortirait vainqueur de cette lutte engagée par une simple raison de préséance.

Son service terminé, le cardinal s'étant retiré dans le palais épiscopal où il logeait, les gardes placés à sa

porte, Capestoc se mit en demeure de chercher son adversaire.

Il le trouva en face de la cathédrale qui l'attendait.

—Je vous cherchais, monsieur, dit Capestoc, en saluant le mousquetaire.

—Et moi, je vous attendais! répondit d'Artagnan avec un salut.

—Alors, nous allons en découdre?

—Certes! Mais pas avant d'avoir soupé.

—C'est juste.

—J'ai un valet qui, je dois le dire à ma honte, ne vaut pas le vôtre, continua d'Artagnan, mais il a cet avantage d'être du pays. Aussi est-il parti pour nous commander à souper dans une auberge qu'il m'a fortement recommandée pour la succulence de sa chère et la supériorité de ses vins. Cette auberge se trouve de l'autre côté du fleuve, et comme vous m'avez offert à dîner ce matin, j'espère que vous ne trouverez point mauvais de partager mon souper ce soir?

—Vous êtes trop aimable, en vérité, répondit Capestoc.

Et se tournant vers son valet:

—Holà, Cadéac! Suis-moi. M. d'Artagnan nous convie.

Bras dessus, bras dessous, les deux gentilhommes se mirent en route, suivis de Cadéac, qui songeait, en pleurant d'attendrissement:

—Les voici grands amis, maintenant; et dire que si, hier, je n'avais usé de ma malice, il se seraient entretués à cette heure, et que moi, de plus, je serais peut-être pendu. Ah! Cadéac, mon ami, tu es décidément un garçon bien spirituel.

Et se félicitant ainsi, le loyal Cadéac suivait les deux officiers qui, devisant gaiement, descendaient les rues de Valence, se dirigeant vers le pont de bateaux qui re-

liait cette ville au petit village de Saint-Perray qui se trouve en face.

La nuit était complètement venue, une nuit sombre, sans étoiles et sans lune, plongeant la campagne dans son manteau de suie, voilant le fleuve qui roulait en grondant sans lueur, sons reflet.

Le pont de bateaux fut vite traversé, et sur l'autre rive on rencontra le valet de M. d'Artagnan qui attendait son maître.

—Eh bien! demanda le mousquetaire, le souper est-il prêt?

—L'oie est à la broche, répondit le valet.

—Et ce fameux vin?

—Il est au frais dans le bassin de la fontaine.

—Est-il, au moins, aussi savoureux que tu le dis, et l'amour que tu as pour ton pays ne va-t-il point nous forcer à déguster quelque horrible piquette?

—Une piquette! sursauta le valet froissé. Ah! monsieur le lieutenant s'apercevra bien que si le petit vin blanc de Saint-Perray n'est point connu, il mériterait de tout point de l'être et de figurer avec honneur sur la table d'un roy.

—Bah! il ne vaut pas le vin de Jurançon! ricana d'Artagnan qui, comme le feu roy, était Béarnais.

—Ni ceux que le soleil mûrit aux côteaux du Médoc, repartit Capestoc.

—Attendez! vous m'en direz des nouvelles!

—Enfin souhaitons qu'il soit buvable seulement, conclut d'Artagnan, et conduis-nous à ton hôtelier.

—Nous y voici, Messieurs, répondit le valet.

On était, en effet, devant une sorte de masure bâtie sur le bord de la route, une simple maison, dont la porte était ornée d'un énorme rameau de buis indiquant qu'en ces lieux on donnait à boire et à manger. Cette porte qui s'ouvrait à même la rue, donnait accès à une unique chambre qui composait tout le rez-de-chaussée. Une

immense table, faite d'un plateau de cœur de chêne poli par le temps, la meublait presque en entier. Au mur était accrochée une étagère où reluisaient des plats et des assiettes d'étain ; à côté, une échelle conduisait aux chambres, et à droite, un âtre gigantesque rougeoyait, allumant aux vitres des lueurs d'incendie, accrochant aux étains des paillettes d'or, et dorant une oie magnifique que tournait un chien enfermé dans une roue de fer.

A l'entrée des deux gentilhommes suivis de leur valet, l'hôtelier, un homme grand, sec, à la face maigre, hâlé du soleil s'avança respectueusement avec ce sourire heureux et fier de l'aubergiste qui a rarement la bonne aubaine d'héberger des lieutenants aux mousquetaires et aux gardes.

—Eh bien ! et ce souper ? dit d'Artagnan, qui, en sa qualité d'amphitryon, prit la parole.

—Vos Seigneuries peuvent se mettre à table, répondit l'hôtelier : je vais avoir l'honneur de leur servir un ragoût de crêtes de coq comme Sa Majesté, j'en suis sûr, n'en a pas souvent mangé.

—Allons ! à table ! répondit d'Artagnan.

Le souper fut déclaré excellent, bien qu'il ne se composât que du ragoût de crêtes de coq et de l'oie à la broche.

Quant au fameux vin, il fut trouvé tout simplement exquis, et mieux que leurs louanges, les six bouteilles vides pouvaient témoigner que M. d'Artagnan et M. de Capestoc l'avaient trouvé à leur goût.

—Mordioux ! fit le mousquetaire, si feu le roy Henry n'avait anobli le jurançon en y goûtant le jour de sa naissance, je proclamerais qu'il n'est que piquette auprès de ce cru.

—Hé ! hé ! répondit Capestoc, je ne voudrais point médire des vins Gascons, mais celui-ci...

Et ce fut peut-être de ce jour que le petit vin mous-

seux de Saint-Perray obtint ses grandes lettres de noblesse dans l'Armorial des vignobles de France.

Les deux valets, cependant assis au coin de l'âtre, avaient pris une part de ce plantureux festin que joyeusement ils avaient arrosé de saint-perray. Et sous l'influence d'une digestion facile, le brave Cadéac se réjouissait de vivre et bénissait le hasard qui l'avait poussé à la poursuite de M. de Capestoc.

Il trouvait la vie bonne sous les ordres d'un pareil maître et prévoyait en perspective une longue suite de jours pareils accompagnés d'oies rôties et de vins délectables. Il y avait bien, faisant ombre à son bonheur, ce petit chiffon de papier que le lieutenant des gardes avait adressé au grand prévôt du Châtelet... Mais, bah!... M. de Capestoc était plein de santé, et quant aux hasards imprévus, Cadéac était là pour veiller qu'il n'advînt rien de fâcheux à son maître dont il avait trop d'intérêt à ménager les jours. Et, pardieu, c'était d'ailleurs une tâche facile pour le garçon de ressources qu'était Cadéac. Déjà hier, n'avait-il pas évité une malencontreuse rencontre entre ce bretteur de d'Artagnan et son bon maître? Voici maintenant qu'ils étaient les meilleurs amis du monde, et fort éloignés, à coup sûr, de l'idée biscornue qu'ils avaient eue de se couper mutuellement la gorge. Parbleu, à l'avenir il n'aurait qu'à ouvrir l'oeil. Et Cadéac se laissait doucement aller à son bonheur, délivré désormais de toute inquiétude, quand tout à coup il sursauta.

M. de Capestoc s'était levé et avait prononcé cette simple phrase à l'adresse de d'Artagnan:

—Et maintenant, mon cher ami, je suis à votre disposition.

—Ouais! soupira Cadéac qui pâlit, qu'est-ce cela?

Cependant, à son tour, d'Artagnan s'était levé, et appelant l'hôte:

—Hé! l'ami, vous avez bien deux lanternes, par ici?

—Deux lanternes?

—Oui! ou deux torches, peu importe, pourvu que cela éclaire.

—J'ai des lanternes, en effet.

—Eh bien! allumez-les et donnez-les à ces deux valets.

L'hôte sortit pour aller chercher les deux ustensiles demandés.

—Des lanternes! pensait Cadéac, et pourquoi faire, capésandious! Est-ce pour entrer à la ville ou bien...

L'hôte était revenu, portant les deux lanternes. Il en remit une à Cadéac et l'autre au valet du mousquetaire.

Cependant d'Artagnan avait jeté une pièce d'or au patron de l'auberge, tandis que Capestoc, qui fredonnait un air entre ses dents, bouclait son ceinturon.

—Allons, les amis, fit le mousquetaire en s'adressant aux valets, suivez-nous!

Et, salués par l'hôte, tous les quatre sortirent.

Mais, à la grande surprise de Cadéac, au lieu de retourner vers Valence, les deux gentilshommes firent quelques pas dans la direction de Saint-Perray, et s'arrêtèrent soudain.

Malgré l'obscurité, Capestoc venait d'apercevoir une sorte de terrain battu, aire où l'aubergiste, qui était propriétaire, avait coutume de battre son blé.

—Voici où nous serons merveilleusement, Monsieur, dit le Gascon.

—Hôlà, vous autres! Approchez-vous et éclairez-nous!

Et tout aussitôt, Capestoc tira sa rapière.

Alors, tout frissonnant, Cadéac comprit que les deux lieutenants allaient se battre.

—Jour de Dieu! murmura-t-il, et il fut pris d'un tel tremblement que la lanterne qu'il tenait dansait au bout de son bras.

Ainsi donc, ce bon déjeuner sur l'herbe à Vienne en Dauphiné, et ce succulent souper tout à l'heure, tout cela n'était que les prémisses d'un combat que les deux enragés officiers allaient se livrer! Son maître allait exposer sa vie... et la sienne. Quelle déception!... Quelle fin à une journée si heureusement commencée! Mordioux! il était perdu. Et Cadéac sentait passer dans son dos le frisson de la petite mort.

Cependant d'Artagnan avait, lui aussi, dégaîné. Et à la lueur douteuse des deux lanternes que portaient les valets, le plus galamment du monde les deux gentilshommes s'alignèrent.

Nous l'avons dit, d'Artagnan était un terrible adversaire. Ses aventures étaient nombreuses et ses duels fameux. Courait sur lui d'étranges histoires, et l'on murmurait tout bas que ce brave cadet de Bearn avait osé tenir tête au grand cardinal lui-même. En tout cas ce qui était certain, c'était sa science consommée de l'escrime, et il fallait que Capestoc fût le plus hardi des Gascons pour oser s'attaquer ainsi au plus brave des Béarnais.

Mais Capestoc avait également fait ses preuves, et si sa renommée était moins grande que celle de son adversaire son courage et sa bravoure étaient égales au courage et à la bravoure de d'Artagnan.

Si le mousquetaire en avait douté il en eut tout de suite la preuve dans la maestria que le garde déploya pour parer la première attaque de d'Artagnan.

—Oh! oh! fit celui-ci, je vois avec plaisir qu'on ne m'avait point trompé en m'assurant que vous étiez un maître.

—Bah! je tâche de vous imiter, répondit Capestoc modestement.

—Allons! je puis y aller carrément, j'ai devant moi un adversaire qui ne m'est pas indigne.

Et, par une feinte de prime, d'Artagnan porta au

Cadet un tel coup de flanc, que le plus hardi bretteur du Pont-Neuf eût été percé d'outre en outre. Mais, d'un simple battement de fer, Capestoc avait écarté la lame de son adversaire, et, prompt à la riposte, il s'était fendu avec une telle vigueur, que d'Artagnan rompit de deux pas pour ne pas être touché.

—Mordioux! hurla le mousquetaire, voici une botte qui m'a toujours réussi!

—Parfandious! Monsieur, c'est que jusqu'à ce jour vous ne vous êtes battu que contre des oisons.

—Allons, je vois qu'il faut sortir le grand jeu avec vous.

Et, rapide comme la pensée, d'Artagnan fit un saut de côté, porta une feinte à la gauche de son adversaire, puis, faisant tournoyer son épée, l'abattit en un coup droit, en plein dans la poitrine de Capestoc.

Mais le lieutenant aux gardes semblait lire dans l'œil de son adversaire les coups qu'il allait lui porter. Il ne se laissa point prendre à la feinte hardie de d'Artagnan, et lorsque l'épée de celui-ci se trouva en ligne de sa poitrine, elle ne trouva que l'épée de Capestoc, qui, d'un battu, l'écarta, ce qui fait que, emporté par son élan, le mousquetaire se fendit dans le vide.

Avant qu'il eût pu revenir en garde, Capestoc eût pu facilement le tuer. Mais l'âme généreuse du Gascon répudiait à de tels procédés qu'il n'estimait point courtois. Faisant un saut en arrière, il baissa donc son épée, et, le plus gracieusement du monde:

Le grand jeu ne vous réussit pas mieux, monsieur d'Artagnan!

—Mordioux! fit le mousquetaire, vous êtes terriblement sur votre défense; jamais je n'ai vu une telle promptitude dans la parade.

—Ei si vous le permettez, reprit Capestoc, je vais vous montrer que je ne suis point maladroit non plus dans l'attaque.

Et il fonça sur le mousquetaire avec une telle impétuosité, que durant une seconde, d'Artagnan se crut mort. Par un moulinet rapide, il put néanmoins éviter ce terrible choc, mais il n'était pas encore revenu de son émotion que le cadet le chargeait de nouveau.

Cependant, effrayé, atterré, tremblant, Cadéac assistait à ce formidable duel où deux géants semblaient être aux prises. La lanterne frémissait dans ses mains.

Pour son camarade, le valet du mousquetaire, il regardait tout cela sans nulle pointe d'émoi, habitué qu'il était, et depuis longue date, à de pareilles estocades. Et il avait un regard de mépris pour Cadéac, ne pouvant se douter de l'intérêt capital que Cadéac avait dans l'issue de ce duel.

Il y avait bien une bonne demi-heure que, dans le silence de la nuit et à la lueur des lanternes, les deux officiers ferraillaient sans résultat.

Capestoc qui durant un long moment s'était contenté de parer les bottes formidables de d'Artagnan, maintenant prenait l'offensive et terriblement chargeait son adversaire. Mais voici que tout à coup le cadet, qui s'était engagé à fond dans un engagement de tierce, se laissa lier l'épée par le mousquetaire qui, d'un coup sec, la lui fit sauter des mains.

—Tonnerre! hurla Capestoc avec un cri de rage.

Et fièrement il croisa les bras, attendant le coup qui allait l'expédier dans l'autre monde, car, sous le règne de Louis XIII le Juste, le code de l'honneur ne défendait point de frapper un ennemi désarmé. Capestoc s'attendait donc à être transpercé d'outre en outre par son ennemi, et il ne fut pas à demi surpris en voyant d'Artagnan sourire, puis se baisser, ramasser son épée et la lui tendre galamment en disant:

—Monsieur de Capestoc, je ne serai pas moins généreux que vous. Tout à l'heure, quand je me suis fendu si malheureusement, vous eussiez pu facilement me tuer

à la riposte. Vous m'avez épargné et j'aurais honte maintenant de profiter de ce que dans la chaleur de la lutte votre épée a glissé de vos doigts.

—Je vous remercie, Monsieur, répondit Capestoc en se remettant en garde.

Mais il rougit. Il n'aimait pas beaucoup qu'on refit, après lui, les nobles générosités qu'il avait faites. Et la lutte recommença.

Mais Cadéac commençait à se rassurer. Lui qui, depuis le premier engagement de ce combat, n'avait pas un pore de sa peau qui ne distillât une goutte de sueur, s'était senti soudainement glacé en voyant la lourde rapière échapper aux mains de son maître.

—Je suis mort! s'écria-t-il en gémissant.

Et il ne respira que lorsqu'il comprit la générosité de d'Artagnan. Mais cette faiblesse du bandit devenu valet devait être la dernière. Le jeu brillant, adroit et tout à la fois prudent de Capestoc lui donnait toute espérance. Certes, d'Artagnan était un terrible homme; Cadéac le reconnaissait, et il avait trop souvent joué de la rapière pour ne point juger sainement de la force du mousquetaire. Mais M. de Capestoc!...

—Non! non! songeait-il, tandis que les deux officiers s'escrimaient avec une nouvelle ardeur, il est impossible que M. de Capestoc soit tué. Je parierais ma tête qu'ils vont se battre pendant des heures sans se faire le moindre mal, et que ce n'est que la fatigue qui les vaincra.

Cadéac en était là de ses réflexions élogieuses à l'endroit des deux farouches combattants, et d'Artagnan et Capestoc luttaient toujours, lorsque tout à coup, là-bas au loin sur la route, on entendit le galop d'un cheval.

Instinctivement les deux officiers s'arrêtèrent. L'édit contre les duels était sévère, et le cardinal, on le savait, ne plaisantait point sur ces sortes de choses. Etre pris

les armes à la main, c'était la Bastille, à moins que ce ne fût le billot.

Cependant le galop furieux du cheval se rapprochait, et, soudain, il sembla aux deux adversaires entendre comme des cris d'effroi.

— Qu'est-ce que cela? demanda Capestoc.

— Bah! répondit d'Artagnan, quelque soldat en maraude qui vient d'enlever le cheval d'un croquant; et celui-ci a le mauvais goût de s'en plaindre, comme si tout ce qui est sur la terre de France n'appartenait pas le droit au roy et à ses soldats!

—Bondioux! is ce n'est que cela, nous pouvons reprendre notre petite partie.

Et déjà Capestoc tombait en garde, lorsque Cadéac, qui ne quittait pas la route des yeux, poussa un véritable beuglement.

—Oh!

—Eh bien? interrogea Capestoc.

—Voyez! répondit le valet.

Et son doigt désignait sur la route le cheval qui avançait toujours au triple galop, se trouvant maintenant à portée de leur vue.

Et le spectacle qui se présenta à leurs regards était bien fait pour arracher à Cadéac un cri de surprise. Car le cheval qui trottait ainsi dans la nuit était monté par un cavalier qui tenait entre ses bras, sur le devant de la selle, une femme qui se débattait en hurlant.

—Parfandious! hurla Capestoc.

—Mordioux! cria d'Artagnan, qui, l'épée haute, courut au milieu de la route dans le but évident de plonger sa lame dans le sein de ce misérable enleveur de femme.

Mais il n'eut pas cette peine, car, prompt comme la foudre, Capestoc avait déja tiré un pistolet de sa ceinture et fait feu sur le cheval, qui aussitôt roula dans la

poussière, entraînant dans sa chûte et le cavalier et la femme.

D'Artagnan et Capestoc se précipitèrent. Le cheval avait été tué sur le coup. La jeune femme avait été jetée sur le bord de la route; quant à l'homme, il s'était évanoui dans sa chute.

Ma foi! dit Capestoc, voilà, je pense, monsieur d'Artagnan, qui va nous empêcher de continuer notre lutte, car il nous faut prodiguer nos soins à ces deux victimes que nous venons de faire.

—Bah! nous nous retrouverons toujours.

—Je l'espère! Pour l'heure, votre valet, si vous le permettez, va aider le mien à transporter ce bandit, que nous avons interrompu dans sa criminelle chevauchée, jusqu'à l'auberge où nous avons soupé si bien tout à l'heure.

—Et cette jeune femme?

—Je m'en charge!

Et, ce disant, Capestoc se dirigea vers la jeune femme qui gisait sans connaissance sur le bord de la route, la saisit dans ses bras, l'enleva comme une plume, et se dirigea vers l'auberge, tandis que Cadéac et le valet de d'Artagnan emportaient le cavalier.

L'aubergiste ouvrit des yeux étonné en voyant revenir ses clients de tout à l'heure, chargés de ce lourd fardeau.

—Qu'est-ce? qu'arrive-t-il? voulut-il murmurer.

Mais Capestoc l'interrompit:

—Un lit pour cette enfant, puis des cordiaux si vous en avez par ici!

Abruti par cette étrange irruption, l'aubergiste indiqua à Capestoc la porte de sa chambre. Le cadet y pénétra, déposa son fardeau sur le lit, puis regarda la pauvre femme.

Alors, stupéfait, il poussa un cri:

—La jeune fille qui m'a sauvé la vie à Etampes?

XII

Nos lecteurs n'ont point oublié la terrible aventure qui était arrivée à ce pauvre Capestoc dans cette hôtellerie d'Etampes où il avait soupé en gagnant Auxerre pour y rejoindre le cortège royal.

Attaqué à l'improviste par deux lansquenets et un moine, lequel moine—entre parenthèses, n'était autre que le fidèle Cadéac.—le cadet avait dû défendre sa vie dans l'ombre, et il serait mort certainement si, par un plus grand hasard, tout à coup, au moment où, pensant sa dernière heure arrivée, il s'adossait contre le mur, ce mur ne s'était ouvert, ce qui avait eu pour résultat de le faire choir, les quatre fers en l'air, au beau milieu d'une salle obscure.

Encore une fois, Capestoc était sauvé, et c'était à une jeune fille qu'il devait la vie.

Comment cette jeune fille avait-elle eu vent du complot qui se tramait contre lui? comment s'était-elle trouvée là juste à point pour ouvrir cette porte secrète dissimulée dans la muraille? Telle était l'énigme dont Capestoc avait longuement cherché la solution sans arriver à la résoudre. Car les instants étaient précieux, et la jeune fille qui venait de l'arracher à une mort certaine n'avait point perdu son temps à lui raconter le pourquoi de ce qui venait de se passer.

Après avoir eu soin de verrouiller la porte de la salle où se tenaient les trois sacripants et avoir entravé leurs chevaux, elle avait lestement sellé celui de Capestoc, et,

comme le lieutenant aux gardes voulait lui témoigner toute sa reconnaissance de ce qu'elle venait de faire, elle lui avait fermé la bouche d'un mot :

Vite en selle! Chaque instant de perdu est un pas que vous faites vers le tombeau!

Or, comme avant toutes choses Capestoc tenait à sa v[illegible] pour ce futile prétexte qu'il n'en avait qu'une,— il avait piqué des deux, fuyant cette néfaste ville d'Etampes, sans avoir pu éclaircir ce nouveau mystère.

Et voici qu'à des lieues et des lieues de cette ville, au moment où il y pensait le moins, et tandis que galamment il tentait de se couper la gorge avec un officier de ses amis, il avait la joie de sauver une jeune femme et cette jeune femme était justement celle qui lui avait sauvé la vie il y avait à peine un mois!

Comment retrouvait-il à Valence celle qu'il avait laissée à Etampes, et qu'il n'espérait plus revoir? C'était un nouveau mystère s'ajoutant à tous ceux qui depuis quelque temps se partageaient la vie du brave Gascon. Et, tandis qu'il attendait les cordiaux qu'il avait demandés à l'aubergiste de Saint-Perray, debout près du lit où il venait de déposer la jeune fille, Capestoc songeait.

— Hé capédious! si jamais j'écris mes mémoires, je crois que je pourrai tenir en haleine l'émotion de mes lecteurs, car véritablement tout ce qui m'advient depuis quelques jours est des plus extraordinaires! Beni soit Dieu, qui a permis que je rende à cette belle enfant le service qu'elle-même m'a rendu il y a quelques semaines! Mais, parfandious! ce manant d'aubergiste tarde bien de m'apporter les cordiaux que je lui ai fait l'honneur de lui demander. Pourvu que cette pauvre créature ne soit qu'évanouie et que je parvienne à lui faire reprendre ses sens!

Et doucement il se pencha vers la jeune fille, ap-

puyant son oreille contre sa poitrine pour voir si son cœur battait toujours.

A ce moment d'Artagnan pénétra dans la chambre.

—Eh bien! et cette belle évanouie?

—Ah! monsieur le mousquetaire, dit le cadet radieux, vous me voyez bien heureux.

—Je comprends cela! N'est-ce pas une joie d'arracher à la mort, ou tout au moins au déshonneur une femme aussi belle? Vous m'en voyez également ravi.

—C'est que vous ne savez pas tout, poursuivit le Gascon. Cette belle fille, je viens de la reconnaître; elle m'a sauvé la vie il y a un mois à peine.

—Têtedieu!

—Il est vrai que je ne sais rien d'elle, ni son nom, ni son rang, rien; mais je sais que je lui dois l'existence, et voilà pourquoi je suis doublement heureux d'avoir pu l'arracher des mains de ce bandit qui ne pouvait avoir que de bien sinistres projets.

—Ce qui prouve qu'un bienfait n'est jamais perdu. Mais comment une personne si faible que celle-ci a-t-elle pu?...

—Bah! je vous raconterai tout cela plus tard. Voici ce coquin d'aubergiste qui m'apporte enfin des cordiaux. Aidez-moi, en attendant, à faire revenir cette pauvre enfant d'un évanouissement qui n'a que trop duré.

L'aubergiste entrait dans la chambre, en effet, portant diverses fioles et deux ou trois paquets de linge blanc. Tous les trois se mirent à l'œuvre, et cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'ils avaient la douce joie de voir la malade reprendre ses esprits.

Elle regarda autour d'elle, tout d'abord apeurée, ne reconnaissant point les lieux où elle se trouvait, et sa figure prit soudain une expression de désespoir indicible. Mais, tout à coup, son regard tomba sur Capes-

toc, qui, les yeux brillants de joie, assistait muet, retenant son souffle, à cette résurrection.

D'abord, elle sembla ne point vouloir en croire ce qu'elle voyait. Mais elle se rendit compte enfin qu'elle ne rêvait point, et rassurée, confiante, elle se prit à sourire, murmurant :

— Vous ! vous ici !

— Eh ! mordioux ! répondit le Gascon, c'est moi qui devrais m'étonner de vous retrouver ici, alors qu'il y a un mois vous étiez à Etampes, qui ne se trouve pas précisément sur les frontières du Dauphiné.

— Ah oui ! il y a un mois !... répondit la jeune fille.

— Mais, bah ! nous nous expliquerons après ; pour le moment, il s'agit de savoir si vous vous sentez mieux ?

— Oh ! un évanouissement ; on est tout de suite remise, fit la jeune femme en se dressant sur son séant.

— C'est que vous avez fait une petite chute, continua le Gascon.

— Une chute !...

— Dame ! Pour arrêter ce cavalier qui vous emportait aussi vite, je n'ai rien trouvé de mieux que de tuer le cheval. Et ma foi, quand le cheval s'est abattu, vous avez bel et bien roulé dans la poussière, et j'ai eu peur, je vous l'avouerai, de ne relever qu'un cadavre !

A ce moment le visage de la jeune fille s'assombrit de nouveau.

— C'est vrai ! murmura-t-elle. Ce n'était point un cauchemar !

Puis tout haut :

— Mais où suis-je, ici ?

— Vous le voyez, répondit Capestoc, avec des amis.

— Et... l'homme !

— Le cavalier ?

— Oui !

— Ma foi, il est là, et je ne saurais vous dire s'il est mort ou vivant.

A ce moment Cadéac pénétra dans la chambre.

En le voyant entrer, la jeune fille se dressa, tressaillante.

—Lui! lui! fit-elle.

Cadéac frémit en entendant cette voix. Il regarda la jeune fille et soudain pâlit. Capestoc, cependant, s'étonnant de cette scène:

—Eh bien! fit-il doucement, s'adressant à la jeune fille, d'où vient notre émoi?

—Prenez garde! répondit-elle d'une voix terrifiée. C'est lui! c'est le moine d'Etampes!

Mais Capestoc éclata de rire.

Il venait de comprendre.

—Au fait, c'est vrai! dit-il joyeusement. Vous connaissez Cadéac, puisque c'est vous qui m'avez arraché de ses griffes, et celles de ses compagnons. Mais ne craignez rien, mon enfant, on lui a coupé les ongles et maintenant le tigre est métamorphosé en agneau et il est devenu mon valet.

Et comme d'Artagnan n'était pas moins étonné que la jeune fille:

—Bah! monsieur le lieutenant, n'ouvrez point ainsi vos grands yeux. Cadéac, il est vrai, était, il y a un mois à peine, un bandit de grand chemin. Je ne vous ferai point l'éloge de sa loyauté et de sa fidélité, puisque vous l'avez vu à l'œuvre. Au demeurant, je vous donnerai la recette pour faire un bon serviteur, d'un vrai coquin, pour peu que vous y teniez.

Tandis que Capestoc parlait, Cadéac écoutait les yeux baissés, un pied de rouge sur les joues, rougissant comme une ingénue.

—Au fait! dit Capestoc en s'adressant à son valet. Que venais-tu faire en cette chambre?

—Vous annoncer, répondit Cadéac, que l'homme que nous avez fait ramener vient de reprendre ses es-

—Ah ! et qu'a-t-il dit?

—Rien.

—C'est peu.

—Mais si j'en crois le regard qu'il nous a lancé, répliqua l'honnête Cadéac, s'il ne dit rien, il m'a tout l'air de n'en penser pas moins.

—Au fait, demanda d'Artagnan, quel est cet homme?

—C'est à Madame à nous répondre, fit observer Capestoc en interrogeant la jeune fille du regard.

—Mais cet homme, je ne le connais point ! répondit la jeune fille. Comment le connaîtrais-je?

—Cependant !

—Hélas ! ce qui m'est arrivé est bien simple dans son horreur : Je respirais l'air frais du soir, quand, tout à coup, je me suis senti bâillonnée, enlevée, et hissé sur un cheval qui a pris sa course dans la campagne. Et si Dieu n'avait voulu que vous vous trouviez sur cette route...

—Mais c'est horrible ! s'exclama d'Artagnan.

—Cet homme mérite la potence ! ajouta Capestoc.

—Dites la roue ou le chevalet ! opina Cadéac, qui n'était pas chiche de supplices quand sa précieuse personne n'était plus en jeu.

—Ce qui fait, reprit Capestoc, que votre famille doit être terriblement inquiète, et qu'avec votre permission, nous allons vous reconduire chez elle.

—Hélas ! Monsieur, répondit la jeune fille d'une voix infiniment triste, je n'ai point de famille.

—Vous êtes orpheline?

—Je n'ai même point cette consolation, car du moins j'aurais le souvenir d'êtres chers.

—Alors?

—Je suis une enfant trouvée !

—Oh !

Depuis un instant, se sentant tout à fait mieux, la

jeune fille avait quitté le lit où Capestoc l'avait déposée évanouie tout à l'heure, et maintenant elle était assise sur un fauteuil tandis que Capestoc, troublé par sa beauté, la dévorait du regard.

—Néanmoins elle reprit :

—Mon Dieu, Monsieur, puisque je vous dois la vie, faut que je me nomme et que je vous dise qui je suis, in que vous ne supposiez point que c'est une noble me que vous avez arrachée à la mort.

—Hé! parfandious! interrompit Capestoc, vous êtes une, vous êtes belle, et je vous dois la vie! Que m'importe le reste!

—On me nomme Marianne, poursuivit la jeune fille, ut en rougissant des paroles flatteuses qu'elle venait entendre, et je suis comédienne dans la troupe du ur Mirandor.

—Comédienne! s'exclama d'Artagnan en frisant victorieusement sa moustache.

Mais le geste et le ton de cette exclamation eurent robablement le don d'agacer prodigieusement le Gascon, car il lança au mousquetaire un regard courroucé.

Le mousquetaire ne surprit point ce regard et la me Marianne continua :

—Mirandor et sa troupe, voilà toute ma famille. Il a recueillie comme j'avais deux ans à peine, et depuis ne me suis point connu d'autres amis. Enfant, j'ai t les anges, les amours et les petits génies dans les ces à machine. Puis quand j'ai été grande, on m'a fié de petits rôles, et maintenant je personnifie les nès et les Isabelle dans les chefs-d'oeuvres de nos nds auteurs. Depuis que j'ai l'âge de raison, je n'ai int couché un mois sous le même toit, car notre trou-, n'étant point de celles que Paris applaudit, va tours devant elle, portant la bonne parole de nos traques à la province qui, si elle ne nous enrichit guère, moins ne nous ménage point les lauriers. Et voilà,

Monsieur, quelle est la femme que vous avez sauvée et qui vous en gardera une éternelle reconnaissance.

—Hé! parfandious! s'écria Capestoc, vous ne me devez rien, car je n'ai fait aujourd'hui que payer la dette que j'ai contractée envers vous à Etampes.

—Il n'en faut remercier que le hasard qui m'a permis de faire ce que j'ai fait.

—Hé! n'empêche que si vous ne vous étiez trouvée là si à propos...

" Au fait, continua Capestoc, voilà une chose qui m'a longuement troublé, et je ne serais pas fâché de savoir comment, vous, Madame, qui ne me connaissiez pas, qui ne m'aviez jamais vu, vous vous êtes trouvée si à point derrière cette porte pour me l'ouvrir et m'arracher ainsi des mains de ces trois gaillards qui en voulaient à ma chère existence?

—Mon Dieu! répondit la jeune fille en baissant les yeux, c'est la chose du monde la plus simple, et comme je vous le disais tout à l'heure, c'est le hasard qui a tout fait.

—Un hasard, en tout cas, auquel vous avez aidé puissamment.

Tout autre que moi, à ma place, eût fait ce que j'ai fait, car, ayant, par le plus grands des hasards, je le répète, entendu une conversation entre trois hommes, deux soldats et un moine, où il était question d'assassiner un gentilhomme qui devait venir souper dans l'hôtellerie...

—C'est la vérité, soupira Cadéac en interrompant la jeune fille. Nous avons eu en effet, vers les cinq heures du soir, dans un coin de la cour, un long entretien où nous débattîmes les moyens les plus prompts pour vous expédier dans l'autre monde.

—Oui, j'étais assise non loin de là et n'ai rien perdu de tout ce qui a été dit.

— qui prouve, ajouta Cadéac, qu'il est dangereux de tenir certaines conversations en plein vent.

—Holà! maître Cadéac, regretterais-tu que cette belle enfant m'ait sauvé?

—Non! non certes! Vous êtes un trop bon maître.

Et tout bas Cadéac murmura:

—Oh! s'il n'y avait pas ce petit papier, je ne me plaindrais de rien.

Cependant Marianne poursuivit:

—En entendant ce que disaient ces trois hommes, je frémis d'horreur. Eh quoi! un brave gentilhomme allait se faire tuer, et moi je savais cela, et je ne ferais rien pour empêcher ce meurtre! Non! non! mille fois non! Mais que faire? Je ne suis qu'une femme! Alors, j'allai tout dévoiler à Mirandor. Mais, à mon grand étonnement, il demeura sourd à mes prières et à mes supplications.

"—Ma fille, me dit-il, il y a un proverbe qui dit qu'entre l'arbre et l'écorce il ne faut jamais mettre le doigt. Nous ne sommes que des comédiens errants, ayant déjà assez de mal à vivre en paix avec les lois; ne nous mêlons point de ce qui ne nous regarde pas. Le hasard t'a fait surprendre un arrêt de mort; pour Dieu, enferme-le au plus profond de ton coeur, et n'en dis mot à âme qui vive. Nous nous ferions sûrement quelque terrible ennemi, et notre profession en a déjà assez comme cela.

" Certes, c'était là, sans doute, le langage de la raison, mais, à coup sûr, ce n'était point celui de l'humanité. Je ne me laissai point convaincre, et je me promis d'agir toute seule.

—Brave Marianne! fit Capestoc en pressant la main de la jeune fille.

La comédienne eut un tendre regard pour le cadet, un regard que d'Artagnan surprit et qui ne laissa au-

cun doute sur l'échec certain de ses projets amoureux, si son coeur en ébauchait.

—Il y avait trois jours, continua Marianne, que nous étions à Etampes, et je connaissais déjà les êtres de l'hôtellerie. Je savais, entre autres, qu'il y avait une porte dérobée dans le coin de la grande salle; mais tout d'abord, je ne pensai point que cette porte pût m'aider à vous sauver. Frémissante d'émoi, je me tenais sur le seuil de l'hôtellerie, et dès que vous apparûtes, je compris que c'était à vous qu'en voulaient les trois malandrins. D'ailleurs, le regard que vous lança l'un d'eux quand vous entrâtes dans la salle me prouva que mes pressentiments ne m'avaient point trompée. J'aurais bien voulu vous avertir, vous mettre sur vos gardes! C'était le plus simple. Mais, je ne le pouvais. Vous étiez assis à une table tout à côté des bandits, et il m'était impossible de vous dire deux mots sans éveiller leur attention. A demi morte d'émoi, tressaillant au moindre bruit, de la cuisine où je m'étais postée je ne perdais pas un mot de ce qui se passait dans la salle. Bientôt je vis sortir les rares voyageurs qui y dînaient. Vous demeuriez seul avec ceux qui complotaient votre mort, et je me mis à frémir de tout mon être, comprenant que l'instant fatal approchait. En effet, le bruit d'une querelle parvint jusqu'à mon oreille, et, ayant jeté un coup d'oeil dans la salle, je vis que vous vous adossiez à la muraille, vous préparant à subir le triple assaut des bandits. Alors, je songeai à la porte dérobée, et ce fut comme une inspiration d'en haut. Tout de suite, fermant au verrou la porte de la grande salle, je courus aux écuries où j'entravai les chevaux, je sortis le vôtre que je sellai et vins vous ouvrir la petite porte...

—Hé! parfandious! il était temps, interrompit Capestoc; car, une minute de plus, et j'étais un homme mort. Mais, dites-moi, continua le Gascon, que firent ces bandits après mon départ, car, jugeant la question

par trop délicate, j'ai toujours négligé de m'en informer informer auprès de ce brave Cadéac qui nous écoute, et qui vous bénit, j'en suis sûr, de lui avoir épargné un crime?

Cadéac répondit par un soupir de regret dont il eût été bien difficile de préciser la nature.

—Vos adversaires, répondit la jeune fille, menèrent d'abord un train d'enfer, en vous voyant disparaître dans la muraille et en s'apercevant que la porte était verrouillée au dehors. Ils perdirent une dizaine de minutes à l'enfoncer, et une vingtaine d'autres à débarrasser leurs chevaux que j'avais solidement entravés.

—Mordioux! interrompit Capestoc, cette petite plaisanterie eût pu vous coûter fort cher, si mes trois sacripants avaient su que c'était vous...

—Non! car ils ne pouvaient s'en douter. D'ailleurs ils ne s'attardèrent point à faire une enquête, tant ils avaient hâte de se mettre à votre poursuite. Heureusement que vous avisez sur eux une bonne demi-heure d'avance, et vous étiez sauvé. Je dormis tranquille. Vous le voyez, c'est bien le hasard seul qui m'a permis de vous tirer de cette fâcheuse situation et il est tout à fait inutile de me remercier. D'autant plus que vous venez de me sauver la vie et l'honneur à votre tour, et que, par suite, nous somes quittes.

—Bon! bon! grommela Capestoc, nous règlerons plus tard cette question de gratitude mutuelle; car, pour ma part, je ne me juge point quitte envers vous. Pour l'heure, courons au plus pressé. Il y a là à côté un homme qui a eu de graves torts à votre égard, et puisque vous ne pouvez nous renseigner sur cet événement, allons l'interroger, et s'il ne veux parler, mordioux!...

Et le Gascon esquissa un geste qui ne promettait rien de bon au cas où le cavalier de tout à l'heure eût voulu garder le silence.

Galamment, Capestoc offrit son bras à la jolie comé-

dienne et, suivis de d'Artagnan et de Cadéac, ils pénétrèrent dans la salle, où l'homme, revenu à lui, était soigneusement gardé à vu par l'aubergiste et le valet du mousquetaire.

—C'était un individu d'une quarantaine d'années, dont le costume trahissait à la fois le valet et l'homme d'épée. En voyant entrer Capestoc et d'Artagnan, son oeil prit une expression de haine qui se changea en un violent dépit quand son regard rencontra la belle Marianne.

—Or çà, l'ami, fit Capestoc en l'abordant, nous diras-tu un peu pourquoi tu enlevais cette enfant?

— Etes-vous des juges? grogna l'homme.

—Holà! tu réponds par une question, je n'aime pas beaucoup cela. Prends garde!

—Pensez-vous me faire peur? grommela l'homme.

—Hé palsandioux, ceci est une autre affaire! Que tu aies peur ou non, peu m'importe! Seulement, je crois charitable de t'avertir que si tu ne veux point nous répondre, ce gentilhomme,—il désigna d'Artagnan,—et moi, nous t'enfoncerons notre épée dans la gorge, perspective qui, j'en suis sûr, ne saurait te sourire beaucoup.

—Vous m'assassineriez?

—Bah! tout de suite des gros mots. D'ailleurs le nom ne fait rien à la chose: mettons que nous ferons justice et n'en parlons plus.

L'homme vit une telle décision dans l'oeil de Capestoc, qu'il réfléchit une minute.

—Et si je parle? fit-il enfin.

—Oh! alors, répondit Capestoc, nous nous contenterons de te faire pendre... A moins que ton histoire ne soit si intéressante, qu'en raison de tes qualités de conteur, nous te laissions la vie sauve.

L'homme baissa la tête.

—C'est à toi de voir, continua le Gascon, si ton récit est capable de nous émouvoir.

—Ma foi, répondit l'homme, à tout prendre, j'aime mieux tout vous dire.

—Voilà d'un homme avisé; à ta place, l'ami, j'en ferais tout autant!

—Mais j'ai votre parole?

—Oui! si ton récit est bien fait, et selon les règles de la rhétorique.

—Eh bien, Messieurs, commença l'homme, je me nomme l'Angevin et suis au service de M. de Fontrailles.

—Tiens! tiens! fit Capestoc avec un sourire à l'adresse de Cadéac, voici qui promet d'être intéressant et je commence à croire que tu auras ta vie.

—Réconforté, l'homme continua:

—Tout à l'heure, M. le Grand était en compagnie de M. de Fontrailles au spectacle que donnaient des comédiens de passage.

—Vous avez joué ce soir? demanda Capestoc à la belle Marianne.

—Oui. Mirandor, apprenant le voyage du roi à Perpignan, a résolu de suivre le cortège, espérant attirer l'attention du cardinal dont nous allons jouer une tragédie.

—Parfait! reprit Capestoc. Tu disais donc que M. de Cinq-Mars était au spectacle?...

—Il faut croire, continua l'Angevin, que M. le Grand trouva madame de son goût, et qu'il en toucha un mot à M. de Fontrailles, mon maître, car mon maître vint me trouver, m'emmena dans la salle et, me montrant Madame qui jouait une ingénue:

"—Tu vois bien cette femme? dit-il.

"—Oui.

"Il faut que tu l'enlèves.

"—L'enlever?

"—Il le faut.

"—Mais, Monseigneur, pensez que nous ne sommes point à Paris, que Valence est une toute petite ville, que la présence du roy fait sortir tous les habitants dans la rue, et que...

"—J'ai dit: il faut!

"Je connais M. de Fontrailles, et sais que lorsqu'il a mis quelque chose dans sa tête et que ce quelque chose doit plaire à M. de Cinq-Mars, il est difficile et même impossible de le faire revenir sur sa décision.

"—C'est bien! répondis-je, je l'enlèverai.

"—D'ailleurs, continua M. de Fontrailles, pour que ta tâche soit plus facile, dès que cette jeune fille sera en ton pouvoir, gagne l'autre rive du Rhône et, par Viviers et le Pont-Saint-Esprit, file sur Avignon où demain nous enverrons cette enfant à M. le Grand qui en est amoureux.

"Et voilà! j'ai exécuté ces ordres, et maintenant vous savez tout.

—Mordioux! grommela Capestoc entre ses dents, quand l'Angevin eut fini son récit, ce Fontrailles se fourre toujours au milieu de ma route! Décidément, j'ai bien peur que tout cela ne finisse fort mal pour lui!

—Eh bien, Messieurs, dit l'Angevin inquiet devant le silence de ses auditeurs qui s'étaient constitués ses juges, mon histoire vous a-t-elle intéressés?

—Certes! répondit Capestoc.

—Alors vous allez me rendre la liberté?

—Ouis! ouais! murmura Capestoc.

—Oh! par pitié, il a votre parole, implora Marianne dont la bonté d'âme ne gardait point rancune à son ravisseur.

—Oui! il a notre parole! appuya d'Artagnan!

—Oui! oui! conclut Capestoc; seulement, à peine libre, il ira tout conter à M. de Fontrailles, qui en fera

part à M. le Grand. Et comme le marquis de Cinq-Mars est le favori du roy et l'ami du cardinal, nous risquons fort de laisser nos plumes dans cette affaire, sans même avoir la joie de sauver cette pauvre enfant.

– Alors, que faire? demanda d'Artagnan.

–Ceci, si vous le voulez bien: prier cet excellent aubergiste de garder ce brave l'Angevin dans sa cave pendant une huitaine de jours; d'ici là nous aurons eu le temps d'aviser.

–Me garder prisonnier! s'exclama l'Angevin.

–Bah! répondit Capestoc, dans une cave! Et quand tu auras goûté quelques fioles du vin de ce pays-ci, je gage que tu n'en voudras plus sortir.

—Mais!...

—Et puis! Ainsi l'ont décidé Nos Seigneuries! Tu entends, l'aubergiste: Tu vas enfermer ce gaillard dans une de tes caves, en veillant bien à ce qu'il ne se sauve pas!

—Et pour plus de sûreté, fit d'Artagnan, je vais te laisser mon valet qui se chargera de veiller à ce que le prisonnier ne prenne point la clef des champs.

–Mais cela va vous gêner, fit observer Capestoc, d'être ainsi privé de votre serviteur.

—Bah! vous me prêterez le vôtre.

—Mordioux! ce sera avec plaisir.

Cadéac, en entendant ces paroles, commença par esquisser une grimace qui s'acheva par un sourire.

C'est que son âme, subitement, venait d'être partagée en deux entiments contraires. D'abord l'ennui, ayant ainsi deux maîtres à servir, d'avoir double charge et double travail. De là la grimace.

Mais tout de suite il songea que si les deux officiers se faisaient ainsi un galant troc de valets, c'est que la paix était scellée entre eux pour longtemps. Et il sourit.

Mais ni M. de Capestoc ni M. d'Artagnan ne daignèrent remarquer ces jeux de physionomie si divers.

—Tu entends! fit le mousquetaire à son valet, tu vas demeurer ici à garder le prisonnier.

Et tu ne lui rendras sa liberté que dans huit jours, ajouta Capestoc.

—Et si tu le laisse échapper, tu seras rompu de coups?

L'on peut compter sur moi, répondit le valet.

Et maintenant, dit Capestoc, rentrons à Valence, car il est bien tard et demain, ou plutôt ce matin, il faut remonter à cheval.

Puis se tournant vers Marianne:

—Et d'ailleurs, à défaut de vos parents, l'illustre Mirandor doit être inquiet de vous.

Je le crains, répondit la jeune fille.

Alors, en route!

Capestoc offrit son bras à la jeune fille, ce qui fit froncer le sourcil à M. d'Artagnan. Puis, après avoir payé l'aubergiste, avoir bien recommandé le prisonnier au valet, tous trois, suivis de Cadéac réjoui, quittèrent l'auberge et se dirigèrent vers le Rhône qu'ils franchirent sur le pont de bateaux.

Valence étant une ville ouverte, ils n'eurent point besoin de parlementer aux poternes pour y pénétrer, et moins d'un quart d'heure après avoir quitté l'auberge de Saint-Perray, ils se trouvèrent sur la place d'Armes.

Capestoc et Marianne avaient joyeusement devisé le long de la route, et cela au grand dam de M. d'Artagnan, qui n'avait point voulu prendre part à la conversation. Il était évident que le mousquetaire était amoureux de la jolie comédienne et que le rôle ne lui plaisait point, d'auditeur muet et de spectateur discret des naissantes amours du Gascon et de Marianne.

Pour Cadéac, il avait suivi à trois ou quatre pas derrière, la joie dans le cœur d'avoir vu finir ainsi un duel qui avait si malencontreusement commencé. Décidément le hasard se mettait de son côté.

Cependant, arrivé sur la place d'Armes, endormie à cette heure tardive, car il pouvait bien être entre trois et quatre heures du matin, Capestoc interrogea Marianne :

—Et maintenant, Mademoiselle, voulez-vous dire où gite l'illustre sieur Mirandor, afin que nous vous remettions saine et sauve entre ses mains?

—Vous êtes mille fois trop bon, Monsieur, répondit la jeune fille. C'est à côté, dans cette rue, à l'hôtellerie de la *Croix-d'Or*.

L'hôtellerie de la *Croix-d'Or* s'élifiait en effet, à une centaine de pas de la place d'Armes.

Quand ils parvinrent, ils furent tout étonnés de voir la cour de l'hôtellerie illuminée comme pour un jour de fête, et toute pleine d'un bruit de voix.

—Mordioux! observa Capestoc, la présence du roy dans cette joyeuse ville a troublé l'esprit de ses habitants, pour qu'ils festoyent encore à cette heure.

Et, ayant poussé la porte charretière, il pénétra dans la cour, ayant toujours la jeune fille à son bras. A peine en avait-il franchi le seuil, qu'un cri partit dans l'ombre, et un jeune homme, portant une torche, s'avança, disant :

—En croirai-je mes yeux! Mais c'est Marianne elle-même!

Et galamment, le jeune homme, qui n'était autre que le Léandre de la troupe, prit la main de la jeune fille qu'il baisa le plus amoureusement du monde.

Cependant, à son cri, cinq ou six personnes étaient venues, et en tête un homme d'une cinquantaine d'années, court, bedonnant, mais à la physionomie non sans noblesse, et dont les sourcils baissés devaient faire frémir quand il jouait les tyrans de tragédie.

Capestoc devinant tout de suite l'illustre Mirandor le salua, disant :

—Voilà la perle de votre troupe que nous vous rame-

nons, ayant eu l'insigne honneur de l'arracher aux mains d'un misérable qui l'enlevait.

—Oh! la pauvre mignonne! soupira une vieille femme à la figure fardée, ce qui n'effaçait point ses trop nombreuses rides, tandis qu'un homme long et sec fit un geste emphatique en s'écriant:

—Oh! si j'avais été là!

Mirandor, cependant, saluait le garde et le mousquetaire, et, se confondant en remerciements:

—A vrai dire, Messieurs, je me doutais un peu de ce qui était advenu à cette pauvre enfant.

—Et vous demeuriez là tranquille! ne put s'empêcher de s'écrier Capestoc.

—Hélas! monsieur le lieutenant, répondit Mirandor avec un air d'humilité, nous ne sommes que des comédiens. Que pouvons-nous faire, quand il plaît à quelque seigneur d'enlever nos filles ou nos femmes?

—Mais il y a des juges en France!

—Pas pour les comédiens, qui sont presque hors la loi.

—Bandit! grommela Capestoc entre ses dents, ajoutant à haute voix:

—Ainsi, si je n'avais eu la grande joie de sauver cette enfant...

—Nous allions partir, Monsieur! répondit le chef de troupe. J'ai le projet de suivre Sa Majesté le roy et Son Eminence le cardinal,—et Mirandor ôta respectueusement son chapeau pour prononcer ces deux noms sacrés,—et comme demain soir j'espère donner une représentation à Avignon, je préparais ma voiture, afin de quitter ces lieux dans une heure.

Et Mirandor désigna au cadet un chariot déjà tout chargé, auquel deux ou trois comédiens, aidés des valets de la *Croix-d'Or*, attelaient deux mulets apocalyptiques.

—Pauvre Marianne! songea Capestoc en soupirant. Enfin, je veillerai sur elle.

Et saluant la compagnie :

—Serviteur, Messieurs !

Puis, à Marianne, dont il pressa la main, tremblante d'émoi :

—A demain, Mademoiselle, car Dieu me damne si je ne vais pas vous applaudir à Avignon !

Et il sortit, entraînant d'Artagnan dont la mauvaise humeur ne faisait que croître.

XIII

Les deux gentilshommes, toujours suivis du fidèle Cadéac, firent quelques pas en silence et parvinrent ainsi jusqu'à la place d'Armes, qu'ils avaient traversée tout à l'heure. Là M. Capestoc s'arrêta et, se plantant devant le lieutenant aux mousquetaires :

—Certes, je ne regrette point d'avoir sauvé cette aimable enfant du déshonneur qui l'attendait. Néanmoins, cela a interrompu notre duel, et nous en sommes encore à régler cette question de préséance qui tant nous tient à coeur ! Qu'en pensez-vous, monsieur d'Artagnan ?

En entendant ces paroles, Cadéac se mit à geindre de tout son être. Eh quoi ! Cette vieille histoire n'était pas enterrée ! Elle revenait encore sur le tapis ! Décidément, ces deux enragés ne seraient contents que lorsqu'ils se seraient coupé la gorge ! Ce n'était pas une existence, que menait là Cadéac ! Etre toujours sur le qui-vive ne lui allait pas du tout. Et si cela devait continuer, sûrement il en tomberait malade.

Cependant, d'Artagnan s'était incliné devant le Gascon.

—Je suis toujours à votre disposition ! D'autant plus que si, ce soir, je tirai l'épée avec vous afin de vous obliger, dès à présent j'ai une raison de me battre.

—Une raison ? demanda Capestoc.

—Oui !

—Autre que la question de préséance ?

—Tout autre !

—Et peut-on savoir?

—C'est facile! Mais je vous en prie, renvoyez votre laquais, car nous n'avons point besoin de lui, et le pauvre garçon doit tomber de sommeil.

—Tu entends, Cadéac! prononça Capestoc.

—Mais je ne suis point fatigué, murmura le valet, qui était tout marri d'abandonner son maître dans une si périlleuse circonstance.

—Cela n'y fait rien! Va te coucher, te dis-je.

Cadéac, bien qu'il ne fût au service de Capestoc que depuis un mois, savait fort bien qu'il était dangereux de ne pas obéir aux ordres de son maître. Aussi, bien que le cœur lui saignât de le quitter,—et pour cause,—tout penaud et l'oreille basse, il regagna le logis qu'il avait préparé pour son maître et pour lui:

Dès que, ayant tourné la première rue, le bruit de ses pas se fut éteint dans le silence de la nuit:

—Eh bien! Monsieur, demanda Capestoc au mousquetaire, me direz-vous maintenant quel autre motif vous est venu de tirer l'épée contre moi?

D'Artagnan passa son bras sous celui du Gascon, et, l'entraînant:

—Dites-moi, Monsieur, — et pardonnez-moi si ma question paraît indiscrète, — seriez-vous par aventure amoureux de la jolie fille que nous avons sauvée?

Capestoc regarda d'Artagnan.

—Amoureux?

—Oui, amoureux!

—Mordioux! Monsieur! vous avez une façon de poser des questions à brûle-pourpoint....

—Mon Dieu! c'est la chose la plus simple du monde: On aime ou on n'aime pas; quand on aime, cela vient tout d'un coup, pan, en pleine poitrine, comme une arquebusade....

—Bon! bon! je comprends, interrompit Capestoc. Mais dites-moi où tend cette question...

—Indiscrète, n'est-ce pas?

—Peut-être bien, parfandious!

—Eh bien! elle tend à ceci: que moi, entendez-vous! moi le chevalier d'Artagnan, il m'a suffi d'un seul regard de cette jolie Marianne pour tomber amoureux d'elle!

—Oh! oh!

—Et lorsque j'aime quelqu'un, il ne me plaît pas d'avoir de rivaux!

—Parfandious! Je suis ainsi fait! C'est bizarre comme nous avons les mêmes sentiments!

—J'en suis ravi; je conclus donc que si par hasard vous étiez amoureux de la belle Marianne, vous deviendriez mon rival, et comme tel, je serait tout aise de vous tuer, question de préséance à part!

—Oh! oh! s'exclama Capestoc.

—N'êtes-vous point de mon avis?

—Hé! hé! pas tout à fait.

—Vraiment?

—Oui!

—Expliquez-vous de grâce! Et si vous avez quelque raison plausible, je me ferai une joie de me ranger à votre opinion.

—Eh bien, voici quelle est mon opinion: Le fait que quelqu'un aime la femme que j'aime ne me le fait point ranger parmi mes rivaux.

—Ah!

—Oui! puisque je suis seul à occuper le petit coeur de la belle!

—Et vous en concluez?

—Que je serai votre rival le jour seulement où Marianne m'aura choisi, si tant il est qu'elle fasse un choix entre nous, et que son coeur ne soit pas pris ailleurs.

—C'est là votre façon de voir?

—Oui!

—Eh bien, j'en suis fâché, mais elle n'est point la

mienne. Moi, je considère comme rival tout quidam qui regarde d'un œil attendri celle vers qui vont mes vœux, et comme je suis horriblement jaloux, pour ne pas me voir préférer ce rival, je le tue sans pitié.

—Mon Dieu ! répondit Capestoc, ceci est un point de vue, et je n'irai point m'inscrire contre. Je vous avouerai donc que je suis amoureux de Marianne, et de cette façon nous aurons deux motifs au lieu d'un de nous battre et de nous couper la gorge congrûment.

—Je suis heureux de vous voir dans de telles dispositions. Et, ma foi, comme le proverbe dit qu'il ne faut jamais remettre au lendemain ce que l'on peut faire le jour même, si vous le voulez bien, nous allons en découdre de suite ?

Tout en parlant ainsi, bras dessus bras dessous, les deux gentilshommes étaient arrivés jusqu'au bord du Rhône. Il y avait là une large lagune de sable où l'on pouvait être à merveille pour ferrailler, d'autant mieux que la lune brillait dans le ciel et que l'on y voyait presque autant qu'en plein jour.

Aussi d'Artagnan répondit :

—Mon Dieu, je n'y vois pas d'inconvénients. Cependant sans témoins...

—Bah ! entre hommes d'honneur comme nous, il n'en est pas besoin. Demain, l'on trouvera le cadavre de l'un de nous sur cette rive, et l'on dira naturellement qu'ayant eu, pendant la nuit, quelque intrigue amoureuse, il aura été poignardé par un mari jaloux.

—Capédédious ! vous êtes un homme d'esprit.

—Allons, Monsieur, répondit Capestoc, l'épée au clair !

Et tout en disant cela, le Gascon tira sa rapière et se mit élégamment en garde. D'Artagnan l'imita et, sous le blanc rayon de la lune, les deux épées étincelèrent.

—Vive Dieu ! cria d'Artagnan, nouy y voyons clair,

et je vais pouvoir mieux que tout à l'heure essayer des coups qui m'ont toujours réussi.

—Et j'espère, ajouta Capestoc, que cette fois nul ne viendra nous déranger et que nous n'aurons plus de jeune fille à sauver.

Mais à peine achevait-il ces mots, que tout à coup, là-bas, au loin, il lui sembla apercevoir deux silhouettes.

—Parfandious! clama-t-il.

—Qu'avez-vous? interrogea le mousquetaire, qui, la face tournée vers le Rhône, ne pouvait voir ce qui se passait du côté de la ville.

—Il y a, Monsieur, qu'il faut que pour un instant nous remettions l'épée au fourreau, car voici des fâcheux qui se dirigent de ce côté.

D'Artagnan se retourna. Les deux silhouettes se précisaient, et il était évident qu'elles se dirigeaient vers le fleuve.

—Têtedieu! vous avez raison, fit le mousquetaire. Maudite ville, où l'on ne peut demeurer un instant seul et se couper la gorge en toute tranquillité!

—Ma foi, Monsieur, il faut faire contre mauvaise fortune bon cœur, et si vous m'en croyez, nous nous cacherons dans ce bouquet de tamaris; car, pour ma part, je ne tiens pas à être surpris ici les armes à la main.

Et, ce disant, Capestoc se dirigea sous les tamaris qui fleurissaient le long du Rhône et s'y tapit, attendant les événements. Le mousquetaire l'avait suivi, et tous deux, assis par terre, ne perdaient point de vue les deux ombres qui approchaient lentement et qui devenaient de plus en plus distinctes.

Cinq minutes se passèrent ainsi. Tout à coup:

—Hé! mordioux! dit Capestoc, on dirait un bossu.

—Ma foi, ça m'en a tout l'air.

—Ne serait-ce point M. de Fontrailles.

—Capédious! c'est lui, répondit d'Artagnan.

—Qui donc l'accompagne!

—Attendez un instant, et nous ne tarderons pas à le reconnaître.

—Que diantre vient faire en ces lieux M. de Fontrailles, et à cette heure de la nuit! Qu'en pensez-vous, monsieur d'Artagnan?

—J'en pense que si M. de Fontrailles est éveillé à cette heure où tout le monde dort, ce ne doit être que dans les pires desseins.

—Je suis assez de votre avis, connaissant ce personnage mieux sans doute que vous ne le connaissez vous-même.

—Oh! oh! s'écria soudain d'Artagnan.

—Qu'avez-vous? demanda Capestoc.

—Regardez donc l'homme qui accompagne Fontrailles.

—Eh bien?

—Ne vous semble-t-il pas le reconnaître?

—Heu! heu! attendez!

—Regardez mieux!

—Oh! oh! ventre bleu!

—L'avez-vous reconnu?

—Non! non! c'est impossible!

—Pourtant...

—Non! non! ce ne peut être M. de Cinq-Mars.

—Hé! têtedieu! c'est lui, cependant! répondit M. d'Artagnan, c'est bien lui, et le doute n'est pas possible.

—M. de Cinq-Mars! murmurait Capestoc, comme stupéfait de voir paraître M. le Grand. M. de Cinq-Mars seul à cette heure, sans garde et sans escorte! Que diable vient-il faire ici?

—Mon Dieu! avec un peu de patience, répondit d'Artagnan, je pense que nous allons être complètement renseigné avant qu'il soit longtemps.

Maintenant les deux hommes étaient tout proche, et il eût fallu être aveugle pour ne point reconnaître l'élégante taille de M. de Cinq-Mars, et la grotesque et tortue silhouette du bossu Fontrailles. Tous les deux avançaient muets, et vinrent s'arrêter sur les bords du fleuve, à dix pas à peine du bouquet d'arbres où Capestoc et d'Artagnan étaient cachés. Les deux gentilshommes, haletants retenaient leur souffle, les yeux grands ouverts, ne voulant rien perdre de ce qui allait se passer. Et ce n'est pas sans un certain étonnement qu'ils virent M. de Cinq-Mars prendre un sifflet d'or que pendait à son cou et en tirer trois sons aigus qui se répercutèrent dans la nuit.

—Hé! he! fit Capestoc, voici qui promet merveille, et je pense que nous n'allons pas perdre notre temps ici!

—Oui! oui! répondit d'Artagnan, mais ne faisons aucun bruit, car je ne donnerais pas deux mailles de nos deux peaux si nous venions à être découverts.

Cependant après avoir sifflé trois fois, Cinq-Mars attendit, inspectant consciencieusement la nuit du côté du nord. Tout à coup, il se fit un clapotis d'eau, et à la grande surprise des deux officiers, ils virent s'avancer une barque qui s'arrêta aux pieds de M. Cinq-Mars!

—C'est vous, Piolenc? demanda M. Cinq-Mars.

—Oui! Monseigneur, répondit l'homme qui conduisait le bateau.

—Tout est-il prêt?

—Tout!

—Les chevaux sont préparés?

—Depuis trois heures.

—Et les relais?

—Etablis de huit en huit lieues.

—C'est bien! Et tu as fidèlement exécuté mes ordres.

Puis se tournant vers Fontrailles, qui, jusque-là, avait tout écouté sans mot dire :

—Et toi, tâche de bien exécuter ceux que je t'ai donnés.

—Vous pouvez compter sur moi.

—Il te faut cinq ou six jours pour aller, trois pour revenir, et mettons deux jours encore à faire ce dont tu es chargé, cela te fait onze jours, mettons douze. Nous sommes aujourd'hui le vingt-trois, c'est donc le quatre du mois prochain que tu pourras me rejoindre à Perpignan, où nous serons arrivés, et depuis longtemps. Est-ce entendu ?

—Je l'ai dit, Monseigneur, répondit Fontrailles, vous pouvez compter sur moi comme sur vous-même.

—Alors, adieu, et bon voyage ! Il est cinq heures du matin, la ville ne va pas tarder à s'éveiller et je ne tiens pas à ce que l'on te voie partir.

—Monseigneur a-t-il songé, interrogea Fontrailles, que dans son entourage l'on pourra s'étonner de mon absence ?

—Ne t'inquiète pas de cela, Fontrailles ; je me charge de donner le change aux curieux.

—C'est bien !

—Allons ! embarque ! embarque ! car l'aurore ne va pas tarder à se lever.

—Ah ! un mot avant de partir, Monseigneur.

—Un mot ?

—Demain à Avignon, mon valet l'Angevin vous présentera une jeune fille que vous serez heureux de revoir.

—Une jeune fille !

—Cette comédienne que, hier au soir, vous avez daigné trouver à votre goût.

—Marianne ! s'exclama M. de Cinq-Mars, les yeux luisants de concupiscence.

—Oui ! Marianne. Eh bien, je l'ai fait enlever par

l'Angevin, qui a ordre de vous la remettre demain à Avignon.

Capestoc poussa du coude d'Artagnan. Et n'eût été qu'ils craignaient plus que tout de se laisser surprendre tous deux eussent éclaté de rire. Mais ils se continrent.

Cependant, en apprenant ce que Fontrailles venait de faire pour lui, M. de Cinq-Mars lui serra la main, disant :

—Ah! voilà d'un bon serviteur, Fontrailles, et cela rachète ton échec de Gallius.

—Oh! oh! songea Capestoc qui ne perdait pas un mot de cette conversation, c'est donc pour le compte de M. de Cinq-Mars que cette canaille de Fontrailles agissait quand ses argousins m'ont donné une si rude chasse? Ma foi, voici qui est particulièrement curieux. Mais c'est égal! il est heureux que nul ne se doute que je me suis trouvé à Gallius, car, par les cornes du diable, avec un ennemi comme M. de Cinq-Mars à mes trousses, je risquerais de ne pas atteindre aux limites de la vieillesse.

Tandis que M. de Capestoc songeait ainsi, la conversation se poursuivait entre M. le Grand et Fontrailles En s'entendant reprocher son échec de Galluis-les-Yvelines, Fontrailles n'avait pu s'empêcher de faire un mouvement.

—Ah! Monseigneur ne devrait pas me faire un crime de n'avoir pas pu réussir, prononça Fontrailles d'une voix contrite, car Dieu me damne si je n'ai pas tout mis en œuvre pour arriver à un résultat heureux.

—Enfin, tout cela n'empêche pas que tu as échoué, et que je ne suis pas plus avancé qu'avant.

Et, comme se parlant à lui-même, il ajouta :

—Et Dieu sait ce que je donnerais pour que tout fût arrivé à souhait.

—Tiens! tiens! songea Capestoc, c'est donc M. de

Cinq-Mars s'intéresse l'enveloppe que possède M. de Puyroland? Voilà un renseignement que j'aurais payé fort cher, et que je viens d'avoir pour rien.

Cependant Fontrailles continuait :

—Ma foi! Monseigneur, j'en arrive à croire que le diable lui-même s'est mis de la partie. J'avais envoyé trois hommes bien décidés.

—Et tous les trois sont morts!

—Je vous le dis, c'est le diable...

—Bref! tu as échoué. Et maintenant il est trop tard. Allons! embarque! embarque! et songe que si tu réussis, tu me sauve plus que la vie!

Fontrailles s'inclina devant M. de Cinq-Mars, puis descendit dans le bateau. D'un coup de rame, l'homme qui le conduisait gagna le milieu du fleuve et bientôt un bruit rythmique d'avirons indiqua que la barque suivait le courant et s'éloignait de Valence.

M. le Grand demeura encore un instant debout sur le rivage, puis, quand la barque avec ses passagers eut disparu dans la brume qui montait du Rhône, il quitta le rivage, et partit dans la direction de Valence.

Capestoc et d'Artagnan attendirent qu'il fût loin pour sortir du bouquet de tamaris où ils s'étaient cachés.

—Eh bien, monsieur de Capestoc! fit d'Artagnan.

—Eh bien! monsieur d'Artagnan, répondit le Gascon, je crois que nous venons d'assister à une conversation que le roy ou le cardinal payeraient cher pour la connaître.

—Vous croyez qu'il s'agit d'une conspiration?

—J'en donnerais ma tête à couper.

—Bah! qui vivra verra!

—En tout cas, monsieur le mousquetaire, je ne vous conseille pas de vous vanter d'avoir assisté à cet embarquement.

—Dame, non! Car, tout lieutenant que je sui, je

pense que M. de Cinq-Mars aurait vite fait de me faire oublier ce que je viens d'entendre. M. le Grand et son bossu de favori ont laissé échapper devant nous certains secrets dont le moindre serait suffisant pour envoyer un homme à l'échafaud.

Et, comme Capestoc secouait la tête d'un air approbatif :

—D'ailleurs, je n'ai compris goutte à toutes ces mystérieuses choses, et dans le fond, je serais bien empêché d'en bavarder.

—Bah ! grommela Capestoc entre ses dents, j'ai fort bien compris, moi, et je n'en bavarderai pas davantage pour cela.

D'Artagnan reprit :

—Une chose qui m'a semblé claire, par exemple, c'est ce qui concerne la jeune comédienne.

—Oh ! pour cela, reprit Capestoc, il n'y a aucun doute. Hein ! voyez-vous la tête que va faire M. de Cinq-Mars lorsque demain soir il ne trouvera pas à Avignon l'Angevin que M. de Fontrailles lui annonçait !

—Hélas ! j'ai bien peur que tout cela ne finisse mal.

—Comment l'entendez-vous ?

—Oh ! ce n'est pas sur notre sort que je gémis. Jusqu'à la semaine prochaine, et tant que l'Angevin demeurera dans sa cave, nous n'avons rien à craindre. Mais quand il ira trouver M. de Cinq-Mars et lui racontera...

—Bah ! vous vous effrayez à tort.

—Pensez-vous.

—Oui ! car l'Angevin ne sortira jamais de la cave où nous avons ordonné de le tenir prisonnier.

D'Artagnan recula d'un pas, et regardant le cadet :

—Hé quoi ! fit-il, malgré la parole jurée, auriez-vous ordonné de l'assassiner ?

—Que non pas.

—Alors ! dans huit jours, mon valet le relâchera, et...

—Hé! parfandious! dans huit jours le bélître aura tant et tant goûté au petit vin blanc et pétillant de Saint-Perray, qu'il sera mort. Et c'est lui qui se sera tué! Nul ne pourra nous reprocher d'avoir perpétré un assassinat, et nous serons demeurés fidèles à la parole donnée.

—Mordieux! vous êtes un habile homme! ne put s'empêcher de s'exclamer d'Artagnan.

—Vous voyez donc que de ce côté nous somes tranquilles, et que ni le malin Fontrailles ni le vindicatif M. le Grand ne sauront jamais que c'est nous qui avons arraché Marianne de leurs griffes.

—Oui, reprit d'Artagnan, mais ils sauront que Marianne n'est pas en leur pouvoir.

—Dame! quand M. le Grand ne la verra point paraître, accompagnée de cet ivrogne de l'Angevin.

—Et sûrement il prendra alors la fantaisie à M. de Cinq-Mars d'aller voir la comédie, pour se renseigner sur ce qu'est devenue la belle enfant qu'il avait choisie...

—Mordioux! clama Capestoc.

—Et, apercevant Marianne sur les planches, sa fureur s'accroîtra d'autant: il tentera sans doute un nouveau coup pour l'enlever, et le hasard qui nous a favorisé une fois ne permettra peut-être plus que nous la sauvions encore.

—Cordious et parfandious! je ne la quitterai pas une minute, jura Capestoc en étendant la main.

—Ni moi non plus, pardieu! Mais quand nous serons de service...

—Alors que faire?

—Une chose fort simple: empêcher Marianne de jouer la comédie. De cette façon, M. de Cinq-Mars, ne la voyant plus sur les planches, pourra croire que quelque accident lui est survenu, ainsi qu'au brave et loyal l'Angevin.

—Pardieu! voilà une fière idée, monsieur d'Arta-

gnan ! Dès ce soir je vais en conter deux mots à ce faquin de Mirandor, et je cacherai si bien Marianne...

Mais le mousquetaire l'interrompit :

—Vous cacherez?... Pardon, mon cher lieutenant, mais je ne suis pas mort encore !

—Pas mort ?

—Dame ! vous oubliez sans doute pourquoi nous nous trouvons ici.

—Hé ! capédious ! c'est vrai, reprit Capestoc, et je ne sais vraiment où j'ai la tête. Je vous en fais toutes mes excuses lieutenant, mais du diable si je me souvenais que nous avons à régler tout d'abord une question de préséance, et ensuite...

—Ensuite, à savoir qui de nous deux va faire la cour à la belle Marianne.

—Mais tout n'est pas perdu, et maintenant rien ne nous empêche...

Et bravement, les deux gentilshommes allaient tirer leur épée, lorsque tout à coup ils entendirent des cris.

S'étant retournés, ils aperçurent le brave Cadéac qui accourait de toute la force de ses petites jambes torses et qui poussait des cris de paon, tout en levant au ciel des bras éplorés.

—Eh bien ! qu'y a-t-il, Cadéac? dit Capestoc, lorsque son valet fut à dix pas de lui.

—Il y a, Monseigneur, répondit Cadéac, suant, soufflant et haletant, il y a qu'il est six heures, et que dans un instant on va sonner la bouteselle, et que depuis une heure, je vous cherche par tous les coins de la ville.

—Capedious ! déjà six heures ! clama Capestoc.

Et il interrogea le ciel. En effet, le jour était complètement venu, et là-bas par delà les montagnes du Vivarais, le soleil commençait à monter dans une gloire de nuages roses.

—Ma foi ! c'est une partie remise, prononça d'Artagnan en souriant.

—Bah ! nous nous retrouverons !

Cependant, Cadéac songeait :

—Mais ils sont fous, archifous ! ma parole ! Enfin, tout de même je suis arrivé à temps. Mais à partir de cette minute je ne les quitte plus de vue !

Et tous les trois se dirigèrent vers la ville, où ils arrivèrent juste à temps pour prendre place dans le cortège qui commençait à s'ébranler.

XIV

En quittant Valence, le royal cortège suivit le Rhône qu'il ne devait quitter qu'à Tarascon pour prendre la route du Languedoc.

On traversait un merveilleux pays qui rappelait au cadet sa belle Gascogne, d'autant mieux qu'à droite et à gauche s'étendaient de vastes campagnes toutes plantées de verdoyants vignobles dont les produits, pour être moins savoureux que ceux du Médoc, n'en ont pas moins une valeur fort estimée des gourmets.

Tantôt la route s'allongeait dans des campagnes à perte de vue, d'autres fois elle courait entre le fleuve et des petites collines basses toutes jonchées de vignes, de mûriers et d'oliviers, d'autres fois les collines faisaient place à des roches abruptes, nues et stériles, et alors, sous l'influence d'un soleil de plomb se réverbérant sur ces roches arides, la chaleur devenait écrasante et les chevaux avaient peine à avancer. Mais bientôt un vent léger venait ranimer la belle humeur de chacun et l'on chevauchait joyeusement.

Capestoc à la tête de sa compagnie songeait, et dans les événements qui s'étaient succédés sans relache depuis son départ de Paris, il trouvait largement de quoi alimenter sa pensée.

Mais c'était l'image de Marianne que le fougueux Gascon se plaisait surtout à évoquer.

Peut-on voir une fille aussi belle! monologuait-il tout en cheminant. Ses cheveux si sombres et son oeil si bleu donnent à sa physionomie un charme étrange

qui m'a séduit tout d'abord. A Etampes, je n'ai fait que l'entrevoir, et pourtant, sa vue, je m'en souviens fort bien, m'avait jeté dans un trouble extraordinaire. Je pressentais, sans doute, que cette adorable enfant devait jouer un rôle dans ma vie. Et voici que miraculeusement je la retrouve pour lui rendre le même service qu'elle m'avait rendu. Oh! quoi que je fasse, je sens maintenant que rien ne pourra effacer de mon esprit la pensée de cette Marianne, et, pour un baiser, pour un sourire d'elle, je donnerais ma vie sans regret. Eh! je comprends que M. de Cinq-Mars en soit épris, et que M. d'Artagnan lui-même... Bref, me voici avec deux rivaux sur les bras. Pour d'Artagnan, nous nous expliquerons toujours. D'ailleurs il y a assez longtemps que nous en cherchons l'occasion. Quant au grand écuyer...

Et tout à coup, à ce nom de grand écuyer, le souvenir lui revint de ce qu'il avait entendu la veille.

—Au fait, continua Capestoc, je l'oubliais celui-là! Ainsi, c'est lui qui a fait assassiner ce pauvre chapelain de Galluis, pour lui voler ses papiers! C'est donc que ces papiers le concernent! Mais en quoi? Qu'est-ce que le jeune marquis d'Effiat...

Mais tout à coup le cadet se frappa le front.

—Oh! quelle idée! fit-il; ce brave curé de Galluis, n'a-t-il pas prononcé des mots qui m'ont paru tout d'abord inintelligibles, et parmi ces mots, le dernier, celui qu'il n'a pu achever, arrêté par la mort, n'était-ce pas "maréchal"? Oui! "maréchal"! Et le père de M. de Cinq-Mars était M. le Maréchal d'Effiat. Pardieu! voilà qui jette une légère clarté sur l'affaire. Voyons! rappelons nos souvenirs. Avant que sa pauvre âme ne s'envolât au ciel, le brave curé a prononcé exactement:

"Péril de mort... secret terrible... enfant volée... fille véritable... Jacques Gravier... maréchal..."

"C'est parfait. Le maréchal, sans aucun doute,

était le maréchal d'Effiat. Pour le péril de mort et le secret terrible, cela s'explique tout seul, et pour ma part j'en sais quelque chose. Restent les autres mots: "Enfant volé". Bon! cette enfant est la fille véritable... de qui? Eh! pardieu du maréchal. Cette enfant est la sœur de Cinq-Mars, qui la fait rechercher pour lui rendre une partie de son héritage.

Mais Capestoc secoua la tête.

—Non! non! cent fois et mille fois non! ce ne peut être ça! Si M. de Cinq-Mars recherchait une sœur perdue, il est assez en faveur auprès du roy pour n'avoir pas besoin d'envoyer à sa recherche les ruffians de M. de Fontrailles avec mission de tuer un pauvre curé de campagne. Et puis si M. de Cinq-Mars avait eu d'aussi nobles desseins que de rendre à une sœur des biens qiu lui appartiennent, il serait simplement allé trouver le vieux prêtre qu'il savait être dans le secret et il ne l'aurait pas fait assassiner pour le voler. Alors?...

Et Capestoc se torturait l'esprit pour arriver à une solution raisonnable qui'l ne pouvait découvrir.

—Et puis, tant pis! dit-il enfin, avec un haussement d'épaule philosophique! Je suis bien bon de me mettre ainsi la cervelle à l'envers pour résoudre une énigme dont le hasard, j'en suis sur, me donnera la clef un de ces jours. En attendant, félicitons-nous d'avoir appris que c'est M. de Cinq-Mars qui a fait assassiner le chapelain de Galluis, et réjouissons-nous de ce qu'il ignore que la grande enveloppe scellée de jaune est tombée en mon pouvoir. C'est égal, je nage en plein mystère, et il n'est pas jusqu'au départ nocturne de M. de Fontrailles pour un voyage qui doit durer cinq ou six jours qui ne me paraisse étrange. Bah! qui vivra verra. Diou biquant! à tout prendre, j'aime mieux songer à la belle Marianne; je serai plus sûr de ne pas attraper mal à la tête comme dans tous ces imbroglios.

Et Capestoc évoqua la fine silhouette et le charmant

visage de cette jeune comédienne, dont, il faut le dire, il était follement épris.

Il pouvait être dix heures maintenant, et le cortège approchait de Montélimar où le roy devait s'arrêter et dîner. Et le lieutenant aux gardes se proposait déjà de s'en venir trouver M. d'Artagnan afin de lui faire partager les victuailles que Cadéac avait achetées avant de partir de Valence, et ensuite, le déjeuner lestement absorbé, de s'aligner avec le mousquetaire sur le terrain afin de vider une querelle qui tendait à s'éterniser.

Mais tout à coup, il sentit une main tomber sur son épaule, et, s'étant retourné, il reconnut le cardinal qui était derrière lui.

—Monseigneur! fit-il étonné, en retenant son cheval, afin de permettre à celui du cardinal de prendre le pas sur lui.

Car, on l'a dit, durant ce voyage, le cardinal de Richelieu avait revêtu un costume de cavalier, et fort souvent il quittait sa litière pour chevaucher au milieu de ses gardes.

—Monsieur de Capestoc, fit le cardinal, Sa Majesté a décidé de demeurer trois ou quatre heures dans sa bonne ville de Montelimar, car elle se sent fatiguée ce matin.

—Bon! pensa le cadet, tout en s'inclinant devant l'Eminence, voilà qui nous donnera tout le temps nécessaire de nous expliquer avec M. d'Artagnan.

—En conséquence, continua le cardinal, Sa Majesté ne pourra atteindre Avignon ce soir, ni y passer la nuit comme cela était décidé.

Une nouvelle fois le cadet s'inclina, tout en se demandant où Richelieu voulait en venir et pourquoi il lui donnait ces détails qui, somme toute, ne l'intéressaient guère.

—C'est à Orange, poursuivit Richelieu, que Sa Ma-

jesté passera la nuit. Comme cette ville n'était point informée de l'honneur que lui fait Sa Majesté, le roy vient d'envoyer un de ses mousquetaires afin que l'on prépare tout pour le recevoir. Vous allez donc partir en avant à votre tour pour faire préparer mes logis. Car ajouta l'Eminence avec un soupir, on s'occupe bien peu de nous durant ce voyage! Et si je ne me chargeais moi-même des soins de me pourvoir pour la nuit, je risquerais fort de dormir à la belle étoile.

—Dois-je partir sur le champ? demanda Capestoc, qui voyait une fois de plus compromise sa rencontre avec d'Artagnan.

—Mais tout de suite! répondit Richelieu. Le fourrier du roy vient de partir et j'aimerais assez que vous le rattrappiez en route. Ne serait-ce que pour montrer qu'en fait de cavalier mes gardes valent les mousquetaires du roy.

Si Capestoc n'eût pas été décidé à brûler le pavé, ce seul mot lui eût donné des ailes.

—Je pars, Monseigneur! dit-il simplement.

Et, après avoir salué le cardinal, il éperonna sa monture et, sans autre réflexion, il piqua des deux.

Mais, il n'avait pas fait dix pas, qu'il arrêta net son cheval et tourna bride. C'est que cette pensée lui était venue qu'il était bon sans doute de faire prévenir M. d'Artagnan du contretemps qui lui arrivait.

Il courut donc à la queue du cortège, et ayant trouvé son valet Cadéac:

—Ecoute, Cadéac! fit-il, et souviens-toi de ce que je vais te dire.

—Je suis tout oreilles! Monseigneur, répondit le valet, légèrement troublé et un tantinet effrayé.

—Dès que tu seras arrivé à Montélimar, tu rechercheras M. d'Artagnan.

—M. d'Artagnan! fit Cadéac en ouvrant des grands yeux tout papillotants d'effroi.

—Oui! M. d'Artagnan. Et tu lui diras: "Mon maître me charge de vous présenter toutes ses excuses."

—Des excuses! interrompit Cadéac, n'en pouvant croire ce qu'il entendait.

Capestoc continua:

...—Toutes ses excuses de ne point venir vous retrouver. Mais Son Eminence vient de le charger d'une mission, et dès qu'elle sera terminée, il se mettra à votre disposition.

—Et c'est tout? interrogea Cadéac piteusement.

Le brave garçon avait cru un instant que la querelle des deux gentilshommes allait prendre fin, et son cœur avait bondi de joie dans sa poitrine.

—Oui, c'est tout! répondit Capestoc, ou plutôt non, car tu donneras à M. d'Artagnan les provisions dont tu as dû te prémunir à Valence, et qui me sont inutiles, et tu le prieras de boire à ma santé.

Et ayant dit, le cadet piqua son cheval et s'éloigna à travers champs, ne voulant point traverser le cortège royal dans toute sa longueur et laissant son valet ébahi par tout ce qu'il venait d'entendre.

Une minute, Cadéac demeura rêveur.

—Bah! fit-il enfin, qui vivra verra. Ils ne se tueront pas aujourd'hui, c'est le principal. Pour l'avenir, Dieu y pourvoira!

Et rassuré, il remit son bidet au pas et suivit le cortège.

Cependant, courant à travers la campagne, Capestoc avait regagné la route, et à peine un quart d'heure après il traversait la bonne ville de Montélimar comme une trombe, et cela au grand étonnement des bourgeois et des manants assemblés déjà sur la place pour recevoir Sa Majesté Louis XIII.

Après Montélimar, la route s'allonge à travers la campagne, droite comme un I, durant près d'une lieue. Et, Capestoc, tout en fendant l'espace, inspectait l'ho-

rizon pour voir s'il n'apercevait pas au loin le fourrier du roy. Mais la route était déserte.

Le cadet, d'ailleurs, avait bien vingt bonnes minutes de retard sur le mousquetaire qui était parti en avant, et en vingt minutes un cavalier fait bien du chemin, surtout quand il galope pour le service de Sa Majesté.

En un quart d'heure, Capestoc avait fait plus d'une lieue. Maintenant la route escaladait à pic une haute colline que surmontait une chapelle, et, qu'elle que fût son impatience de rejoindre ou même de devancer l'envoyé royal, il dut mettre son cheval au pas, afin de ne pas le tuer, ce qui n'eût point avancé ses affaires.

La route montait pendant deux lieues au moins et Capestoc mit une heure à les couvrir. Enfin, il parvint au haut de la chapelle. De cet endroit, le panorama était merveilleux, embrassant à l'entour des lieues et des lieues de verdoyantes campagnes.

Mais le cadet ne perdit point son temps à le contempler. La route descendait en zig-zag l'autre versant de la colline, et, ramassant les rênes, Capestoc lança son cheval sur cette pente roide. Il chevaucha un quart d'heure encore; mais il avait beau interroger l'horizon, il ne parvenait point à distinguer le cavalier qu'il voulait à tout prix devancer. Il en faisait une question d'honneur, et d'ailleurs il savait que le soir le cardinal serait content d'apprendre qu'un mousquetaire parti une demi-heure avant avait été dépassé par un de ses gardes.

Au bas de la colline, il traversa un village qui s'appelait Donzère, et qui appartenait à l'évêque de Viviers. Puis de nouveau, au milieu d'une grasse plaine, la route s'allongea devant lui, droite et rectiligne jusqu'à l'horizon, où il pouvait apercevoir un immense roc surmonté d'une forteresse et dominant la plaine.

Mais cette fois Capestoc tressaillit. Là-bas, tout au loin, il venait de distinguer un point noir dans un

nuage de poussière. Ce ne pouvait être que le mousquetaire. Il éperonna sa monture qui fila comme le vent.

Lentement ce point noir grossissait, ce qui prouvait que Capestoc gagnait du terrain sur lui. Bientôt le cadet put distinguer un cavalier, et enfin il reconnut le manteau rouge timbré de la croix d'or des mousquetaires. Il ne s'était pas trompé.

—Enfin! cria Capestoc les yeux brillants de joie, les gardes vont sortir vainqueurs de cette course et Son Eminence sera contente! Je m'en vais passer comme un éclair auprès de ce lambin de mousquetaire, et avant qu'il ait pu comprendre, je serai déjà loin.

Et bien que son cheval rendit par les naseaux le sang et l'écume, il lui enfonça ses éperons dans le ventre, et il se sentit emporté comme dans un tourbillon.

Deux minutes après, il passait devant le mousquetaire en poussant un rugissement de triomphe.

Mais tout à coup, il entendit derrière lui une voix joyeuse qui lui criait:

—Hé! monsieur de Capestoc! où courez-vous si vite!

Et le cadet reconnut la voix de d'Artagnan.

Alors, dépité, il arrêta son cheval et, se tournant vers le mousquetaire qui venait de le rejoindre:

—Mordioux! Monsieur, il faut que ce soit vous pour que je ralentisse mon allure, car j'avais la ferme intention d'arriver à Orange une bonne demi-heure avant le mousquetaire que je savais me précéder.

—Vive Dieu! Monsieur, répondit d'Artagnan; si j'avais su que c'était vous que le cardinal avait choisi, je ne serais point allé si vite.

—Vous le voyez pourtant, je vous ai rattrapé.

—Vous êtes le seul, parmi les gardes, capable d'accomplir un tel exploit.

—Comme vous êtes le seul parmi les mousquetaires,

qui avez pu me faire trotter ainsi. Tout autre que vous, je l'eûsse rattrapé depuis longtemps.

Et souriant, les deux ennemis se serrèrent la main

Ce qui fait que, si vous le voulez bien, reprit d'Artagnan, nous allons faire le chemin de compagnie?

— J'allais vous le proposer.

— Car vous allez à Orange, m'avez-vous dit?

— Oui! faire préparer les logis de Son Eminence comme vous allez faire préparer ceux de Sa Majesté.

— Alors, tout va bien. Mais ce n'est point une raison de flâner sur cette route.

Et les deux officiers remirent leurs chevaux au galop.

— Parfandious! fit le Gascon, je ne pensais point vous trouver sur mon chemin.

— Je ne pensais point non plus avoir ce plaisir.

— A telles enseignes que j'avais chargé Cadéac de vous présenter mes excuses de ne me pas trouver là.

— Ma foi, j'avais prié un de mes mousquetaires de vous faire la même commission.

— Eh! pardieu! le hasard fait bien les choses quand il s'en mêle, répondit Capestoc.

— Ce qui fait, continua le mousquetaire, que sans crainte d'être dérangés, cette fois, nous allons pouvoir arranger tranquillement nos petites affaires.

— Pas avant d'être arrivés à Orange, cependant.

— Pourquoi? cela

— Parce que, comme vous, je suis chargé d'une mission, et que si vous me tuez avant de l'avoir accomplie, ce serait de la désertion.

— Pardieu! vous avez raison! Forçons donc un peu nos chevaux, car, vous l'avouerai-je? j'ai hâte de me mesurer avec vous.

Et, éperonnés, les deux chevaux dévorèrent l'espace.

Ils approchaient maintenant de ce rocher que tout à l'heure Capestoc avait aperçu à l'horizon, et qui of-

frait ce spectacle curieux d'un immense bloc de calcaire déposé, semblait-il, au milieu de la plaine par quelque puissant génie, car rien ne le reliait aux montagnes voisines.

Nous l'avons dit, un château fort ruiné surmontait sa cime abrupte, et maintenant il ne semblait avoir l'autre raison d'être que de protéger contre le fougueux vent du nord le village qui s'abritait à ses pieds.

Ce village, qui, d'ailleurs, tirait son nom de ce rocher, s'appelait Pierrelate, il était célèbre pour les bourres de soie que l'on y tissait.

Mais, il faut l'avouer, Capestoc et d'Artagnan ignoraient ce détail. D'ailleurs, l'eussent-ils connu, au plus ou moins de qualité de la *pierrelatine* ils eussent préféré un bon pâté et une vieille bouteille de vin; car, n'ayant rien pris depuis le matin et ayant chevauché sans perdre haleine une quinzaine de lieues ils se sentaient l'estomac dans les talons.

Aussi, sortant du village qu'ils avaient traversé comme le vent, ne furent-ils pas médiocrement satisfaits d'apercevoir un rameau de pin qui se balançait au-dessus d'une porte surmontée de ces trois mots: *Hôtellerie de France.*

—Parfandious! s'exclama joyeusement Capestoc, voici notre affaire. Je vous avouerai que j'ai une faim de chien, et je ne serais pas fâché de goûter aux victuailles de l'*Hôtellerie de France.*

—Ma foi, cela permettra à nos chevaux de souffler, répondit d'Artagnan, et ils n'en courront que mieux tout à l'heure pour rattraper le temps perdu.

Ils sautèrent donc de cheval et, après avoir abandonné les rênes à un moutard qui venait d'accourir, ils pénétrèrent dans l'hôtellerie, où ils commandèrent un plantureux repas, copieusement arrosé de ce vieux vin que le soleil mûrit au bord du Rhône.

Une demi-heure après ils se remettaient en selle, et,

comme d'Artagnan l'avait dit, les chevaux reposés eurent bientôt fait de regagner le temps perdu.

Après avoir traversé trois ou quatre autres villages et salué au passage quelques vieilles forteresse que le farouche baron de Adrets avait démantelées moins d'un siècle auparavant, ils pénétrèrent dans Orange, après avoir admiré ce vieil arc de triomphe romain que la tradition populaire attribue à Marius et dont les geurres de religion avaient fait une citadelle.

L'émoi des échevins de la ville d'Orange fut grand quand ils apprirent que le roy leur faisait l'honneur de coucher dans leur ville. Mais les deux officiers, leur mission remplie, les laissèrent se démener pour recevoir, Sa Majesté comme elle le méritait, et se mirent tout de suite en quête d'une hôtellerie; car, ayant préparé le coucher du roy et du cardinal, il était bien juste qu'ils s'occupassent un peu d'eux-mêmes.

Ils eurent vite trouvé deux chambres, puis n'ayant plus rien à faire:

—Et maintenant, monsieur d'Artagnan, dit Capestoc, si nous cherchions un endroit écarté où nous pussions régler en paix les petites affaires que nous avions en jeu?

—Je suis tout à votre service, répondit d'Artagnan. Cette ville n'est point trop grande, il me semble, et nous n'aurons pas loin à aller pour en sortir. Voici, je pense, une rue qui va nous mener tout droit à la campagne.

Et ils enfilèrent cette rue qui, comme ils le prévoyaient, les mena en pleins champs. La solitude était grande; la route passait à une centaine de pas, mais elle paraissait déserte ; les deux officiers pensèrent qu'ils étaient bien seuls, et joyeusement ils donnèrent de l'air à leur rapières.

Mais, hélas, il était écrit au grand livre du destin que ces deux braves gentilshommes ne pourraient jamais tirer l'épée sans qu'aussitôt ne survînt quelque fâcheux. A

peine les deux lames avaient-elles pris le contact, qu'un homme s'élança vers eux, s'écriant :

—Holà ! les amis, je vous en prie, un coup de main !

—Parfandious ! l'illustre Mirandor ! s'écria Capestoc en reconnaissant le chef de troupe dans l'intrus qui arrivait si malencontreusement.

—Allons ! c'est la fatalité ! grommela d'Artagnan en remettant son épée au fourreau.

Mirandor, cependant, à son tour, venait de reconnaître les deux gentilshommes, et, tout troublé, il tortillait son feutre entre ses doigts, saluant, souriant niaisement, n'osant rien dire.

—Eh bien ! qu'y a-t-il ? qu'arrive-t-il ? cria Capestoc ; que fais-tu sur cette route, et pourquoi nous appelais-tu avec cet air de désespoir ?...

—Monseigneur ! Monseigneur ! balbutait Mirandor.

—Voyons ! parle ! réclama d'Artagnan.

—Mon Dieu, Monseigneur, commença Mirandor, d'une voix tremblante, je vous fais toutes mes excuses... mais pouvais-je prévoir ?... de loin j'ai vu deux hommes... J'ai pensé que c'étaient des.. habitants du pays.. comment reconnaître que c'étaient vos seigneuries !...

—Enfin ! interrogea Capestoc, si c'avaient été des manants, que leur aurais-tu demandé ?

—Voici la chose, Monseigneur, continua Mirandor, dont l'embarras ne faisait que croître... Je vais vous dire, mais pardonnez-moi ma hardiesse : figurez-vous que mon chariot s'est embourbé, et alors...

—Bon ! bon ! compris ! Et tu nous appelais à ton aide ?

—Oh ! parce que je n'avais point reconnu vos seigneuries, sans cela...

—Hé ? parfandious ! nos seigneuries te donneront bien un coup de main pour le tirer d'embarras ; où est le chariot !

—Quoi ! vous voudriez ?

—Où est ton chariot, te dis-je ?

—Là, Monseigneur, là, sur la route.

—Allons? fit Capestoc.

Et se tournant vers d'Artagnan:

—Mordioux! puisque nous ne pouvons être tranquilles et que nous n'avons rien de mieux à faire, allons donner un coup de main à cet imbécile.

Et il suivit Mirandor, tandis que d'Artagnan retroussait sa moustache, tout joyeux de revoir la jolie Marianne.

Au milieu de la route, le chariot attendait, immobilisé, tandis qu'autour de lui, toute la troupe, plus les deux charretiers, s'épuisaient en de vains efforts. L'arrivée des deux officiers étonna tout le monde, mais surtout Marianne.

Vous! fit-elle toute rougissante.

Mais Mirandor s'écriait:

—Voici ces deux gentilshommes que j'ai surpris en train de s'escrimer, et qui veulent bien nous venir en aide.

—Mais il vous faudrait des chevaux! fit d'Artagnan après avoir jeté un coup d'oeil sur le char dont la roue s'enfonçait dans une fondrière, jusqu'au moyeu.

—Il y a une heure que je le répète, fit observer le comedien long et sec, qui n'était autre que le Fierabras de la troupe.

Parbleu! fit Mirandor, oui! il faudrait des chevaux. Mais nous n'en trouverons qu'à la ville, et nous n'avons pas de temps à perdre si nous voulons être arrivés à Avignon avant le soir.

Hé! parfandious! vous avez le temps, en ce cas, fit Capestoc, car le roy couche à Orange cette nuit et ne sera à Avignon que demain.

—Alors, nous sommes sauvés! s'exclama Mirandor joyeusement: les charretiers vont rester là à garder la voiture tandis que nous allons retourner à la ville. Je

ramènerai les chevaux, et nous jouerons ce soir. A Orange, puisque le roy y couche.

Les comédiens respirèrent et la troupe rebroussa chemin.

Cependant, d'Artagnan et Capestoc s'étaient approchés de Marianne.

—Eh bien! Mademoiselle, commença Capestoc, êtes-vous revenue de votre émotion d'hier au soir?

—Et rien de fâcheux ne vous est advenu depuis que nous vous avons quittée? ajouta d'Artagnan, qui ne voulait pas être distancé par le lieutenant aux gardes.

—Je me porte fort bien, et il ne m'est rien advenu de fâcheux, répondit Marianne avec un sourire.

—Et elle ajouta:

—En pourriez-vous dire autant Messieurs?

—Nous! firent à la fois les deux officiers.

Marianne les regarda l'un après l'autre, puis, moqueuse:

—N'ai-je pas entendu, tout à l'heure, que Mirandor vous a trouvés les armes à la main?

—Bah! fit d'Artagnan.

—Nous nous entretenions la main, ajouta Capestoc.

—Vraiment! continua Mariane de plus en plus ironique. Est-il d'usage parmi les gardes ou les mousquetaires de choisir les endroits les plus écartés pour faire assaut? Pardonnez-moi, je ne suis qu'une comédienne et ne connais point trop les usages de la cour et des gentilshommes comme vous; mais il me semble...

—Hé! parfandious! interrompit Capestoc, je ne sais si vous parlez sérieusement, ou si vous voulez vous jouer de nous; mais, ma foi, tant pis, je vais tout vous dire.

—Voyons! fit la jeune fille.

—Eh bien! reprit Capestoc. Monsieur, qui est lieutenant aux mousquetaires, et moi qui ai le même grade aux gardes du cardinal, avons à décider de cette question, lequel doit céder le pas à l'autre...

—Ah! Et c'est pour cela que vous vouliez vous tuer?

—Il y a bien une autre question en jeu! grommela d'Artagnan.

—Aussi, fit la jeune comédienne, il me semblait un peu... ridicule que deux braves officiers comme vous tentassent de se couper la gorge pour d'aussi futiles raisons!

—En effet, l'autre est plus sérieuse, fit Capestoc.

—Eh bien!... commença d'Artagnan.

Mais soudain il s'arrêta. Et, ayant jeté un regard autour de lui, il examina pour voir s'ils étaient bien seuls. Les comédiens avaient pris les devants et ils étaient bien tous les trois seuls au milieu de la route.

—Que de précaution! fit Marianne sur un ton enjoué. Il s'agit donc d'un secret d'Etat?

—Vous allez voir! reprit d'Artagnan.

Et il commença.

—Imaginez-vous que M. de Capestoc et moi, nous sommes amoureux de la même personne.

—Ah! fit Marianne, dont le visage en un instant devint aussi rouge qu'une pivoine.

Capestoc se taisait, mordillant sa moustache. Lui qui n'avait pas reculé devant six rapières menaçant sa poitrine, eût donné sa part de Paradis à cette heure pour se trouver ailleurs qu'aux côtés de Marianne. Et le plus naïvement du monde, il admirait le courage de d'Artagnan. Mais celui-ic continuait:

—Oui! nous sommes amoureux de la même jeune fille. Et comme l'amour d'une femme ne peut se partapartager, nous sommes obligés d'avoir recours au hasard pour savoir qui de nous lui fera la cour. Seulement, au lieu de jouer à pile ou face comme des manants, étant hommes d'épée, nous jouons l'amour de cette enfant à la rapière. Celui qui sera tué laissera la place à l'autre. Voilà!

Sans qu'un muscle de sa physionomie tressaillit, Marianne regarda d'Artagnan.

—Vous voulez vous moquer? fit-elle enfin.

—Pas le moins du monde!

—Et que dit de cela la jeune fille que vous aimez tous deux?

—Elle ne dit rien, pour la bonne raison qu'elle ne sait rien.

—Mais si elle le savait?

—Bah!

Et fixant Marianne:

—Que diriez-vous à sa place?

—Oh! moi, je ne suis point en cause, fit la jeune fille en secouant la tête.

—Qui sait?

—Que voulez-vous dire?

D'Artagnan baissa la tête. Marianne le mettait au pied du mur.

Capestoc n'avait pas une goutte de sang dans les veines. Pour la première fois de sa vie, il se sentait ému.

Enfin, le mousquetaire releva le front, et, avec une hardiesse de page:

—Je veux dire, Marianne, que la jeune femme dont M. de Capestoc et moi sommes amoureux, c'est vous!

—Moi! fit Marianne en tressaillant.

—Oui, vous!

Mais, au grand étonnement de Capestoc, la jeune fille éclata de rire.

—Oh! cette fois, par exemple, vous n'oserez point me soutenir en face que vous ne voulez point vous gausser de moi!

—Oh! firent en même temps les deux gentilshommes.

—Un lieutenant aux gardes, un lieutenant aux mousquetaires, sans doute deux futurs maréchaux de France, amoureux d'une comédienne!

—Qu'importe le rang?

—Amoureux d'une enfant trouvée!...

—N'êtes-vous pas jeune, belle?

—Mais je n'ai pas de nom...

—Cela empêche-t-il de s'aimer?

—Oh! pardon, monseigneur d'Artagnan, fit la jeune fille soudainement devenue grave. Comédienne et enfant trouvée, je ne puis devenir votre femme. Quant à être votre maîtresse, jamais!

En parlant ainsi, elle était véritablement belle.

Capestoc en fut profondément troublé.

—Oh! Madame, fit il, pensez-vous que c'était votre déshonneur que nous convoitions!

—Ma foi, gronda d'Artagnan, je me serais fort bien contenté de cela.

—Mais, Monseigneur et moi n'aspirons qu'à une chose, continua Capestoc, vous épouser. . . .

Marianne sourit.

—Je vous remercie, monsieur de Capestoc, de cette bonne pensée. Je vous ai sauvé la vie une fois, vous me l'avez rendu, nous sommes quittes. Mais passez votre chemin, et laissez-moi à mes tragédies. Je ne veux point douter de vos sentiments. Peut-être, en un moment d'enthousiasme, m'épouseriez-vous; mais c'est une folie que vous regretteriez bientôt, j'en suis sûre. Donc, ne vous occupez plus de moi. Je ne puis être votre femme et je ne serai jamais votre maîtresse. Alors, à quoi bon vous tuer pour moi?

"D'ailleurs, — et elle se tourna vers d'Artagnan, — c'est un mauvais système que le vôtre: Si vous êtes aimé, à quoi bon tuer un homme qui ne vous gêne point? Et si l'on vous dédaigne, pensez-vous que l'on vous en aimera plus quand vous aurez tué celui que l'on chérit?

—Mordious! vous avez peut-être raison, grommela le mousquetaire entre ses dents.

—Quant à la question de préséance qui vous sépare,

ontinua la jeune fille, à quoi bon vous entretuer pour cela? D'ailleurs, vos vies vous appartiennent-elles, pour n disposer ainsi pour d'aussi futile causes? Elles sont ... roy, qui en a besoin pour soutenir son royaume. Vous ... devez mourir que devant l'ennemi et pour le service ... roy. Oubliez vos petites rancunes. Et au lieu de vous entretuer pour savoir qui passera le premier le seuil ... une porte, rivalisez plutôt à qui le premier montera ... l'assaut et plantera les fleurs de lys sur la brèche.

—Parfandious! gronda Capestoc, vous avez raison, à coup sûr!

—Ainsi donc, soyez amis et ne vous souvenez de moi ... que pour resserrer les liens de votre amitié. Et là-dessus, bonsoir, Messieurs. Me voici devant la porte de l'hôtellerie où nous allons loger; mes compagnons m'attendent, et je ne veux pas abuser de vos instants.

Et, avec un sourire et une révérence, elle planta là les deux officiers qui n'étaient pas encore revenus de leur stupéfaction.

Un long temps ils demeurèrent là ébahis. Enfin:

—Votre main, monsieur d'Artagnan, dit Capestoc.

—Oh! de grand coeur! répondit le mousquetaire.

—C'est à la vie, à la mort, n'est-ce pas?

—Pardieu!

—Voyez-vous, cette comédienne a raison. Tous les deux nous avons fait nos preuves, et il serait criminel de priver le roy de soldats tels que nous.

—D'ailleurs, si je vous avais, tué, assura d'Artagnan, j'en aurais été marri toute ma vie.

—Et moi, Monsieur, je n'aurais pu survivre au malheur de vous avoir envoyé *ad patres*.

—Soyons amis!

—Soyons frères!

Et, bras-dessus bras-dessous, sans arrière-pensée cette fois, ils s'éloignèrent de l'hôtellerie où logeait la troupe de l'illustre Mirandor.

XV

Cependant, tandis que tout ceci se passait, Sa Majesté Louis XIII avait fait son entrée dans la vieille ville d'Orange, aux acclamations des habitants. Les consuls et les échevins avaient prononcé des discours qui, bien qu'ayant été composés à la hâte, n'en étaient pas moins filandreux. Puis le roy et le cardinal avaient regagné les logis qui leur avaient été préparés; les gardes et les mousquetaires s'étaient répandus par la ville, et tout le monde semblait heureux.

Un homme seul faisait exception à cette universelle joie, et cet homme, besoin est-il de le dire? était le pauvre Cadéac.

Lorsque Capestoc l'avait quitté à quelques lieues de Montélimar, il était tout d'abord demeuré fort perplexe. Mais bientôt il avait réfléchi que, puisque son maître partait en avant et que d'Artagnan demeurait en arrière, toute rencontre était impossible entre les deux officiers et qu'il avait désormais quelque répit. Et, sous l'influence de cette réconfortante pensée, il avait joyeusement achevé sa route, en sifflant tous les airs qu'il connaissait, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire.

Dès que le cortège arriva à Montélimar, Cadéac se mit en quête de d'Artagnan. Ce n'était pas chose facile. Il allait, venait, rôdait par la ville, s'informant auprès du premier venu sans parvenir à mettre la main sur le lieutenant. Enfin, il aperçut un manteau rouge timbré d'une croix d'or qui se dirigeait vers lui.

—Pardieu! se dit Cadéac, voici un mousquetaire, il

doit savoir où se trouve son lieutenant; je m'en vais l'interroger adroitement.

Mais, à son grand étonnement, ce fut le mousquetaire qui l'aborda le premier, lui disant:

—N'êtes-vous point le valet de M. de Capestoc, lieutenant aux gardes?

Cadéac regarda l'homme.

—Si? fit-il enfin.

—Savez-vous où se trouve votre maître?

—Mon maître?

—Oui. Je suis chargé de lui dire un mot.

Une pensée traversa l'esprit de Cadéac.

—Ne viendriez-vous point de la part de M. d'Artagnan.

—En effet.

—Pardieu! songea Cadéac, c'est cet enragé de mousquetaire qui cherche mon maître pour s'aligner avec lui. Heureusement qu'il est loin.

Et s'adressant au soldat:

—Pardieu! je cherche également M. d'Artagnan pour lui dire deux mots de la part de mon maître.

—M. de Capestoc n'est donc pas ici?

—Ma foi! il doit être loin à cette heure, car il a pris les devants par ordre de Monseigneur le cardinal.

—Bien! fit le mousquetaire, en ce cas, nos deux missions sont inutiles, car comme M. d'Artagnan a pris également les devants par ordre de Sa Majesté, votre maître et mon lieutenant vont infailliblement se rencontrer a Orange.

—Vous dites! clama Cadéac éperdu.

Mais le mousquetaire était déjà loin.

—Patatras! soupira Cadéac, quand il fut revenu de son émoi: cette fois, ça y est! Nos deux bretteurs vont se rencontrer à Orange; leur premier soin sera d'en découdre, et comme je ne serai point là pour survenir fort à propos, certainement l'un des deux tuera l'autre. Mais

lequel? Si c'est d'Artagnan qui est tué, ma fois tant pis! Quelque estime que j'aie pour ce brave lieutenant, je me consolerai bien vite de sa mort. Mais si c'est M. de Capestoc...

Et Cadéac termina sa phrase par une si vilaine grimace qu'il ne laissait aucun doute sur les sentiments qu'il ressentait.

Il faut l'avouer, Cadéac eut tout d'abord la pensée de fuir, de s'en aller devant lui, au hasard, de quitter la France, de se mettre hors d'atteinte de M. le prévôt du Châtelet, qui possédait la fameuse lettre à n'ouvrir qu'après la mort de M. de Capestoc.

Et déjà il faisait tous ses préparatifs pour prendre du champ.

Mais il réfléchit néanmoins que fuir ne l'avancerait à rien; qu'il lui serait bien difficile d'éviter la main crochue des gens de la prévôté; que bientôt toute la police du royaume serait à ses trousses, et que, dans ces conditions, on ne va pas bien loin.

Puis, après tout, rien ne prouvait que M. de Capestoc fût mort. Il pouvait fort bien tuer M. d'Artagnan. Ma foi, il valait mieux attendre et retarder toute décision jusqu'à ce que l'on fût arrivé à Orange, où il serait renseigné et saurait ce qu'il avait à faire.

Et, fort mélancolique, Cadéac, à qui toutes ces préoccupations n'enlevaient point l'appétit, ouvrit le panier aux provisions destinées à M. de Capestoc et se mit à manger.

Oh! la route de Montélimar à Orange parut sans attraits au lamentable Cadéac, et chaque lieue qu'il faisait accroissait encore son angoisse. Qu'allait-il apprendre là-bas, en arrivant?

Enfin, on arriva à Orange et le premier soin de Cadéac fut de chercher son maître.

Mais, tout soudain, il pâlit affreusement. Là, devant lui, debout sur le seuil d'une hôtellerie, il venait d'aper-

cevoir M. d'Artagnan. Son sang se glaça dans ses veines.

—Misère de moi! soupira-t-il, manquant défaillir.

Pardieu, le doute n'était pas possible: d'Artagnan vivant, c'était Capestoc mort! Et, trébuchant, le pauvre Cadéac s'apprêtait déjà à prendre la fuite, lorsqu'il entendit la voix joyeuse du mousquetaire qui l'interpellait.

—Holà! Cadéac, mon garçon! avance ici, mon ami!

Plus mort que vif, Cadéac s'approcha.

—Je parie que tu cherches ton maître, ce brave M. de Capestoc?

Cadéac terrifié regarda le mousquetaire.

—Quel sans cœur! murmura-t-il, me parler ainsi après avoir tué ce brave M. de Capestoc!

—Quoi donc! continua d'Artagnan, qu'as-tu à me regarder ainsi? Il me semble que je te dis pourtant des choses simples, et tu n'as pas besoin d'ouvrir des yeux si effrayés. Tu cherches ton maître, n'est-ce pas? Eh bien, je vais te dire où il est.

—Pardieu! je m'en doute bien, grommela le valet sur un ton lamentable.

—Il est ici, continua d'Artagnan, dans cette hôtellerie, et...

—Quoi! vous ne l'avez pas tué!

Un éclat de rire répondit à cette question. C'était Capestoc en personne qui venait d'apparaître sur le seuil de la porte. En le voyant, Cadéac n'en put croire ses yeux. Il pâlit, rougit, trembla, balbutia, puis s'élança vers son maître en criant:

—Vous! Vous! Et vivant!

—Eh bien! quoi! que t'arrive-t-il? demanda Capestoc, et pourquoi pouvais-tu supposer que j'étais mort?

—Mais... commença Cadéac, et il regarda d'Artagnan d'une si particulière façon que Capestoc comprit tout de suite:

—Hé! parfandious! cet imbécile a supposé que nous

nous étions battus en duel, et en vous voyant vivant...

Pardieu! continua d'Artagnan, il a cru que vous étiez mort. Mordioux! vous avez là un valet qui vous est singulièrement attaché!

— Il a ses raisons pour cela! répondit Capestoc en clignant de l'oeil.

Puis s'adressant à Cadéac:

—Or çà, l'ami, rassure-toi; comme tu le vois, M. d'Artagnan ne m'a point tué, et pour l'avenir tu peux vivre tranquille, car il ne sera plus question de duel, maintenant, entre M. d'Artagnan et moi.

—Bien vrai? demanda Cadéac soupçonneux.

—Quand je te le dis!

—Oh! alors!

Et pour toute réponse, Cadéac lança son chapeau en l'air, en même temps qu'il poussait trois vivats retentissants qui, mieux que n'importe quelle autre parole, témoignaient de la profonde joie qu'il ressentait.

Capestoc et d'Artagnan laissèrent Cadéac à son bonheur et se dirigèrent vers l'hôtellerie de l'illustre Mirandor.

Ils s'étaient souvenus en effet du danger que courrait Marianne en montant sur les planches, et ils allaient prier le chef de troupe de donner congé pendant quelques jours à son ingénue.

Bien qu'après les paroles de la jeune fille, ayant senti la vanité de leur amour, ils eussent renoncé à elle, — à regret il est vrai,—ils ne tenaient point à ce qu'il lui arrivât malheur. Somme toute, M. de Cinq-Mars pouvait fort bien aller à la comédie le soir, afin de distraire la monotonie d'un voyage qui durait depuis si longtemps. Qu'arriverait-il, s'il reconnaissait la jeune fille que Fontrailles lui avait assuré avoir été enlevée la veille et qu'il croyait fermement retrouver à Avignon le lendemain ? A tout prix, il fallait empêcher Marianne de se montrer dans ce spectacle, ce soir et les jours suivants.

Ni Capestoc ni d'Artagnan ne se dissimulaient les difficultés de la chose. On ne prive pas une troupe ambulante de son étoile sans que la compagnie n'en souffre un peu. Mais, bah! Mirandor s'arrangerait. Qu'aurait-il fait, après tout, si Marianne eût été réellement enlevée par l'Angevin?

Cependant, ils étaient arrivés devant l'hôtellerie où Mirandor avait établi ses pénates. Comme il n'était pas loin de sept heures du soir, toute la troupe se préparait pour la représentation que le crieur public annonçait à grand renfort de trompette à travers les rues et les carrefours de la ville. Au milieu de ce brouhaha il était difficile d'entretenir à part, ne fût-ce qu'une minute, l'illustre Mirandor qui se multipliait, courant de ci de là, se démenant, donnant des ordres, jouant de l'importance, faisant de l'ouvrage comme quatre et du bruit comme vingt.

Capestoc et d'Artagnan finirent enfin par l'appréhender au moment où il donnait ses instructions au moucheur de chandelles, fonction qui n'était pas une sinécure à cette époque où le gaz ni l'électricité n'avaient encore fait leur entrée en ce monde.

—Enfin! nous vous tenons, dit Capestoc en se plantant devant le chef de troupe, tandis que d'Artagnan se plaçant à ses côtés lui barrait toute retraite.

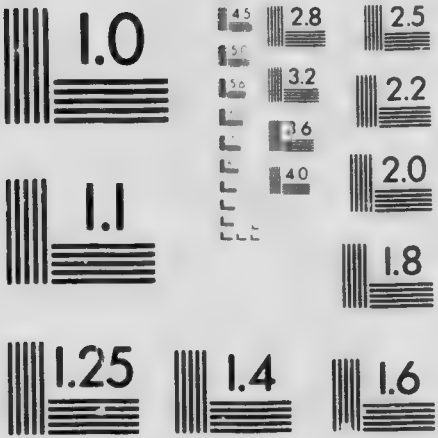
—Oh, Messeigneurs! c'est donc vous! vous venez donc voir la comédie? s'écria Mirandor tout affairé. C'est un peu tôt; mais c'est égal, je vais vous faire donner deux bonnes places sur la scène, au premier banc, et je ne souffrirai pas...

—Bon! bon! fit Capestoc, il ne s'agit point de cela. Nous avons un entretien bien plus sérieux avec vous, et ce n'est point précisément pour avoir des places au spectacle que nous venons vous trouver.

Mirandor, ouvrant autant qu'il le put ses deux petits yeux ronds, regarda les deux gentilshommes. Que lui

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

ANSI and ISO TEST CHART No 2.



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

voulait-on, Seigneur ! et quel important besoin les poussait à venir le déranger au moment où il avait tant à faire !

— Voyons, aborda carrément Capestoc, quel spectacle allez-vous donner ce soir ?

Mirandor fut démonté par une pareille question. Quoi ! c'était pour cela qu'on venait le distraire ? Cependant, à tout hasard, il répondit :

— Mon Dieu, Monseigneur, à vrai dire, je n'en sais rien encore ; nous verrons tout à l'heure, cela dépendra de la composition plus ou moins élégante du public.

Cette réponse n'étonna point Capestoc. De nos jours, elle ferait sauter le plus ignare des spectateurs, qui ne comprendrait point qu'une heure avant la représentation un directeur ne fût pas encore fixé sur la pièce qu'il va donner. C'est que, à cette époque bénie, le décor, quand il y en avait un, se réduisait à sa plus simple expression, et pouvait servir également pour toutes les tragédies du répertoire. Il en était de même du costume. Que la pièce fût grecque, romaine ou barbare, les acteurs n'en étaient pas moins drapés de la même tunique et coiffés du même casque emplumé, et le bon public n'y trouvait rien à dire. Ce qui fait que le décor, représentant immanquablement une colonnade, étant posé, et les acteurs ayant revêtu leur défroque, on pouvait jouer ceci ou cela sans risquer de choquer le spectateur.

Capestoc ni d'Artagnan n'eurent donc à être surpris de cette réponse, et le Gascon poursuivit :

— Mais, encore, quelles sont les pièces susceptibles d'être jouées ce soir ?

— Ma foi ! répondit Mirandor, le choix est grand, car notre répertoire est fort varié. Nous avons les tragédies de MM. Jodelet, Garnier ou Alexandre Hardy, fort belles encore, bien qu'elles ne soient plus du goût du jour. Nous avons le *Pyrame et Thisbé*, de Théophile de Viau, qui fait fureur partout où nous le jouons. C'est moi qui

joue Pyrame et je voudrais que vous m'entendiez dans ces deux vers:

Ma maîtresse m'attend, afin de me complaire
L'autre soleil s'en va quand celui-ci m'éclaire!

"Vers sublimes, Messieurs, et quio qu'on en dise, je les préfère à ceux-ci, que tout le monde préfère, cependant:

Eh! voici poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement, il en rougit, le traître.

Du moment qu'il parlait des rôles où il avait du succès, Mirandor oubliait qu'il était pressé. Il se complaisait à rappeler ses triomphes et poursuivit:
—Nous pourrons jouer également l'*Alaric* de M. de Scudéry, ou la *Sophonisbe*, de M. Mairet, qui est de l'Académie comme vous savez. Enfin, l'*Antigone*, de M. Rotrou, ou même *Mélite*, la *Place Royale* ou le *Cid* d'un jeune inconnu nommé Corneille, et qui aurait beaucoup de talent s'il suivait un peu plus les conseils que Son Eminence veut bien lui donner. Ah! continua Mirandor, inépuisable, si Son Eminence le cardinal me faisait l'honneur de venir ce soir au spectacle, je jouerais immédiatement *Mirame*, qui est une de ses pièces, bien qu'elle soit signée de Desmarets, ou encore les *Tuileries* où sont ces propres vers qui passeront à la postérité:

Ce même temps j'ai vu le bord d'un ruisseau
La cane s'humecter de la bourbe de l'eau,
D'une voix enrouée et d'un battement d'aile,
Ranimer le canard qui languit auprès d'elle!

Mirandor disait ses vers en arrondissant ses yeux en

boule et en rapetissant sa bouche, comme s'il se fût gargarisé avec un nectar savoureux.

—Bref! interrompit Capestoc qui préférait un bon duel à un distique, le distique fût-il du cardinal, vous ne savez pas encore auquel de ces chefs-d'oeuvre votre choix s'arrêtera le soir.

—Non! d'honneur!

—Eh bien, en ce cas, bonhomme, tâchez de choisir une pièce où la belle Marianne n'ait aucun rôle.

—Vous dites! clama Mirandor, stupéfait par ses paroles.

—Je dis, monsieur Mirandor, que M. d'Artagnan et moi nous vous demandons de ne point faire paraître la belle Marianne ce soir ni les jours suivants.

—Mais c'est impossible! protesta le pauvre homme ; Marianne étant une ingénue, je ne peux pas...

—Prenez une pièce où il n'y ait pas d'ingénue.

—Mais il n'y en a pas, mon bon seigneur. Dans toutes les tragédies, il y a une jeune amoureuse, car, sans amour, y aurait-il du théâtre?...

—Enfin, ceci vous regarde, M. d'Artagnan et moi, nous vous demandons cela, et si par aventure vous ne veuliez nous faire ce plaisir, ma foi, nous userions de la force.

—De la force! Seigneur!

—Oh! ce serait la chose la plus simple du monde, ajouta d'Artagnan qui jusque-là avait laissé parler Capestoc. Je n'aurais qu'à envoyer cinq ou six mousquetaires, et Monsieur autant de gardes, qui mèneraient un tel tapage devant que les chandelles ne soient allumées, qu'immédiatement et par ordre du roy je ferais fermer votre salle pour cause de bruits et troubles norturnes. vous le voyez, cela serait bien simple et bien facile.

Mirandor était atterré.

—Allons, un bon mouvement, reprit Capestoc, et ne nous refusez pas cette grâce que nous vous demandons.

—Mon Dieu! fit Mirandor, à la rigueur je pourrais faire remplacer Marianne par ma duègne.

Eh! mordioux, voilà une bonne idée!

—Il est vrai qu'elle a près de soixante ans et que c'est un âge un peu bien avancé pour jouer les amoureuses.

—Bah! le public d'Ornage n'est pas si difficile, et d'ailleurs nous amenerons des amis qui vous feront un vrai succès, prononça d'Artagnan.

—Et si vous êtes gentil, ajouta Capestoc, je parlerai de vous à Son Eminence.

—Vous feriez cela! s'exclama Mirandor ébloui.

—Comme je le dis!

Mirandor demeura un moment rêveur. Etre présenté au cardinal, cela avait été le rêve de toute sa vie. Qui sait? Son Eminence, frappée de son talent, le nommerait peut-être bien son comédien ordinaire et lui donnerait une pension. La perspective était bien faite pour le griser. Oh! avec cette promesse, Capestoc lui eût fait faire tout ce qu'il aurait voulu. Il eût remplacé Marianne par le Fierabras pour peu que cela eût pu plaire au Gascon.

—Ainsi donc, c'est bien entendu, conclut Capestoc, Marianne ne paraîtra pas en public ce soir?

—Ni ce soir ni les jours suivants, répondit Mirandor, et j'attendrai patiemment les bons vouloirs de vos Seigneuries.

—Ce que nous en faisons, poursuivit Capestoc, c'est d'ailleurs pour le bien de cette jeune fille.

—Ah! oui, repartit le comédien, à cause de ce seigneur, qui, à Valence...

—Parfaitement!

—Oh! vous avez bien raison de vous intéresser à Marianne, poursuivit Mirandor, qui à tout prix maintenant voulait complaire aux deux gentilshommes, surtout à Capestoc: car c'est une vraie perle que cette enfant.

—Certes! fit Capestoc.

—Oh! oui, une perle! ajouta d'Artagnan avec un soupir.

—Jolie comme un amour, continua Mirandor, spirituelle comme un démon, et distinguée comme une reine. Ah! l'on m'étonnerait bien si l'on me prouvait qu'elle n'a pas du sang noble dans les veines.

—Hé! mordioux! interrompit le Gascon, si je me rappelle bien, elle m'a dit qu'elle était une enfant trouvée. Or, vous devez savoir que tous les enfants trouvés peuvent être considérés comme gentilshommes, attendu qu'il pourraient l'être.

—Et, entre nous soit dit, continua Mirandor, ce pourrait bien être le cas de Marianne.

—Avez-vous quelque indice sur sa naissance?

—Peut-être!

—En ce cas, mordioux, parlez vite! s'écria d'Artagnan, car je serais ravi d'apprendre que cette enfant est de noble race.

—Pardieu! elle ne pourrait plus refuser notre amour, répondit Capestoc.

—Eh bien, écoutez, fit le chef de troupe.

Et, jetant un regard à droite et à gauche pour voir si nul ne l'écoutait:

—Car c'est un bien gros secret que je vais vous apprendre; jamais je n'en ai soufflé mot à âme qui vive, et Marianne elle-même n'en sait rien.

Les deux officiers étaient attentifs. Mirandor reprit:

—Imaginez-vous qu'il y a seize ans j'étais à Dreux, où, comme aujourd'hui, je donnais des représentations de nos meilleurs tragiques; un matin, au moment où j'allais donner l'ordre de faire atteler, j'entendis comme des cris partir du chariot. J'inspectai ma voiture et je découvris quoi?

—Marianne, répondit Capestoc.

—Oui, Monsieur, Marianne qui avait deux ans à peine et qui criait à s'égosiller. Elle était dans une sorte

le berceau d'osier, et on avait dû la déposer dans mon chariot durant son sommeil. Et, épinglé au berceau, il y avait un billet, et ce billet contenait en propres termes ces mots :

"Qui que tu sois, veille bien sur cette enfant et garde-la, car elle vaut un trésor."

—Parfandious ! fit Capestoc.

—Têtediou ! ajouta d'Artagnan.

—Et c'était signé, continua Mirandor, c'était signé Jacques Gravier.

—Vous dites ! s'écria Capestoc, soudain tressaillant.

—Je dis que c'était signé *Jacques Gravier*.

—Mais alors c'est...

Mais le Gascon se contint. De rouge il était devenu fort pâle, et tout son corps frémissait comme pris d'un tremblement nerveux.

—Qu'avez-vous ? fit Mirandor stupéfait par un tel changement, tandis que d'Artagnan contemplait son ami, plus qu'étonné.

Capestoc n'avait pu être maître de son premier mouvement. Mais il possédiat une grande force sur lui-même.

—Rien ! rien ! fit-il, je n'ai rien ! C'est ce nom de Gravier qui m'a surpris ; j'ai eu jadis un précepteur de ce nom, que j'ai beaucoup aimé. Mais ce ne peut être de lui qu'il s'agit, attendu qu'il est mort voici bien une cinqtaine d'années.

—Oh ! bien, répondit Mirnador qui, rassuré par cette exclamation, continua :

—Vous le voyez, pour que celui qui abandonna Marianne conseillât de la garder comme un trésor, il faut que ce soit quelque enfant d'illustre naissance.

—Vous avez sans doute raison, répondit Capestoc. Il faut donc veiller d'autant mieux sur elle. Souvenez-vous de notre recommandation, et sur ce, bonsoir, car nous vous empêchons de faire ce que vous avez à faire !

Et, tournant les talons, Capestoc planta là Mirandor avec une joie évidente d'être seul et de réfléchir à tout ce qu'il venait d'entendre.

Mais d'Artagnan le suivit.

Capestoc marchait la tête basse, muet, roulant dans son front un monde de pensées. Ils firent ainsi une centaine de pas. Enfin d'Artagnan s'arrêta et, frappant sur l'épaule du Gascon :

—Voyons, franchement, Capestoc, mon ami, qu'avez-vous?

Le cadet sursauta.

On eût dit qu'il s'éveillait d'un long cauchemar.

—Moi! fit-il.

—Ecoutez, reprit le mousquetaire, à vous dire vrai, je n'ai pas cru un mot de la fable que vous avez faite à Mirandor. Ce nom de Jacques Gravier, que le comédien a prononcé, vous a stupéfait. Vous avez prétendu que c'était le nom d'un de vos précepteurs qui était mort voici une vingtaine d'années. Et vous avez vingt ans à peine! D'ailleurs, ce Gravier eût-il été votre précepteur, son nom prononcé par Mirandor, et au sujet d'une enfant trouvée, ne vous eût point surpris à ce point. N'est-ce pas que vous connaissez cet homme et que vous savez à quoi vous en tenir sur la naissance de Marianne?

—Sur l'honneur, d'Artagnan, je ne connais point ce Jacques Gravier et je ne sais rien de Marianne.

—Capestoc, vous n'avez pas confiance en moi. Vous savez quelque chose et vous ne voulez rien dire.

—Je vous jure!

—C'est bien! Gardez votre secret. Vous avez, sans doute, de fort bonnes raisons pour le faire. Adieu!

Et, après avoir porté la main à son feutre, le mousquetaire vira des talons et tourna le dos a Capestoc.

—D'Artagnan! cria le Gascon.

Le jeune homme se retourna.

—Vous partez fâché, je le sens, continua le Gascon;

je suis sûr que vous vous imaginez que le hasard m'a mis sur une piste, et que, pendant que vous êtes mon rival, je veux garder pour moi seul le secret de la naissance de Marianne.

—Moi! protesta d'Artagnan.

Mais, à son air, Capestoc vit qu'il avait deviné les sentiments du mousquetaire. Il venait d'ailleurs, subitement, de prendre une grande résolution.

—Ecoutez, fit-il enfin, je vous ai dit la vérité tout l'heure en vous assurant que je ne connaissais pas ce Jacque Gravier, pourtant...

—Pourtant?... interrogea d'Artagnan.

—Tenez, poursuivit le cadet, c'est un secret terrible, mais j'ai foi en vous, et, qui sait? peut-être m'aiderez-vous à en trouver la solution. Mais nous sommes fort mal ici pour causer. Venez dans mon logis où je pourrai parler sans craindre aucune oreille indiscrète.

Capestoc se dirigea vers l'hôtellerie où il avait retenu une chambre. Une fois arrivés, il verrouilla la porte, fit signe à d'Artagnan de s'asseoir, puis d'une voix basse:

—Il y a six semaines environ, je traversais la forêt des Yvelines quand le hasard me fit pénétrer chez un vieux prêtre que trois sacripants venaient d'assassiner.

"L'homme agonisait, mais avant de mourir il eut le temps de me dire que ses meurtriers n'avaient commis leur forfait que pour s'emparer d'un papier qu'ils n'avaient pu trouver, dont il m'indiqua la place, et qui est en mon pouvoir aujourd'hui!

—Et ce papier contenait?... demanda d'Artagnan troublé par ces paroles.

—Je l'ignore, car le vieillard me recommanda de ne point l'ouvrir et de le remettre intact à une personne dont la mort l'empêcha de me révéler le nom. Mais le pauvre chapelain avait eu le temps néanmoins de pro-

noncer ces mots sans suite, qui sont demeurés gravés dans ma mémoire :

"Secret terrible... péril de mort... fille volée... enfant véritable... Jacques Gravier... maréchal..."

—Jacques Gravier! s'exclama d'Artagnan ; il a dit Jacques Gravier!...

—Vous comprenez maintenant l'émotion qui m'a saisi tout à l'heure quand Mirandor a prononcé ce nom!

—Mais alors, continua d'Artagnan, c'est de Marianne qu'il est question dans ce document?

—Je le crois comme vous. Mais attendez la suite. Hier au soir, à Valence, vous avez entendu comme moi cette conversation entre M. de Cinq-Mars et son confident Fontrailles, et vous avez compris qu'il était question d'une entreprise où Fontrailles avait échoué. Eh bien! cette entreprise, j'en ai acquis la certitude à mes dépens, consistait tout simplement à voler le document dont il s'agit, aprs avoir assaissiné le curé de Galluis.

—Serait-ce possible! M. de Cinq-Mars?...

—Cela est la vérité, et maintenant, d'Artagnan, vous en savez autant que moi, et pouvez facilement reconstituer cette tragique histoire. La révélation que le comédien vient de nous faire, sans se douter de son importance, corrobore complètement les paroles, inintelligibles d'abord, du vieillard assassiné. Et il appert clairement pour moi, comme pour vous sans doute, que Marianne, dont le berceau a été déposé dans le chariot de Mirandor par Jacques Gravier, a été volée par celui-ci...

—Oui, mais à qui? demanda d'Artagnan.

—Au maréchal d'Effiat, père de M. de Cinq-Mars ! répondit Capestoc.

—Quoi! vous pensez?

—J'en suis sûr, vous dis-je!

—D'ailleurs, vous pouvez facilement en avoir la preuve.

—Vous dites?

—Hé! pardieu! vous n'avez qu'à remettre à Marianne le document que le curé de Galluis vous a confié, car ce ne pouvait être que son nom qu'il allait prononcer quand la mort le surprit.

—Peut-être.

—Quoi, douteriez-vous?

—Avant que je connaisse d'une façon irréfutable la personne dont ce pauvre vieillard n'a pu me dire le nom, je ne me déferai point de ce papier. D'ailleurs, il n'est plus entre mes mains. Avant de partir, je l'ai remis à un ami, chez qui il est plus en sûreté que sur moi, livré que je suis aux hasards de la vie militaire.

—Alors, qu'allez-vous faire?

—Veiller sur Marianne d'abord, répondit Capestoc d'une voix ferme; ensuite tenter de savoir pourquoi M. de Cinq-Mars a voulu s'emparer d'un document sur une jeune fille que je crois être sa sœur; et après, attendre. Car le temps et le hasard sont deux grands maîtres, d'Artagnan, et je suis persuadé qu'un jour ou l'autre nous arriverons à connaître cet étrange mystère, et à faire œuvre de bien rendant à Marianne un nom, un titre et une fortune!

—Mordioux! répliqua d'Artagnan, je vous aiderai dans cette mission de tout mon pouvoir! Et il n'y a pas de rivalité qui tienne...

—Halte-là! mon ami d'Artagnan, interrompit Capestoc. C'est pour l'honneur que nous allons travailler; car, souvenez-vous-en, la fille du maréchal d'Effiat, la sœur de M. de Cinq-Mars, ne pourra jamais devenir la femme du lieutenant aux mousquetaires que vous êtes, ni du pauvre cadet de Gascogne que je suis.

—Hélas! répondit d'Artagnan.

XVI

Cependant le voyage continuait. Il y avait à peu près une huitaine de jours que l'on avait quitté Avignon et l'on approchait de Perpignan maintenant. La compagnie de l'illustre Mirandor suivait le cortège, ou, pour mieux dire, le précédait de quelques lieues, et chaque soir, donnait une représentation dans la ville où le roi couchait. Fidèle à la parole donnée, Mirandor avait rayé Mariannе de son programme, et à son grand étonnement, la jeune fille ne paraissait plus sur les planches. Non seulement la jeune fille s'en étonnait, mais elle s'en attristait aussi un peu.

Mais, un soir, Capestoc lui en donna la raison et, comprenant que c'était pour sa tranquillité qu'on agissait ainsi avec elle, qu'à jouer la comédie elle risquait de se faire reconnaître par le seigneur inconnu qui, à Valence, l'avait fait enlever, elle prenait son mal en patience et attendait l'heure où elle pourrait reprendre son emploi dans la troupe. D'ailleurs, pour tromper l'ennui de ce repos forcé, elle avait la compagnie de MM. Capestoc et d'Artagnan qui accouraient auprès d'elle dès que leur service leur donnait quelque loisir Et, joyeusement, elle acceptait cette compagnie, comprenant que les deux officiers s'étaient rendus aux explications fort nettes qu'elle leur avait données, et que s'ils venaient la distraire ainsi, ce n'était point en amoureux transis, mais en braves et gentils camarades.

D'ailleurs, le Gascon et le mousquetaire étaient maintenant les meilleurs amis du monde. Depuis la scène

d'Orange il n'avait plus été question de duel entre eux, et le brave Cadéac vivait dans une sérénité si complète, dans un bonheur si parfait, qu'en bon philosophe qu'il était, tant de tranquillité n'était pas sans lui faire un peu peur, et que chaque matin il se levait dans l'attente d'une catastrophe qui, heureusement pour lui, ne survenait jamais.

Cependant les deux braves officiers ne s'endormaient point dans les douceurs de ce paisible voyage. Ils avaient une mission à remplir, et ils n'y voulaient point faillir.

Ils s'étaient juré de savoir dans quel but M. de Cinq-Mars avait voulu s'emparer du document qui était tombé entre les mains de M. de Capestor, et qui, ils en avaient la conviction intime, intéressait si fortement leur petite amie Marianne. Aussi, sans avoir l'air d'y toucher, ne perdaient-ils point de vue M. le grand écuyer.

Mais M. de Cinq-Mars paraissait fort calme. Il ne quittait point le roy, semblait entrer plus avant encore dans ses faveurs, et tout ce qui n'était point la litière royale lui paraissait dénué d'intérêt. C'est ainsi qu'à Avignon il n'avait paru prêter aucune attention à ce fait qui, cependant, aurait dû le surprendre: l'absence de l'Angevin.

L'Angevin, et pour cause, n'avait point livré la jeune fille, ainsi que Fontrailles l'avait promis. Mais le jeune favori semblait avoir complètement oublié la promesse de Fontrailles. Et le Gascon comme le mousquetaire en furent ravis.

Ils avaient bien encore une crainte: Qu'adviendrait-il lorsque, l'Angevin relaxé, celui-ci viendrait raconter à M. de Cinq-Mars son arrestation et sa détention.

Mais, là-dessus encore, ils furent pleinement rassurés. Un beau soir, le valet de M. d'Artagnan arriva tout frais de Saint-Perray se remettre au service de son brave maître.

—Tu as relâché l'Angevin? demanda le mousquetaire.

—Il y a trois jours, ce qui fait que, comme vous le voyez, je n'ai point perdu mon temps à muser en route.

—De sorte que l'Angevin, qui n'ira pas moins vite que toi, aura rejoint le cortège dans trois ou quatre jours?

—Non!

—Comment cela? Mais il n'est point mort pour avoir trop bu, comme M. de Capestoc l'espérait.

—Ma foi! je l'ai cru aussi, car la cave de mon pauvre ami l'aubergiste de Saint-Perray n'est plus qu'un endroit de désolation, jonché de bouteilles vides. Mais il faut croire que ce satané l'Angevin a le gosier blindé et l'estomac semblable à celui du chameau qui, dit-on, peut boire durant quinze jours sans en être incommodé, car il est sorti de là aussi frais que s'il venait de passer une bonne nuit.

—Mais alors, il va revenir?

—Que non pas! Il a réfléchi que son maître le recevrait fort mal, après avoir échoué piteusement dans la mission délicate qui lui avait été confiée. Puis, pour tout dire, il a trouvé tant à son goût le bon vin blanc pétillant de Saint-Perray, qu'il a dû songer que jamais son estomac ne se ferait à un autre liquide. Bref, il est demeuré dans l'auberge de mon ami, en qualité de valet, et il n'en sortira que mort.

—Vive Dieu! fit d'Artagnan, voici qui est à merveille!

Et il s'en fut raconter la chose à Capestoc, et tous deux se réjouirent fort d'une pareille issue qui les laissait tranquillisés désormais.

Comme on le voit, tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes, et n'eût été que Capestoc n'arrivait point à la solution complète du problème posé par la mort du chapelain de Galluis, le Gascon comme d'Ar-

tagnan, Marianne aussi bien que Cadéac, n'eussent eu qu'à se louer des événements.

Mais, si tout marchait à souhait pour nos héros, il n'en était pas de même d'un personnage qui a joué un grand rôle dans la première partie de ce récit et que, jusqu'à maintenant, nous avons laissé un peu dans l'ombre nous voulons parler de Son Eminence le cardinal de Richelieu.

Parti de Paris à la suite du roy, maître de la situation, lentement il voyait son influence décroître, comme minée sourdement par une sape mystérieuse et souterraine.

Après avoir maté les princes et les grands, dont il avait facilement déjoué toutes les conspirations; après avoir dompté dans la personne de la reine cette hautaine Maison d'Autriche dont il jugeait que la France avait tout à craindre; après avoir démontré au roi la nécessité que les enfants de France et en particulier le dauphin, fussent enlevés des mains de l'astucieuse Espagnole qu'était la reine de France, il était parti, certain d'avoir assuré son œuvre et solidement assis sa souveraine autorité.

Et voici que chaque jour il trouvait une nouvelle résistance en Louis XIII, voici qu'il sentait que le roi peu à peu lui échappait davantage, voici qu'il comprenait que le roi se dérobait à son influence pour suivre une politique contraire à la sienne.

Qui conseillait le roy? C'était ce que le cardinal se demandait sans cesse sans pouvoir répondre.

Une autre personne eût pu exercer ainsi sur Sa Majesté Louis XIII cette influence qui échappait secrètement au cardinal. C'était le jeune marquis de Cinq-Mars. Mais Cinq-Mars était la créature de Richelieu, et le cardinal avait en lui toute confiance. C'était Richelieu qui avait fait Cinq-Mars, et il ne pouvait croire à tant d'ingratitude. D'ailleurs, quel motif aurait donc

le grand écuyer à se placer entre le roy et lui, alors qu'il avait tout intérêt, au contraire... Non! non! ce n'était pas M. de Cinq-Mars! Alors qui?

Et le cardinal se torturait l'esprit, et son influence baissait toujours. Et un jour arriva où Richelieu comprit que non seulement il avait perdu toute autorité sur le roy, mais encore qu'il commençait à devenir suspect.

Le cardinal connaissait de longue date le caractère versatile de Louis XIII; il savait qu'il y avait tout à craindre de la faiblesse de ce monarque, et lui qui avait tenu tête à la France entière, il eut peur.

Une conversation qu'il eut avec M. de Chavigny qui, reçu dans l'entourage du roi, en profitait pour rapporter au cardinal tout ce qu'il entendait, n'était pas faite pour le rassurer. M. de Chavigny l'assurait qu'il y avait un complot contre lui, qu'à la tête de ce complot était M. de Cinq-Mars en personne, lequel avait juré devant le roy de poignarder le cardinal. Et Louis XIII n'avait rien répondu, mais son regard avait été un acquiescement.

Cinq-Mars! Sa créature! Richelieu ne pouvait croire à une pareille trahison.

Mais, il le savait par expérience, il ne fallait pas douter une seule minute des rapports de M. de Chavigny. Richelieu se sentit perdu. On était à Narbonne. Immédiatement, le cardinal qui, nous l'avons dit, avait fait presque tout le voyage à cheval, se prétendit malade et incapable d'aller plus loin. Il fit prier le roi de lui permettre de demeurer dans cette ville. Le roy répondit à peine. Richelieu prit ce demi-silence pour une permission, et tandis que le royal cortège continuait sa route sur Perpignan, le cardinal demeura à Narbonne avec ses gardes.

C'est ainsi que d'Artagnan et Capestoc furent obligés de se séparer.

Le mousquetaire suivit le roy à Perpignan, tandis

que le cadet demeurait à Narbonne, auprès du cardinal.

Quant à Mirandor, il n'hésita pas. Comme il n'espérait rien de Sa Majesté Louis treizième, et qu'au contraire il ne rêvait plus qu'à être présenté à l'Eminence, espérant entrer dans ses faveurs, il demeura dans la ville où le cardinal établissait ses quartiers.

Marianne, qui n'avait plus rien à craindre maintenant que M. de Cinq-Mars était loin, put reprendre son emploi dans l'illustre compagnie, et Mirandor, pouvant enfin disposer de son ingénue, mit tous ses soins à monter la *Mirame* de M. Desmarets, afin de flatter le grand cardinal.

Mais Richelieu avait de trop graves soucis en tête pour pouvoir s'occuper de tragédie. Voici qu'à juste titre, sa crainte s'accroissant, il pensa tout à coup que Narbonne était trop près de Perpignan. Et il songea de mettre une distance plus grande entre le roy et lui. Le gouverneur de Provence lui offrit, comme refuge sûr, sa forteresse de Tarascon. Richelieu accepta avec enthousiasme.

Tarascon, c'était la facilité de s'embarquer sur-le-champ à la première alerte, c'était la facilité de quitter la France au premier signe de malheur. Et il partit pour Tarascon, où il arriva dans les premiers jours de juin.

Comme on pense, Mirandor, plein d'espoir, avait également quitté Narbonne pour suivre Richelieu. Et les Tarasconais ne se doutèrent pas de leur bonheur, en voyant pénétrer dans leur ville cette troupe de comédiens qui, tous les soirs et par quelque temps qu'il fit, allait jouer *Mirame* de M. Desmarets devant les banquettes vides.

Capestoc, en brave soldat qu'il était, avait quitté Narbonne sans regrets comme sans plaisir. Il était aux ordres du cardinal, que lui importait qu'on le con-

duisît ici ou là? A vrai dire, si on l'avait consulté, il eût préféré aller jusqu'à Perpignan où on allait se battre. Et la bataille, les coups à donner et même à recevoir, cela plaisait à ce jeune Gascon qui avait une âme de salamandre, laquelle, comme on le sait, ne se plaît que dans le feu. Mais puisque son maître en avait décidé autrement, Tarascon ou Narbonne, ça lui était égal.

D'ailleurs, s'il avait perdu la compagnie de son brave ami d'Artagnan, n'avait-il pas la douce satisfaction d'avoir toujours la belle Marianne à ses côtés? Car, il faut bien le dire, depuis que Capestoc était persuadé que Marianne était la sœur de M. de Cinq-Mars, s'il n'avait cessé de se répéter que la jeune fille était une trop grande dame pour épouser un chétif cadet de Gascogne comme lui, s'il n'avait cessé de se confirmer que jamais il ne serait autre chose pour la jeune fille qu'un camarade et un garde du corps dévoué jusqu'à la mort, si, par aventure, il eût interrogé son âme, il se fût vu forcé d'avouer qu'il adorait la comédienne et que le temps ne faisait qu'accroître son amour.

Lorsque à Narbonne, à la veille de partir, d'Artagnan était venu présenter ses respects à la jeune fille et l'assurer de son éternel dévouement, le Gascon avait été tout joyeux de voir que Marianne était demeurée fort indifférente en somme à ce départ. Et il s'était dit:

— Si c'était moi qui partais, je suis sûr que Marianne pleurerait!

Ce en quoi il se trompait sans doute, entraîné par son imagination méridionale et sa vantardise gasconne.

Quoi qu'il en soit, et bien qu'il fût tout féru de Marianne, il se gardait bien de le faire paraître, et s'efforçait de faire croire à la jeune comédienne qu'il avait complètement oublié l'amour dont il lui avait fait jadis le timide aveu. Seulement, tout au fond de lui, il pestait que les événements ne lui permissent pas de pé-

nétrer le fameux secret qui le préoccupait tant. Oh! dix ans de sa vie, il les eût donnés facilement pour être bien certain que c'était le nom de Marianne que le curé de Galluis avait voulu prononcer quand la mort était venu le surprendre. Alors il courrait chez M. de Puyroland, il rapporterait l'enveloppe scellée de cire jaune, et la remettrait à Marianne, sûr qu'elle y trouverait un nom, un titre et une fortune....

Cependant le temps passait. Il y avait plus d'une semaine que le cardinal s'enfermait dans la forteresse de Tarascon où il se rongeait d'ennui, dans l'ignorance de ce qui se passait à Perpignan, auprès du roy. Oh! durant ces journées monotones, que de haine contre ce misérable Cinq-Mars s'amassait dans l'âme de Richelieu! Un homme qui lui devait sa fortune, le trahir ainsi! Et dire que lui, lui le grand cardinal, le farouche ministre devant qui tout tremblait était impuissant à se venger de ce traître!

Un soir vers les huit heures, Capestoc était de garde à la porte du cardinal, lorsque tout à coup à la porte du château il entendit comme un bruit de querelle.

Etant descendu pour voir ce qui se passait, il se trouva en face d'un cavalier couvert de poussière, aux habits lavés de pluie et déteints par le soleil, attestant d'une rude chevauchée. Ce cavalier se disputait avec les soldats qui gardaient le château, lesquels voulaient l'empêcher d'entrer alors que le cavalier prétendait avoir un besoin urgent de voir le cardinal tout de suite.

A la vue du lieutenant aux gardes, les soldats se retirèrent. Mais le cavalier qui venait de reconnaître Capectoc sans doute, s'avança vers lui, et joyeusement:

—Enfin!— voici quelqu'un qui va me laisser pénétrer dans la place!

Et se plantant devant le Gascon:

—Ne me reconnaissez-vous point, monsieur de Capectoc?

Le cadet examina cet homme si mal vêtu qui l'interpellait par son nom, puis tout à coup :

—Hé ! parfandious ! c'est M. de Rochefort !

—Lui-même ! répliqua Rochefort en éclatant de rire.

—Savez-vous que devant cette mine, je comprends que ces soldats vous aient empêché d'entrer. Têtedious ! vous venez donc de chez le diable, pour être dans un pareil état !

—J'arrive d'Espagne ! répondit le comte de Rochefort et si je suis aussi dépenaillé, c'est que j'ai couru jour et nuit pour voir le cardinal le plus tôt possible. Aussi, j'espère bien, monsieur de Capestoc, que vous allez m'introduire auprès de lui sur-le-champ.

—Pardieu ! répondit le Gascon, suivez-moi, je vous prie.

Capestoc connaissait trop le comte de Rochefort pour le faire attendre. Il savait que c'était là un fidèle serviteur du cardinal que Richelieu employait à toutes sortes de besognes mystérieuses qu'il n'eût osé confier au plus brave de ses gardes. Il pria donc Rochefort de patienter une minute, et pénétra chez le cardinal.

—Qu'y a-t-il, mon brave Capestoc ? fit le cardinal, tressaillant, en voyant entrer son lieutenant, qu'il n'avait point fait demander. Serait-ce enfin Chavigny qui revient de Perpignan ?

—Non, Monseigneur, répondit le Gascon ; c'est M. de Rochefort qui veut absolument voir Votre Eminence.

—Rochefort ! fit le cardinal étonné.

—En personne !

—Or ça ! il n'est donc point mort ! Voici bien trois mois que je n'avais entendu parler de lui.

—Ma foi, à vrai dire, il a bien l'air d'un revenant, répondit tranquillement Capestoc, et j'aurais bien cru, tant il est mal accoutré, qu'il arrivait de l'Enfer, s'il ne m'avait assuré qu'il vient d'Espagne.

—Il vient d'Espagne ! murmura le cardinal.

Puis, après un moment de réflexion :

—Vive Dieu ! Faites-le entrer. Ce damné Rochefort a toujours quelque chose d'intéressant à vous raconter.

Capestoc sortit, puis, une minute après, introduisit M. de Rochefort et alla reprendre sa faction à la porte de l'Eminence.

—Certes ! fit le cardinal, après avoir jeté un coup d'œil sur le costume du comte, mon lieutenant aux gardes avait raison en m'assurant que vous aviez l'air de revenir de l'Enfer, et je m'étonne que vous n'arriviez que d'Espagne...

—Ma foi, bien que je n'arrive que d'Espagne, je crois que les nouvelles que j'en rapporte sauront intéresser Votre Eminence.

—Voyons ! repartit le cardinal, dont les yeux brillèrent d'une impatiente curiosité.

—A vrai dire, poursuivit Rochefort, pour la clarté de mon récit, il importe que je remonte un peu haut.

—Remontez, et pourvu que ce ne soit pas jusqu'au déluge...

—Non, Monseigneur, rassurez-vous, je ne remonterai qu'à deux mois en avant, c'est-à-dire à une huitaine à peu près avant que Votre Eminence quittât Paris.

—Voyons ! j'ai hâte de connaître...

—Vous allez être satisfait, Monseigneur, continua Rochefort. Voici : Je dois vous dire d'abord que je possède une petite amie qui demeure dans les parages du Luxembourg. Or, quand je vais la voir, ne voulant pas éveiller les soupçons du voisinage et ternir sa réputation, j'ai coutume de laisser mes gens à la porte de la Foire Saint-Germain.

—Ah çà ! interrompit le cardinal, est-ce pour me conter vos aventures galantes, que vous forcez ma porte ?

—Patience, Monseigneur, car j'arrive au cœur de mon récit. Car, il y a deux mois, comme je sortais de

chez cette dame, je vis sortir d'une petite maison discrète un homme que je reconnus tout de suite pour l'avoir rencontré souvent à Bruxelles, et que je sais être employé par le roi d'Espagne pour ses affaires les plus secrètes.

—J'espère que vous avez suivi cet homme, répondit le cardinal.

—A telles enseignes que, durant trois jours, je ne quittai point ses semelles, et que le quatrième, craignant d'avoir été surpris, je dus me vêtir en mendiant, ce qui fit, entre parenthèses, que je fus rossé par le guet.

—Voilà d'un bon serviteur! fit le cardinal avec un sourire; mais j'espère que cette altercation avec le guet ne vous fit pas perdre sa trace?

—Que non pas! A huit heures, mon homme pénétrait dans une maison de la rue de Tournon.

—Dans la rue de Tournon! Qui donc habite là?

—Un jeune homme sans importance: le fils de l'historien Thou.

—Ah! oui! l'amant de Mme de Guéménée! Que diable votre homme allait-il faire chez ce bénédictin?

—Attendez, Monseigneur! A peine notre Espagnol avait-il pénétré dans cette maison, que trois hommes à cinq ou six minutes d'intervalle, l'y rejoignirent.

—Trois hommes?

—Le premier, continua Rochefort impertubablement, gros et court, bien qu'il fut enveloppé d'un épais et sombre manteau, je le reconnus tout de suite: c'était M. de Bouillon!

—Je le croyais à Sedan, interrompit le cardinal.

—Il faut croire qu'il n'y était plus. Le second ne se cachait point, arrivait là ouvertement, ce qui fait que je n'eus aucune peine à reconnaître le grand écuyer.

—Lui! Cinq-Mars! s'exclama Richelieu.

—Lui-même! Quant au troisième...

—Ne le nommez pas, car je devine, c'était Gaston d'Orléans.

—En effet, c'était lui!

—Et ces trois hommes venaient là...

—Pour conspirer contre Votre Excellence, poursuivit Rochefort.

—Hélas! je ne le sais que trop! soupira le cardinal.

Puis, après avoir songé une minute:

—Et dire que je ne peux plus rien contre ces hommes! ajouta-t-il sur un ton de désespoir infini.

Rochefort le regarda.

—C'est le grand cardinal qui me parle ainsi! interrogea-t-il stupéfait.

—Oh! mon pauvre Rochefort, répondit Richelieu, il n'y a plus de grand cardinal, maintenant. Ne voyez-vous point que je suis à Tarascon au lieu d'être à Perpignan, et ne comprenez-vous point que mon autorité est finie et que mon règne est passé!

—Oh! fit Rochefort.

Eloigné de la cour depuis deux mois, il ignorait les événements qui s'y étaient passés.

—Oui, mon règne est passé, mon fils, continua Richelieu avec un sourire mélancolique.

Et, familièrement, appuyant sa main sur l'épaule du comte, il ajouta:

—Va, tu peux quitter mon service sans crainte, car maintenant tu n'y récolteras pas grands bénéfices.

Mais Rochefort releva la tête.

—Je ne suis pas assez misérable, prononça-t-il fièrement, pour abandonner mon maître quand il est vaincu! Mais il ne peut l'être!

—Richelieu ne répondit que par un seul mot:

—Hélas!

—Non! non! s'écria Rochefort, c'est impossible! Le roy ne peut délaisser un homme qui a tant fait pour son trône!

—Le roy ne voit plus que par les yeux de M. de Cinq-Mars!

—Un traître!

—Il n'a encore trahi que moi!

—Le croyez-vous?

—Oh! si j'avais une preuve!

—Mais elle existe cette preuve!

—Que dis-tu?

—Je dis que Cinq-Mars a trahi son pays!

—Serait-il possible! fit Richelieu en se levant brusquement.

—Eh quoi! continua Rochefort, avez-vous oublié ce que je vous disais tout à l'heure?

—Tu m'as parlé d'une conspiration contre ma personne!

—Avec la complicité d'un Espagnol.

—Eh bien!

—Ah! c'est que je ne vous ai pas fini mon histoire!

" Ecoutez, Monseigneur, écoutez. Le lendemain de l'entrevue que je vous ai relatée, notre Espagnol quittait Paris. Je le suivis. Et il n'était pas arrivé à Etampes que, sous un habit de postillon, je lui faisais agréer mes services. Car je voulais en avoir le cœur net. Que Cinq-Mars, Bouillon, de Thou et Monsieur conspirassent, c'était dans l'ordre. La présence de cet Espagnol ouvrait la voie aux soupçons. En effet, je ne fus point trompé dans mon attente. A peine avions-nous traversé la frontière qu'un cavalier, qui n'était autre qu'un secrétaire secret du roy d'Espagne, se présentait vers l'homme que j'avais l'honneur de conduire, et comme il l'interrogeait, notre Espagnol répondait en propres termes ces mots: "L'affaire est faite. D'un moment à l'autre, M. de Cinq-Mars va nous envoyer le traité."

—Le traité! s'exclama Richelieu.

—Oui, Monseigneur, le traité.

—Mais alors, c'est un appel à l'étranger.

—Il me semble.

—Et c'est une horrible trahison relevant de la hache du bourreau!

—Sans doute.

—Oh! une preuve! une preuve! s'exclamait Richelieu en arpentant fébrilement sa chambre; une preuve! que je la montre au roy! que je me débarrasse de cet homme! que...

Rochefort l'interrompit.

—Mais cette preuve, Monseigneur, il vous sera peut-être facile de l'avoir.

—Comment cela? fit le cardinal, qui s'arrêta et fixa le comte.

—Dame, répondit Rochefort avec le plus grand calme, que Votre Excellence daigne se souvenir que j'ai quitté l'Espagne il y a trois jours: qu'à ce moment on n'avait pas encore reçu le traité: c'est donc qu'il est encore en route, et il me semble qu'un homme sûr et intelligent...

—Eh! mordieu! fit Richelieu impatienté, que ne restais-tu en Espagne, et que n'attendais-tu! Cela eût été du temps de gagné.

—C'était assurément le parti le plus sage, répartit Rochefort impassible. Mais je n'ai point dit à Votre Eminence que, découvert et reconnu par mon Espagnol, j'ai été arrêté et que je ne dois d'être ici qu'à ma science consommée de l'escrime. Envoyez quelqu'un tout de suite: il est sûrement encore temps, et les hommes ne doivent point manquer à Votre Eminence.

Le cardinal ne répondit rien, mais il appuya sur le timbre. Aussitôt Capestoc parut.

—Monsieur de Capestoc, commença le cardinal, vous allez prendre le meilleur cheval de votre compagnie.

—Bien, Monseigneur, répondit le lieutenant.

—Et vous allez partir pour l'Espagne.

—Bien, Monseigneur, répliqua le Gascon, qui fût allé en enfer si le cardinal le lui avait ordonné.

—Seulement, vous allez rejoindre au plus vite la route qui mène de Perpignan à Madrid.

—Ce sera fait!

—Là, vous rencontrerez un homme envoyé en Espagne par M. de Cinq-Mars; le difficile sera de le reconnaître.

Soudain le cadet se rappela la scène à laquelle il avait assisté à Valence. Tout de suite il comprit. Et avec un sang-froid imperturbable:

—Ce sera facile, au contraire, car je connais cet homme!

Richelieu regarda son lieutenant.

—Vous connaissez?... fit-il.

—Oui! c'est M. de Fontrailles.

—Comment le savez-vous?

—Je l'ai vu partir, il y a huit jours.

—Et vous ne m'en avez rien dit! s'écria le cardinal furieux.

Mais la colère du ministre n'était point faite pour démonter le Gascon qui, fort calme, répondit:

—Je ne pensais point que cela intéressât Votre Eminence.

—Vous ne saviez donc point de quelle mission ce Fontrailles était chargé?

—Je l'ignore, en effet.

—Eh bien, apprenez qu'il porte au roy d'Espagne un traité appelant l'étranger en France, que ce traité il me le faut, dussé-je le payer de toute ma fortune.

—Monseigneur, répondit Capestoc, je suis à votre service, et vous l'aurez pour rien.

Et ayant salué, il sortit.

XVII

En quittant le cardinal, Capestoc courut à son logis où il pensait trouver le fidèle Cadéac. Mais le brave garçon sachant que son maître était de service près de Richelieu, et bien persuadé qu'il ne reparaîtrait point jusqu'au lendemain matin, en avait profité pour rendre visite à un petit cabaret du voisinage, où Capestoc le découvrit en proie aux fortes émotions d'un lansquenet effréné.

—Comment! C'est ainsi que tu gardes la maison pendant mon absence?

Cadéac demeura bouche bée.

—Voyons, quelles belles raisons vas-tu me donner pour excuser ta négligence?

—Ma foi, Monseigneur, répondit Cadéac, je ne pensais point que vous reviendriez sitôt.

Capestoc se mit à rire à cette naïve réponse, et, ayant ri, il ne put se fâcher.

—Allons! vite à la maison! car je n'ai point le temps de te rosser aujourd'hui.

L'oreille basse, Cadéac fila, moins vexé sans doute de l'algarade de son maître que du chagrin de quitter une partie juste au moment où la veine commençait à lui venir.

Une minute après, on arrivait au logis du lieutenant aux gardes.

—Maintenant, mon vieux Cadéac, fit Capestoc, tu vas me seller un cheval.

—Bien! répondit le valet, qui jusque-là ne trouvait

rien d'extraordinaire à cet ordre. Et déjà il se dirigeait vers les écuries où se trouvaient les trois chevaux du Gascon.

—Attends une minute, fit celui-ci en le retenant par la manche. Tu es bien pressé de retourner à ta partie! C'est *Empédocle* que tu vas me seller.

—Empédocle! fit Cadéac en ouvrant de grands yeux.

Des trois montures de Capestoc, Empédocle était celle qui avait le plus de fond. Le lieutenant ne s'en servait que lorsqu'il partait pour quelque longue expédition. Cela expliquait l'étonnement du valet.

—Eh bien! repartit le Gascon, qu'as-tu à me regarder ainsi?

—C'est donc que vous partez pour voyage?... demanda timidement Cadéac.

—Dame! sept ou huit jours au plus.

—Et... vous allez?... interrogea encore Cadéac, qui pâlissait visiblement.

—Tu es bien curieux, l'ami! répondit Capestoc, qui ne tenait pas du tout à ce que la ville entière connût l'endroit où il allait et pût deviner la mission dont il était chargé.

—Oh! pardonnez-moi! ce n'est point la curiosité qui me pousse...

—J'en suis heureux, car ainsi tu ne seras point déçu.

—Mais... continua le pauvre diable... Excusez-moi de vous adresser une autre question... Est-ce bien dangereux, l'endroit où vous allez?

—Peuh! je n'en sais rien; mais que t'importe?

—C'est que... murmura Cadéac, qui décidément n'était pas rassuré du tout.

—Bon; je comprends, s'écria Capestoc en éclatant de rire. Tu as peur, j'en suis sûr, qu'il ne m'arrive malheur!... Eh bien, rassure-toi... Tu dois savoir, pour m'avoir vu à l'œuvre qu'on ne me tue pas, moi! et que l'épée qui doit trancher le fil de mes jours tant

précieux n'a pas encore été trempée. Aussi, dépêche-toi, car, je te l'ai dit, je suis pressé et n'ai point de temps à perdre à faire la conversation avec toi.

Il n'y avait pas à répliquer lorsque Capestoc donnait un ordre. La mort dans l'âme, Cadéac s'en fut tirer Empédocle de son écurie, et le sella, tout en poussant des soupirs capables de gonfler les voiles de toutes les tartanes qui encombraient le port de Tarascon. Mais tout en soupirant il avait réfléchi, et lorsque Capestoc, qui était allé chercher un manteau, sa bourse et ses trois pistolets d'arçon, revint trouver Cadéac :

—Mais, fit celui-ci, vous n'allez point partir tout seul pour cette expédition ?

—Pourquoi pas ?

—Vous ne m'emmènerez même pas !

—Qu'aurais-je à faire de ta compagnie ?

—Je ne sais pas ; mais il me paraît qu'il n'est guère de bon ton qu'un gentilhomme voyage ainsi sans un domestique !

—Ouais ! répondit Capestoc, ce n'est pas de bon ton. Eh bien ! Cadéac, mon ami, nous nous passerons du bon ton pour cette fois. Car tu vas demeurer ici, où tu me seras plus nécessaire qu'à mon côté.

Et ce disant, il sauta à cheval.

Cadéac, prêt à pleurer maudissait le destin. A coup sûr, son maître partait par une de ces entreprises périlleuses dont il avait la spécialité et où l'on risque d'attraper cent coup de rapière pour un. Et encore, s'il avait pu l'accompagner ! Mais non ! Son maître ne voulait pas de lui. Qu'allait-il devenir pendant son absence ? L'inquiétude allait le ronger. A chaque minute il penserait voir apparaître trois ou quatre sergents du guet, envoyés par le grand prévôt de Paris qui, Capestoc mort, aurait ouvert le billet déposé entre ses mains. Ah ! quelle horrible situation pour le pauvre Cadéac,

et qu'il eût donné cher pour que tout ce qui lui advenait ne fût point arrivé! Mais qu'y faire?

Cependant, Capestoc étant en selle et prêt à partir, il se retourna vers Cadéac qui se lamentait.

—Ecoute, l'ami, fit-il, et retiens bien tout ce que je vais te dire: Je ne sais combien je demeurerai de temps absent, mais je reviendrai, sois-en certain. Si tu m'as obéi, tu seras récompensé; dans le cas contraire...

Et Capestoc fit le geste de manier un bâton imaginaire, mimique que Cadéac compris tout de suite, ce qui faisait honneur à ses qualités intellectuelles.

—Vous serez obéi fidèlement, se hâta-t-il de répondre.

—J'y compte bien! Donc, tu vas commencer par ne point t'absenter d'ici. Et tu veilleras jour et nuit à ce qu'il n'arrive rien de fâcheux à Mlle Marianne. Tu m'en réponds sur ta tête, entends-tu!

—Vous pouvez compter sur moi.

—Maintenant, si par aventure M. d'Artagnan venait me voir, tu lui expliquerais que je suis parti pour quelques jours, mais que je reviendrai bientôt. Est-ce compris?

—C'est compris.

—Et maintenant, Cadéac, à la condition que tu veilles sur Marianne, tu peux boire et perdre tout ton argent au lansquenet, c'est ton affaire, je ne te demande pas autre chose. Sur ce, bonsoir, et à bientôt!

Et Capestoc piqua des deux, laissant Cadéac ébahi de la promptitude de ce départ.

Une minute encore, il demeura là, perplexe, l'oeil mouillé d'une larme et tout secoué par un frisson de peur.

—Bah! fit-il enfin, en haussant les épaules avec le geste philosophique de son maître.

Et, complètement remis de son émotion, il retourna dans la taverne, où il s'aperçut bien vite que le départ

de son maître avait rompu le charme, et que la veine qui tout à l'heure commençait à lui venir s'éloignait à grands pas.

Cependant Capestc chevauchait dans la nuit. Il pouvait bien être dix heures du soir, mais le ciel était semé d'étoiles, la lune resplendissait comme un éblouissant ducat d'or, et il faisait clair presque comme en plein jour.

—Ah! M. de Cinq-Mars conspire! songeait Capestoc. Ah! il envoie en Espagne des porteurs de traité appelant l'étranger à son secours! Et c'est cet excellent avorton de Fontrailles qu'il a choisi. Parfandious! je ne suis point fâché que le cardinal m'envoie à la poursuite de ce mi rable bossu! Je vais lui faire payer en une seule fois, et la mort du chapelain de Galluis, et mon cheval, et mon chapeau, et la nuit blanche qu'il m'a fait passer, et les chevauchées nocturnes qu'il m'a obligé de faire. Sans compter que peut-être j'aurai au bout de cela l'explication complète du mystère dont j'ai déjà soulevé un coin du voile. Et dire continuait le Gascon avec un soupir, qu'il n'y a pas quinze jours je n'avais qu'à allonger le bras, avec ma rapière au bout pour avoir ce chiffon de papier que le cardinal m'envoie chercher si loin, et que je ne serais pas forcé de courir jusqu'en Espagne! Car, il n'y a pas à dire, j'aurais préféré demeurer à Tarascon, moi! Malgré l'ennui d'entendre souvent la *Mirame* de M. Desmarets que Mirandor s'obstine à jouer devant moi et trois ou quatre sourds, cela ne me déplaisait point, parce que cela me fournissait l'occasion d'entendre la voix si mélodieuse de Marianne. Je sais bien que je suis insensé de penser encore à cette belle enfant. Elle l'a dit, et elle tiendra sa parole. Tant qu'elle sera comédienne elle ne voudra pas être ma femme, et le jour où,—comme je l'espère,—je pourrai lui rendre et son nom, et son titre, et sa fortune, c'est moi qui ne voudrai plus d'elle,

ne voulant point avoir l'air d'avoir fait ce que j'ai fait dans l'unique but d'épouser une riche héritière. Oui ! je suis fou ! Mais je l'aime, et quand une fois l'amour a pris racine dans le cœur d'un Gascon, il est impossible de l'en arracher. Ah ! Capestoc ! Capestoc ! mon ami, tu aurais cent fois mieux fait de ne jamais soupirer que pour de gentes hôtelières, avec lesquelles, du moins, tu pouvais facilement t'entendre. Quelle imprudence d'avoir laissé germer dans ton âme cet amour infernal dont jamais tu ne goûteras les fruits tant savoureux ! Mais tout le mal est fait, maintenant, et les plus beaux raisonnements du monde n'empêcheraient point que tu ne sois amoureux fou d'une femme qui ne te sera jamais de rien.

Et Capestoc poussait un soupir, éperonnait sa monture et filait comme le vent. C'est qu'il ne s'agissait point de perdre son temps en route. En comptant juste, il y avait exactement treize jours que Fontrailles avait quitté Valence, et M. de Cinq-Mars lui en avait donné douze pour revenir le retrouver à Perpignan. Capestoc arriverait donc trop tard.

Non ! Car le Gascon comptait sur l'imprévu de la route, sur les événements qui avaient dû survenir et sur le temps que Fontrailles avait sans doute attendu à Madrid. En brûlant le pavé, en chevauchant jour et nuit, Capestoc avait, sans aucun doute, le temps d'arriver à propos.

Parti à dix heures du soir de Tarascon, Capestoc arriva à Cette vers les onze heures du matin, ayant fait vingt-six lieues en treize heures. Mais Empédocle était fourbu, et il dut se procurer une autre monture. Celle-ci ne le conduisit que jusqu'à Narbonne et tomba épuisée, ayant fourni d'une seule traite près de dix-sept lieues. Un troisième cheval le mena jusqu'à Perpignan.

Mais là il dut faire un détour. C'est qu'il y avait

deux obstacles à éviter : d'abord les troupes royales qui assiégeaient Perpignan, et où M. de Cinq-Mars commandait en maître ; ensuite, les Espagnols qui défendaient la ville, et qui n'eussent point manqué de l'arrêter et de le prendre comme un espion.

Là était même le véritable danger. Car, pour les troupes royales, il eut vite fait de les éviter.

Mais il n'en était pas de même des soldats de Sa Majesté très catholique. Ceux-ci tenaient la campagne et la Catalogne tout entière était en leur pouvoir.

Néanmoins, sans trop d'encombre, Capestoc put arriver jusqu'à Villefranche, où les Espagnols étaient en assez piètre estime et où le cadet fut reçu à bras ouverts.

Mais ce n'était point là le but de son voyage. Il voulait gagner le col des Ayres et pénétrer en Espagne. Et c'était là justement que gisait la difficulté.

Par bonheur, en sa qualité de Gascon, Capestoc connaissait assez l'espagnol pour pouvoir se faire passer très facilement pour un fidèle sujet de Sa Majesté le roy de toutes les Espagnes. Donc, abandonnant sa casaque de garde, qui eût pu le compromettre, acheta-t-il chez un fripier un costume de bon gros drap de Tours, bien cossu, bien étoffé, et, sous son feutre gris dépourvu de toute plume, il avait passablement l'air d'un brave marchand de Catalogne qui s'en venait de vendre ses denrées aux fidèles soldats de Sa Majesté Philippe IV.

Par malheur, en se déguisant en commerçant, Capestoc avait été forcé d'abandonner sa bonne rapière et de vendre son cheval.

Mais il avait remplacé celui-ci par un vigoureux roussin et celle-là par un poignard effilé qui pouvait devenir terrible, dans la main du Gascon.

D'ailleurs, il cachait sous sa houppelande deux pistolets d'arçon chargés jusqu'à la gueule et prêts à cracher leur plomb à la tête de l'imprudent qui eût osé

faire de l'indiscrétion envers ce paisible marchand qui regagnait sa boutique après avoir arrondi son bas de laine.

D'ailleurs, tout se passa le mieux du monde, et, ayant quitté Villefranche le matin, il arriva dans un petit village posé au bas du col des Ayres, vers le soir.

On était en juin, et, bien que les crêtes pyrénéennes fussent couvertes de neige, tous les cols étaient praticables, et à moins d'un orage imprévu ou d'une tourmente soudaine, il n'y avait aucun danger à les franchir.

Pendant le jour s'entend, car, durant la nuit, c'était une autre affaire. Des bandits, paraît-il désolaient tous les passages, et le col des Ayres, principalement, était fréquenté par des malandrins qui y avaient, semblait-il, établi leur quartier général. Il n'a avait pas trois jours, paraît-il, un pauvre marchand de blé, qui s'était aventuré le soir dans ce périlleux passage, avait payé de sa vie cette hardiesse. D'ailleurs, même en plein jour il ne faisait pas bon s'y aventurer tout seul, et l'aubergiste qui fournissait au Gascon tous ces détails l'engageait fort à attendre, pour entrer en Espagne, que deux ou trois compagnons vinssent à passer, qui pourraient lui faire escorte.

—Bon! fit Capestoc, nous verrons ça demain.

Et comme il était exténué de fatigue, il s'en fut se coucher, et, toute la nuit rêva que M. de Cinq-Mars et Fontrailles, déguisés en bandits de grands chemins, le torturaient à petit feu.

Le lendemain, il fut debout avant le chant du coq.

—Eh bien! demanda le cadet à l'hôtelier, avez-vous quelques clients décidés à franchir avec moi le col des Ayres?

—Non! repondit celui-ci; mais si Votre Honneur veut attendre un tout petit peu, j'espère bien qu'il viendra quelqu'un.

—Attendre! attendre! grommela Capestoc, je n'aime pas beaucoup cela.

Et il ordonna de seller son coursier.

—Comment! fit l'aubergiste, vous allez vous aventurer tout seul!

—Eh! parfandious!... comme disent les Gascons, répondit Capestoc, je suis pressé et n'ai pas le loisir de demeurer trois ou quatre jours dans ton auberge.

—Mais vous allez vous faire tuer!

—Allons donc! Je suis assez grand pour me défendre!

—Mais ils sont au moins quarante qui vont vous tomber dessus!

—Nous verrons bien!

—Si encore vous étiez armé!

—Bah! tu as bien ici quelque vieille rapière à me vendre.

—J'en ai une seigneur, mais c'est une folie que vous allez faire!

—Va chercher ta colichemarde.

Comprenant que les meilleurs raisonnements du monde ne parviendraient pas à faire revenir sur sa décision cet homme plus têtu que sa mule, l'aubergiste s'exécuta, persuadé que son hôte serait tué avant d'avoir atteint le sommet du col. Aussi, fort de cette conviction et bien convaincu que désormais cet homme qui allait à la mort n'aurait plus besoin d'argent, il fit payer son épée le double de sa valeur et le prix de sa chambre le quadruple pour le moins.

Capestoc partit. Tout au fond de lui, il était persuadé qu'il n'y avait pas plus de bandits sur le col des Ayres que de doublons dans la poche d'un hidalgo. Pardieu! tout ce que racontait l'aubergiste n'était que pour retenir les voyageurs en sa maison le plus longtemps possible, et, au prix qu'il faisait payer une nuit,

Capestoc frémissait en songeant à ce que lui aurait coûté trois ou quatre jours passés dans cette taverne.

—Tétedioux! pensait Capestoc, bandit pour bandit, je préférerais peut-être ceux du col des Ayres... s'il y en avait; je suis persuadé qu'ils me voleraient moins que cet aubergiste, que la fièvre étouffe!

Cependant Capestoc, au pas tranquille de son coursier, cheminait toujours. Il traversait maintenant le plus beau site du monde.

Le chemin qu'il suivait s'accrochait à une montagne toute plantée de sapins dont les fûts s'élevaient vers le ciel, droits, robustes comme des piliers de cathédrale, faisant sur sa tête une voûte de verdure. A ses pieds, il entendait bouillonner un torrent furieux, interrompant seul de ses grondements le majestueux silence de ces lieux. Il chevauchait ainsi depuis une heure, et toute autre monture que son pitoyable roussin eût été exténuée de gravir ainsi une pente si abrupte et si roide. Mais l'animal ne paraissait point s'en ressentir, et il allait alerte et sautillant, comme s'il se fût trouvé sur le pavé du roy.

Le soleil était haut dans le ciel, maintenant, et il pouvait bien être dix heures; mais, protégé par les branches touffues des sapins, Capestoc n'en était point incommodé, et, respirant à pleins poumons l'air saturé de résine de ces régions, il se trouvait l'homme le plus heureux de France et de Navarre. Où diable l'aubergiste avait-il pris qu'un pareil pays pût être infesté par des brigands?

Mais voici que tout à coup, au milieu de ce silence solennel, Capestoc crut entendre un froissement d'herbes sèches sur les bords de la route.

—Quelque animal que je dérange au milieu de son sommeil, murmura-t-il.

Mais il n'avait pas achevé cette phrase, prononcée à haute voix, qu'un homme bondissait au milieu de la

route, et, saisissant le roussin par la bride, tandis qu'il brandissait un pistolet :

—Rendez-vous ou vous êtes mort !

—Parfandious ! hurla le Gascon qui, prompt comme la pensée, tira sa lourde rapière et en asséna un coup formidable sur le bras du malandrin.

Juste à ce moment, l'homme pressait la gâchette de son arme ; le coup de rapière lui fit lâcher son pistolet, mais pas assez tôt que le coup ne partit.

Seulement, au lieu d'atteindre le Gascon, la balle ayant dévié, alla s'enfoncer dans la poitrine du roussin qui s'effondra, tue raide, en entraînant Capestoc dans sa chute.

En tombant, le cadet dut lâcher son épée, ce qui fait qu'il était perdu. Car, au même instant, cinq ou six bandits qui étaient cachés dans les environs sautèrent sur la route et braquèrent sur lui leur mousqueton, ce qui fit que le pauvre Capestoc pensa que sa dernière heure était venue.

Aussi ne fut-il pas à moitié surpris en entendant une voix qui criait :

—Sandious ! ne tirez pas ! c'est un ami !

Aussitôt, et comme par enchantement, les escopettes s'abaissèrent, et, avant que Capestoc fût revenu de son étonnement, il avait devant lui un grand diable couvert de loques et dont la ceinture de cuir s'ornait d'un véritable arsenal de poignards et de pistolets.

Le bandit s'avançait vers le Gascon, le sourire aux lèvres et les bras ouverts.

—Parfandious ! cria Capestoc, Bobignasse !

—Sandious ! il m'a reconnu ! répondit le ruffian tout joyeux.

—Que fais-tu dans ce défilé ?

—Vous le voyez, j'y suis assez heureux pour vous sauver la vie !

—Têtedioux ! il était temps. Mais, par ma foi, je

suis si heureux de te revoir, que je ne veux me souvenir dans quelle compagnie pitoyable je te retrouve!

Et Capestoc se laissa tomber dans les bras toujours ouverts de Bobignasse, lesquels se refermèrent sur le Gascon en un étreinte passionnée.

Les cinq ou six bandits, émus par un spectacle aussi attendrissant, lâchèrent leurs escopettes pour écraser un pleur qui mouillait leur paupière. Il y en eut même un, plus tendre que les autres sans doute, qui ne put retenir un sanglot, en même temps que d'une voix lamentable il gémissait :

—Eh bien! et moi! On ne reconnaît donc plus Sacassou!

—Parfandious! Toi aussi! s'écria Capestoc gaiement.

Et, pour ne point faire de jaloux, il se précipita dans les bras du brave Sacassou.

A ce coup, les bandits ne purent retenir leurs larmes. Et celui dont Capestoc avait à moitié cassé le bras d'un coup du plat de sa rapière se lamentait :

—Et dire que j'ai failli tuer un si brave garçon!

—Et tu aurais fait un beau coup, Balafré!

Puis se retournant vers les autres :

—Mes amis! je vous présente M. le baron de Capestoc, le plus noble gentilhomme de France et la plus fière épée du royaume !

Les bandits saluèrent et Capestoc sourit.

A vrai dire, il était content de retrouver ses deux vieux amis Bobignasse et Sacassou. Quant à regretter de les rencontrer au beau milieu d'une bande de voleurs de grands chemins, il ne le pouvait, en toute franchise, car n'était-ce pas à cela qu'il devait la vie?

—Or ça! monsieur de Capestoc, prononça Bobignasse qui paraissait être le chef de cette petite troupe, je ne sais si vous êtes pressé de gagner l'Espagne, mais, en tout cas, croyez que mes amis et moi serions désolés

si vous nous quittiez ainsi. Nous avons à deux pas d'ici notre campement. Du vieux vin rafraîchi dans le ruisseau, un quartier d'isard rôti à la broche, et vous voudrez bien nous faire l'honneur d'en prendre votre part ?

Les bandits approuvèrent ce beau discours, et entourèrent le cadet, le regardant avec des yeux pleins de supplications.

—Ma foi, j'accepte, mes amis ! répondit Capestoc, après une minute de réflexion. D'abord parce que j'ai grand faim, et ensuite parce que vous pouvez me rendre service.

Les bandits sautèrent de joie, tandis que Bobignasse et Sacassou, d'une même voix :

—Un service, monsieur de Capestoc ? Mais dix ! mais cent ! Nous sommes tous à votre disposition.

—Pardieu ! je vous reconnais bien là, mes amis.

—Allons ! en route ! commanda Bobignasse, et toi, l'Enflammé, file devant pour qu'on mette le couvert.

L'Enflammé prit sa course à travers les sapins, et la petite troupe se mit en marche. Capestoc, étroitement entouré de Bobignasse et de Sacassou, prit les devants et les autres suivirent.

—Ah ça ! mes gaillards, fit Capestoc à ses deux compagnons, vous n'êtes plus aux galères ?

—Comme vous le voyez, murmura Bobignasse.

—Oui ! ajouta Sacassou, contempler l'azur éternel de la Méditerranée, ça finit par devenir fastidieux.

—Nous préférons l'air pur des montagnes, interrompit Bobignasse.

—Et nous avons tout doucement rompu notre ban.

—Pour venir nous installer ici.

—Ce dont nous ne saurions trop nous féliciter, puisque ça nous donne la joie de vous rencontrer, ce qui ne nous fût jamais arrivé si nous étions restés à ramer sur les galères du roy.

—D'ailleurs, à vous dire vrai, fit Bobignasse, je ca-

ressais depuis longtemps le projet d'aller vous trouver à Paris.

—Vraiment !

— Oui ! continua Bobignasse, car, voyez-vous, si vous avez un service à nous demander, Sacassou et moi avions une proposition à vous faire.

—Une proposition ? s'exclama Capestoc en regardant alternativement les deux amis.

—Oui, une proposition qui, j'en suis sûr, saura vous sourire. Mais nous en reparlerons, car ce sont là des choses qu'il est inutile d'apprendre au *vulgum pecus*.

Et il désigna la troupe qui les suivait.

— D'ailleurs, fit Sacassou, nous voici arrivés au campement, et si j'en crois mon estomac, il doit être l'heure de se mettre à table.

Le campement des malandrins du col des Ayres ne brillait point par le luxe. Il se recommandait au contraire par une simplicité vraiment primitive. C'est ainsi que nos aïeux de l'âge de pierre devaient être logés. Une profonde anfractuosité d'une roche à fleur de terre tel était le Louvre où les bandits couchaient sur des lits de fougère odorante. Leur salle à manger était en plein air, sur un tertre de gazon qui s'étendait devant la caverne. Quant à leur cuisine, elle était établie un peu à gauche, sur le bord d'un tout petit ruisselet qui sortait en gazouillant du rocher.

D'ailleurs, pour être d'une installation primitive, la cuisine n'en exhalait pas moins des fumets qui chatouillaient agréablement le nez de Capestoc, qui était affamé. Sous la haute surveillance d'un vieillard à barbe blanche et à tête vénérable, que son grand âge tenait éloigné de toute vie active, un large quartier de venaison se dorait lentement aux flammes des pommes de pin.

—Allons, à table ! à table ! cria Sacassou.

La troupe entière s'assit sur l'herbe, laissant à Ca-

pestoc la place d'honneur, qui était l'endroit le plus élevé du tertre de gazon. On déboucha les bouteilles, le vieillard aidé de l'Enflammé apporta le quartier d'isard qui était cuit à point, et joyeusement on se mit à manger et à boire.

Comme il arrive dans presque tous les repas, on commença par dévorer en silence, comme si chaque mot eût été un coup de dent de perdu. Mais au bout d'un instant, quand les appétits furent un peu calmés et les soifs à demi éteintes, chacun se prit à bavarder, et Capestoc profita du brouhaha pour demander à Bobignasse :

— Comment se fait-il que deux Parisiens comme Sacassou et toi, deux vieux piliers du Pont-Neuf qui vit éclore et grandir votre gloire, ayez ainsi dédaigné les rives de la Seine pour vous installer dans ces montagnes désertes où vous devez vous ennuyer à mourir?

— Mon Dieu! c'est bien simple, répondit Bobignasse.

Puis, élevant la voix afin de dominer le brouhaha des conversations :

— Mes amis, fit-il, s'adressant aux bandits, M. de Capestoc veut connaître notre histoire.

Aussitôt tout le monde se tût, on eût entendu voler une mouche. Bobignasse commença :

— Vous devez vous souvenir comment Sacassou et moi eûmes des démêlés avec la prévôté, pour avoir oublié nos dagues dans la poitrine d'un pauvre homme qui avait commis l'imprudence de se promener au serein sur le Pont-Neuf, ce qui, étant donnés les brouillards du fleuve, est très mauvais pour la santé. Par malheur, ce brave homme était, nous le sûmes plus tard, un bonnetier de la rue Saint-Denis dont la fille devait épouser un sergent au Châtelet. Or, comme par un hasard malencontreux et fatal pour nous, le jour où nous oubliâmes nos dagues dans la poitrine du bonhom-

me, il portait sur lui une assez grosse somme d'argent qui était toute la dot de sa fille, et comme on ne retrouva point cette somme d'argent, le sergent au Châtelet se fâcha tout rouge. Et, ayant retrouvé une faible partie de cette somme dans notre réduit, nous eûmes beau protester de notre innocence et dire que ces précieux doublons représentaient à peine le prix de nos deux poignards, nous fûmes immédiatement condamnés à être pendus, et ce n'est qu'à votre haute protection que nous devons d'être encore de ce monde; ce dont Sacasseau et moi vous serons éternellement reconnaissants.

A ces paroles, de frénétiques applaudissements retentirent à l'adresse du Gascon, qui salua modestement.

—Au lieu d'être pendus, reprit Bobignasse, grâce donc à vous Monseigneur, nous vîmes notre peine commuée en celle des galères, et quelques jours après, de ville en ville, la chaîne nous conduisit jusqu'à Brest, où bientôt l'on nous confia une rame pour écrire notre nom sur les flots verdâtres de l'océan. Je ne vous le cacherai pas plus longtemps, et les camarades ici présents, qui tous peuvent parler de la chose par expérience, vous attesteront la vérité de mes paroles, la profession de rameurs sur les galères du roy, si elle permet les douceurs de la longue et salutaire méditation, manque souvent d'imprévu.

Un grognement approbatif se fit entendre, montrant à Capestoc qu'il se trouvait tout simplement au milieu d'une société d'anciens forçats. Mais ceci n'était point pour l'effrayer, le Gascon ayant l'insigne honneur d'être l'ami du chef de cette joyeuse troupe de braves gens. Il regrettait seulement de ne pas avoir amené Cadéac, qui se fut trouvé là au milieu de ses pairs.

Mais Bobignasse continua :

—Bref, Sacasseau et moi, nous n'étions pas sur les galères depuis trois jours, que déjà nous n'avions qu'une idée : nous enfuir. Par malheur, la chose n'était poi

facile. Combien tentent une évasion qui ne peuvent le mener à bonne fin, ou qui sont noyés, ou mangés par les requins, ou repris enfin par la prévôté maritime, qui n'a qu'un moyen de corriger ces audacieux : celui de les pendre à la grande vergue du premier navire qui se trouve sous sa main. Je ne vous dirai point notre vie à bord de la galère royale ; qu'il vous suffise de savoir que treize mois après avoir été enchaînés sur notre banc, Sacassou, moi et un troisième compagnon dont je vous parlerai tout à l'heure, nous parvenions à briser nos chaînes et à sauter dans l'océan. Nous croisions alors non loin des côtes d'Espagne. Amarrés sur une cage à poulets que nous avions réussi à emporter avec nous, tous les trois, entre le ciel et l'eau, nous interrogions l'horizon, cherchant une voile et tout à la fois craignant de la voir s'approcher. Car, si nous étions repêchés par un vaisseau battant pavillon de France, c'en était fait de nous, nous étions pendus. Enfin, après trois jours d'angoisses, nous vîmes s'approcher une voile : c'était une félouque espagnole, montée par de joyeux pirates marocains qui nous accueillirent à leur bord avec des cris de joie. Nous étions sauvés ! Facilement nous eussions pu nous enrôler sous le pavillon noir des pirates. Mais une campagne de douze mois à bord de la galère royale nous avait complètement désabusés sur les joies de la vie maritime. Nous nous fîmes débarquer le plus vivement possible, et, une fois à terre, ayant fait connaissance des braves enfants qui vous entourent, nous nous établîmes sur ce col des Ayres dont j'avais ouï vanter la solitude majestueuse, les sites agrestes, et la joie d'y vivre loin des choses du monde et de l'œil de la prévôté. Voici notre histoire, monsieur de Capestoc, et j'ajoute que je bénis le ciel puisqu'il nous a permis de vous rencontrer, de vous offrir ce frugal repas, et sans doute de vous être agréables, si j'en crois ce que vous avez dit tout à l'heure.

Ayant ainsi longuement parlé, Bobignasse vida la moitié d'un flacon qu'il avait devant lui, tandis que ses compagnons réveillaient les échos d'alentour du fracas de leur applaudissements.

XVIII

Cependant, Bobignasse ayant parlé et le déjeuner étant absorbé, les bandits, comprenant que, depuis qu'ils ne s'étaient vus, leur hôte et leur chef Bobignasse devaient avoir des tas de choses à se dire, se dispersèrent à droite et à gauche, pour se livrer aux douceurs de la sieste, en attendant de reprendre leur honnête occupation. Capestoc se trouva donc seul entre les deux anciens ruffians, ses amis.

—Or ça, monsieur de Capestoc, fit alors Bobignasse, —et pardonnez-moi si je me permets de vous interroger,—vous n'avez point, je pense, quitté le service du cardinal?

—Ma foi non, répondit Capestoc. Qui te fait croire?

—Mais, ce costume! poursuivit Sacassou.

—Bah! ce costume! C'est un déguisement.

—Sangdious! observa Bobignasse, je parierais ma tête que vous êtes chargé de quelque mission...

—Et tu aurais deviné, l'ami!

—Pour le service de Richelieu?

—Toujours!

—Ventredioux! exclama à son tour Sacassou, je suis

sûr que M. de Capestoc est pressé, et nous, comme des brutes, nous le retenons là à lui raconter nos petites histoires.

—Rassure-toi, Sacassou, fit le Gascon. Je suis pressé il est vrai ; mais ces histoires m'ont intéressé, et puis, quelque hâte qu'on ait, on éprouve toujours de la joie à retrouver de vieux amis comme vous.

—C'est trop d'honneur que vous nous faites! répondirent les bandits d'une même voix.

—D'ailleurs, poursuivit Capestoc, depuis que je vous ai rencontrés, il m'est germé dans la tête certain projet, et, pour peu que vous l'approuviez, rien ne m'empêchera de demeurer quelque temps en votre compagnie.

—Ventredioux! dites vite votre projet et, pour avoir l'honneur de vous garder au milieu de nous, nous y contresignerons des deux mains.

—Seulement, un mot, avant! Vous devez savoir que la France est en guerre contre l'Espagne. Eh bien! vraiment, êtes-vous pour Louis XIII ou pour Philippe IV?

—Peuh! répondit Bobignasse, nous nous tenons en dehors des querelles des grands.

—Oui! ajouta Sacassou, pourvu qu'ils aient une escarcelle bien garnie, nous arrêtons les Espagnols aussi bien que les Français qui s'engagent dans ce défilé.

—Seulement, se hâta d'ajouter Bobignasse, n'allez pas nous prendre pour des voleurs. Ayant établi notre souveraineté sur ces cols, nous nous contentons de demander un impôt de passage, comme c'est notre droit; les rois de France et d'Espagne n'agissent pas autrement.

—Bon! bon! répondit Capestoc en souriant, il me suffit de savoir qu'entre les deux belligérants vous êtes neutres.

—Oh! absolument.

—Et maintenant, continua le cadet, êtes-vous les amis du cardinal, ou bien?...

—Eh! parfandious! interrompit Bobignasse, peu nous chaut du cardinal; mais nous sommes vos amis, monsieur de Capestoc, et vous pouvez user de nous sans tant de préambule.

—Pardieu! voici qui me met à l'aise; ainsi, vous n'avez aucune répugnance à m'aider?

—Mais nous le ferons de tout notre pouvoir!

—En ce cas, voici ce que je demande de vous: Mais auparavant, apprenez que l'on conspire contre le cardinal.

—Ceci n'est pas nouveau, fit observer Sacassou, et Son Eminence ne s'en porte pas plus mal, Dieu merci!

—Oui! mais, cette fois, ses ennemis ont réussi.

—Ventredious! ils sont donc bien puissants! s'écria Bobignasse.

—Ces ennemis se nomment Bouillon, Gaston d'Orléans et Cinq-Mars....

—Cinq-Mars! s'exclamèrent à la fois Bobignasse et Sacassou.

—Oui, Cinq-Mars! continua Capestoc. Mais la conspiration est vaincue si je puis mener à bonne fin la mission dont m'a chargé le cardinal. Car les conspirateurs doutant de leur force, ont fait appel à l'Espagnol. Un traité signé par eux a été envoyé à l'Escurial, et c'est ce traité après lequel je cours à cette heure. Si je parviens à mettre la main dessus, je le porte à Richelieu, qui le remet au roy, et vous supposez ce qu'il adviendra des conspirateurs...

—Oui! répondit Bobignasse, je devine que c'est...

Et il fit le geste de se presser la nuque avec sa main.

Capestoc poursuivit:

—Voici à peu près douze jours que le porteur du traité est parti de Valence, et pourvu qu'il ne soit pas arrivé à Perpignan déjà...

—Mais, qui vous prouve qu'il passera par le col des Ayres? demanda Sacassou.

—C'est le chemin le plus court!

—Mais, au fait, interrogea Bobignasse, si votre homme a passé en Espagne, nous avons dû le voir, car notre surveillance est fort bien faite.

—C'est un bossu du nom de Fontrailles.

—Sangdious! nous l'avons arrêté il n'y a pas cinq jours, au col de Montlouis!

—Est-ce possible?

—C'est la vérité.

—Et vous ne l'avez point gardé!

Mais Bobignasse prit un air offensé.

—Il a payé son passage!

—Oui! ajouta Sacassou; nous avons pris tout ce qu'il avait dans ses poches.

—Et vous n'avez pas trouvé le traité?

—Non! Et il devait être bien caché, car je vous jure.

—Mais, vous dites que vous l'avez arrêté au col de Montlouis; il n'y a donc pas longtemps que vous êtes ici?

—Oh! nous avons des employés à tous les passages! J'ajouterai même qu'étant tombé dans nos mains à Montréal, ce Fontrailles, ne pouvant se douter que notre service est si bien fait, reviendra par un autre passage.

—Et comme c'est le col des Ayres qui est le plus direct...

—Il passera sûrement par ici.

—Et comme il n'a pas encore paru...

—Vive Dieu! s'écria Capestoc, j'arrive à temps!

—Et soyez tranquille, monsieur de Capestoc, continua Bobignasse, il ne nous échappera pas. Je vais faire redoubler de vigilance et, pour plus de sûreté, envoyer quelqu'un à tous les postes pour qu'ils se tiennent sur leur garde.

Et Bobignasse appela :

—L'Enflammé !

Aussitôt un homme parut.

—Tu vas dire de bien surveiller la route et de m'amener tous les bossus qui passeront.

—Tous les bossus ! fit l'Enflammé en regardant Bobignasse d'un air stupéfait.

—Oui, tous les bossus ! Cela t'étonne, mais il n'est pas nécessaire que tu comprennes. Ensuite, tu enverras au col de Perthus, à celui de la Perche, et à celui de Colitte porter le même ordre. Va !

—Bien ! fit l'Enflammé.

Et il sortit, se demandant si son chef était devenu subitement fou, et pourquoi il voulait qu'on lui amenât tous les bossus qui pourraient survenir.

—Vous le voyez, monsieur de Capestoc, fit Bobignasse, rien ne vous force plus à courir les routes, et j'espère qu'avant qu'il soit longtemps mes hommes vont nous amener ce bossu de Fontrailles.

—Parfandious ! répondit Capestoc, tu me tires là une fameuse épine du pied, l'ami ; car, à vrai dire, je n'étais pas sans inquiétude sur l'issue de mon entreprise. Et ma foi, puisque je suis sûr maintenant que notre homme ne peut nous échapper, c'est avec plaisir que je vais attendre en ta compagnie et dans celle de l'aimable Sacassou.

Les deux bandits saluèrent. Après quoi Bobignasse commença :

—En tout cas, ça va me permettre de vous faire la proposition dont je vous ai parlé.

—Au fait, oui ! Je l'avais oubliée, cette fameuse proposition.

—Voyez-vous, continua Bobignasse, je n'ai point voulu vous en parler tant que mes hommes se trouvaient là, car il s'agit de choses si graves et si importantes,

qu'il n'est pas nécessaire de mettre beaucoup de monde dans le secret.

Bobignasse se tut une minute comme pour mettre de l'ordre dans ses idées, et, afin de s'éclaircir la voix sans doute, il vida une gorgée de la gourde d'eau-de-vie qui pendait à ses côtés. Sacassou arborait sur sa figure maigre et sèche un sourire entendu. Capestoc se demandait, non sans quelque anxiété, ce qu'un homme comme Bobignasse pouvait bien avoir à lui proposer.

Le bandit reprit :

—Répondez-moi franchement, monsieur de Capestoc, et croyez que si je vous interroge, c'est dans votre bien. Auriez-vous quelque répugnance à vous marier?

—Me marier! fit le Gascon.

Et il regarda fixement l'ex-ruffian pour voir s'il ne voulait pas se moquer de lui.

Mais Bobignasse était le plus sérieux du monde.

—Oui! vous marier, appuya-t-il.

—Or ça! fit le cadet en éclatant de rire, tant une pareille proposition le surprenait dans la bouche de Bobignasse, me suis-je trompé sur ton compte, et n'exploiterais-tu les Pyrénées que pour trouver des maris à des vierges de tes amies!

Mais Bobignasse secoua la tête, et Sacassou répondit :

—Nous ne rions pas, monsieur de Capestoc, et notre demande est plus sérieuse que vous ne pouvez croire.

—Oui! continua Bobignasse, c'est la chose la plus sérieuse qui soit, et je vous répète ma question : voulez-vous vous marier?

—Mordioux! répondit le Gascon, je ne sais où tend cette demande, mais je vais répondre avec toute la franchise dont je suis capable. A vrai dire, je n'ai jamais songé à me marier, pensant, avec juste raison, je crois, qu'un homme d'épée comme moi n'a que faire à s'embarrasser d'une femme et d'enfants. Cependant, si

vous avez quelque parti avantageux à me proposer, tête-bioux! je serais bien capable d'accepter.

—Voilà qui est parlé! fit Sacassou.

—Alors, on va tout vous dire, répondit Bobignasse.

—Je vous écoute.

—Il s'agit d'une jeune fille.

—Bien.

—Jolie.

—Parfait.

—Riche.

—De mieux en mieux.

—Et noble.

—Je n'en demanderais pas plus! Ensuite?

—C'est tout.

—Vous en êtes sûrs! ironisa Capestoc.

—Pardieu!

—Et cette jeune fille, jolie, noble, riche, c'est vous qui êtes chargés de lui trouver un mari?

—Je ne veux rien vous cacher, et ce n'est pas elle précisément qui nous a chargés de ce soin.

—Bon! bon! je vois. Seulement, maître Bobignasse je crois bien qu'une jeune fille comme celle que vous me dépeignez n'épousera jamais un cadet de Gascogne qui n'a pour toute fortune que son épée...

—Et un bâton de maréchal dans ses fontes.

—Bah! le bâton de maréchal est bien loin, et avant de l'atteindre, il y a pas mal de biscaïens qui peuvent me couper bras et jambes.

—Je suis sûr qu'elle se contentera de l'épée et de votre bonne mine!

—Parfandious! elle a donc quelque tare?

—Je ne le pense pas!

—Ma foi, je ne vous comprend pas.

—Eh bien, je vais tout vous dire.

Et Bobignasse, ayant de nouveau donné l'accolade au goulot de sa gourde, reprit:

—Je vous ai dit tout à l'heure que sur les galères du roy où Sacassou et moi ramions à contre-coeur, nous avions fait connaissance d'un brave compagnon avec lequel nous prîmes la fuite. C'était un joyeux drille qu'on avait condamné aux galères pour avoir, un jour qu'il était gris, étranglé cyniquement un pitoyable hôtelier qui lui réclamait le prix de sa dépense. Je sais bien qu'auparavant il avait un peu volé, un peu tué, mais c'était malgré tout le meilleur fils du monde. J'aimais sa conversation, car on le sentait nourri de la forte moelle des Latins et des Grecs, et je ne fus pas surpris le jour où il m'apprit qu'il avait étudié. C'était vraiment un homme de bonne compagnie. Bref, c'est avec lui que Sacassou et moi quittâmes la galère où nous ramions, et il fut un des premiers à me suivre en ces lieux où il a trouvé la mort.

—Le pauvre homme! s'apitoya Capestoc, demi sérieux, demi ironique.

—Oui! continua Bobignasse, il mourut dans mes bras, frappé par une balle espagnole, un jour que les soldats nous donnaient la chasse, et c'est au milieu des affres de l'agonie qu'il me fit la confidence que je vais vous faire, et qui, je l'espère, vous profitera.

—Voyons!

—Cet homme, dont le nom importe peu, et que nous appelions Lapâleur, avait été l'intendant d'un grand seigneur. C'est dans l'exercice de ses fonctions qu'il avait eu connaissance du secret qu'il me révéla avant de mourir. Ce secret le voici, et voilà ses propres paroles:

—"L'ami, si tu veux faire ta fortune, écoute. Il existe quelque part une jeune fille, pauvre, obscure et sans nom, qui est la propre enfant d'un grand seigneur. La preuve de ce que j'avance se trouve tout au long dans la maison du chapelain de Galluis..."

—Galluis! fit Capestoc en se dressant comme mû par un ressort. Tu as dit Galluis!

—Oui, j'ai dit Galluis! répondit Bobignasse, étonné de voir Capestoc, en proie à une telle émotion. Mais qu'avez-vous?

Mais Capestoc, pâle et tressaillant, ne répondit pas. Au contraire, il interrogea:

—Et ton ami Lapâleur ne t'a pas dit où se trouvait cette enfant dont il te parlait?

—Si bien!

—Allons parle! parle! tu me fais bouillir!

Bobignasse et Sacassou regardaient Capestoc, pensant que soudainement il était devenu fou. Cependant Bobignasse répondit:

—Cette enfant, que Lapâleur disait être de noble race, se trouvait chez des paysans du nom de Poton. Un soir, il la vola, espérant qu'elle ferait sa fortune. Car il faut vous dire que le seigneur dont il était l'intendant s'était privé de ses services, et que Lapâleur vivait maintenant à l'aventure, demandant au hasard son pain de chaque jour. Mais ce hasard ne lui était pas favorable. La misère le poursuivait, et un soir, comprenant qu'à garder avec lui cette fillette de deux ans à laquelle il ne pouvait donner de lait, il risquait fort de la perdre, il l'abandonna, comtant bien la reprendre un jour, dans le chariot d'un comédien ambulant nommé Mirandor.

—Mais alors! ce Lapâleur, c'était Jacques Gravier! s'exclama Capestoc, dont l'émotion était allée croissant à mesure que Bobignasse achevait son récit.

Pour le coup, les deux bandits furent littéralement estomaqués.

—Quoi! vous le connaissez! firent-ils d'une même voix.

Mais le cadet ne répondit pas. Il songeait. Et les pensées bouillonnaient dans sa tête en feu. Plus de

doute maintenant ! C'était bien de Marianne qu'il était question dans l'enveloppe scellée de cire jaune ! C'était bien le nom de Marianne que le chapelain de Galluis avait voulu prononcer quand la mort était venu l'arrêter. Et Marianne, il la connaissait. Il savait où elle était. Ah ! il n'hésiterait plus à présent. Dès qu'il aurait terminé la mission que le cardinal lui avait confiée, il partirait, il irait trouver Puyroland, il reprendrait l'enveloppe et la donnerait à la jeune fille, certain qu'elle y trouverait le bonheur.

L'agitation de Capestoc était extrême. Enfin, il touchait son but. Et comme les deux bandits le regardaient un peu effrayés, craignant pour sa raison :

—Ah ! Bobignasse, mon ami, s'exclama Capestoc, tu ne te doutes pas à quel point tes paroles me comblent de joie ! Car tu ne sais pas,—et comment le saurais-tu ? —cette enfant que ton ami Jacques Gravier a volée aux paysans Poton, cette fillette de deux ans qu'il a déposée un soir dans la voiture du comédien Mirandor, grande jeune fille maintenant, et bien, je sais où elle se trouve, je la connais, et je...

Il s'arrêta, rougissant. Il allait dire : Et je l'aime !

Cependant Bobignasse et Sacassou ne s'expliquaient point encore le trouble du lieutenant aux gardes. C'est qu'ils ne pouvaient comprendre de quelle façon Capestoc pouvait être si bien au courant d'un secret que Jacques Gravier, dit Lapâleur, leur avait confié avant de mourir. Et Bobignasse demanda :

—Mais palsombious ! comment savez-vous que cette jeune fille...

—Ah ! c'est qu'à mon tour il faut que je te dise tout. Eh bien, apprends, Bobignasse, que le curé de Galluis, au moment de mourir, m'a confié une enveloppe cirée de jaune, qui contient les papiers dont t'a parlé Lapâleur.

—Ah ! vous m'en direz tant ! répondit Bobignasse en secouant la tête.

—Dans le fond il n'était pas sans être un peu vexé de voir le Gascon plus renseigné que lui sur un secret qu'il voulait lui apprendre.

—Et que contenaient ces papiers ? demanda Sacassou.

—Nous le saurons bientôt.

—Comment ! vous ne les avez pas ouverts ?

—Non le curé de Galluis l'avait expressément défendu. Il m'avait recommandé de les remettre à une certaine personne dont la mort lui a empêché de me révéler le nom. Mais maintenant, je sais tout. Ce nom, c'est celui de Marianne, et c'est à Marianne que je remettrai ces papiers, dès que j'en aurai fini avec ce maudit Fontrailles !

Capestoc se tut, tout au bonheur d'avoir enfin à demi pénétré un mystère dont il connaîtrait bientôt l'entière solution.

Bobignasse et Sagassou songeaient.

—Ma foi, dit enfin celui-ci, tout est pour le mieux, dans le meilleur des mondes. Je pensais vous apprendre quelque chose, et je m'aperçois qu'au demeurant vous êtes mieux renseigné que nous. Tant mieux ! Je voulais vous mettre au courant de cet imbroglio, afin que vous cherchiez la jeune fille et que vous l'épousiez, ce qui, j'ai tout lieu de croire, vous eût donné à la fois la puissance et la fortune, une fois que votre femme aurait fait valoir ses droits. Fortune et puissance, nul n'est plus digne que vous de l'une comme l'autre. Je vois que j'arrive trop tard, et je sens que déjà vous avez fait plus que la moitié de la besogne que je rêvais pour vous. Ce qui prouve une fois de plus que les cadets de Gascogne sont, ont été et seront toujours les garçons les plus spirituels du monde. Ce dont j'étais, d'ailleurs, bien persuadé.

—Bobignasse, et toi, Sacassou, répondit Capestoc, vous êtes assurément deux coquins, mais vous avez un grand cœur. Aussi, suis-je tout heureux de mettre ma main dans la vôtre, et, quoi qu'il en soit, de vous appeler mes amis.

—Oh! monsieur de Capestoc, fit Sacassou ému, il y a bien longtemps déjà que nous vous l'avons dit: c'est entre nous à la vie, à la mort!

—Ah! que ne m'avez-vous écouté, il y a deux ans!

—Bah! firent les deux hommes.

—Mais il en est encore temps. J'ai l'oreille du cardinal, dites un mot, et j'obtiens votre grâce, et même...

—Et même?... fit Bobignasse.

—Eh bien! comme malgré tout vous êtes deux fines épées, je vous fait entrer dans les gardes.

—Mon Dieu! ne faites jamais ça, monsieur de Capestoc! s'écria Sacassou goguenard.

—Et pourquoi cela?

—Eh! parfandious! fit Bobignasse, parce que le premier jour que nous serions de garde auprès de Son Eminence, ni Sacassou ni moi ne pourrions résister à la tentation de lui mettre nos deux rapières dans la gorge afin de le voler.

Capestoc se mit à rire.

—Vous êtes donc incorrigibles?

—Hélas! qui a bu boira! Laissez-nous à notre vie, allez, vous ne pourriez jamais rien faire de nous. D'ailleurs, une bohémienne nous a prédit, il y a longtemps que nous serions pendus, et il ne faut jamais aller contre sa destinée.

—Seulement, ajouta Sacassou, nous espérons que ce sera le plus tard possible.

Capestoc, souriant, allait répondre. Mais il n'en eut pas le temps. On entendit au loin un bruit de voix, et bientôt on put apercevoir le Balafré qui arravait en courant.

XIX

—Qu'y a-t-il, Balafré? fit Bobignasse en voyant arriver son fidèle compagnon.

—Il y a, répondit le Balafré, que les camarades viennent d'arrêter un bossu, et que, suivant vos ordres, ils vous l'amènent.

—Un bossu! s'écria Capestoc en se levant.

—Oui! Et si tordu, si contrefait, qu'il semble que ce ne soit pas possible; on dirait qu'il l'a fait exprès d'être bossu à ce point-là!

—Ça doit être Fontrailles! fit Capestoc tressaillant.

—Pardieu! nous allons bien voir, car je vais le recevoir ici!

Capestoc réfléchit une minute. Puis:

—Je ne voudrais pas qu'il me voit, car il se méfierait...

—Fort bien pensé, répondit Bobignasse. Entrez là, —et il lui désigna la caverne,—il ne pourra vous voir, et vous, de votre côté, vous ne perdrez rien de ce qui va se passer ici.

—C'est parfait! approuva Capestoc.

Et il se dirigea vers l'anfractuosité du rocher, où il se blottit dans l'ombre. Son coeur battait à rompre. Décidement, la bonne étoile qui toujours l'avait guidé ne l'abandonnait point. C'était elle qui l'avait conduit au col des Ayres. C'était elle qui lui avait fait rencontrer ses deux amis Bobignasses et Sacassou, qui lui avaient donné la clef du mystère qui l'obsédait depuis longtemps et qui, maintenant, allaient lui permettre de

s'emparer du document auquel Richelieu attachait une telle importance. Et avec raison, car ce traité n'était-ce pas ce qui allait faire rentrer l'Eminence dans les bonnes grâces du roy? A l'homme qui lui rendrait le service de lui procurer ce document, le cardinal n'aurait rien à refuser. Capestoc s'estimait donc le mortel le plus heureux des hommes, puisqu'il allait conquérir des droits indéniables à la reconnaissance du cardinal, et qu'il venait de découvrir l'irréfutable preuve que Marianne était bien la personne qu'intéressait l'enveloppe scellée de cire jaune, et que lui, Capestoc, croyait fermement être la fille du maréchal d'Effiat et la sœur de M. de Cinq-Mars.

Mais tout à coup le Gascon frémit. Ce que, soudain, il venait de songer à cette chose, qui jusqu'alors ne s'était point présentée à son esprit, que Marianne, étant la sœur du grand écuyer, ne pardonnerait peut-être jamais à l'homme qui aurait causé la mort de son frère. Car, ce traité qu'il porterait au cardinal, c'était la condamnation de Cinq-Mars, c'était son arrêt de mort, sans doute. En donnant un frère à Marianne, du même coup Capestoc le lui ravissait...

—Non! non! c'est horrible! pensa-t-il, je ne ferai pas cela!

Mais ce fut l'espace d'une seconde. La voix du devoir parla en son âme, et en elle étouffa tout autre sentiment. Le cardinal avait placé en lui toute sa franchise, et c'eût été une infamie que de la trahir. D'autant plus qu'en agissant ainsi, il trahirait non seulement Richelieu, mais encore le roy, mais encore la France, que l'Espagnol allait envahir! non! pas de défaillance! Son honneur parlait, et il devait obéir.

Cependant, assis sur le tertre de gazon où tout à l'heure le dîner avait été champêtrement servi, Bobignasse et Sacassou attendaient. Tout à coup, les huit ou dix malandrins qui gardaient le col des Ayres dé-

bouchèrent des sapins, amenant leur prisonnier. Prudemment, Capestoc avança la tête.

—C'est bien lui! fit-il en tressaillant.

En effet, il venait de reconnaître Fontrailles, déguisé en muletier catalan, mais que, malgré son travestissement, trahissait sa bosse proéminente. Et le Gascon prêta l'oreille.

—Tiens! fit Bobignasse en observant le prisonnier, mais il me semble que j'ai déjà eu affaire à cet homme.

—En effet! répondit Fontrailles, nullement effrayé; il y a une huitaine de jours, j'ai déjà eu le plaisir de rencontrer vos seigneuries.

Le bossu ironisait. Ayant déjà passé par les mains des bandits, il savait à quoi s'en tenir. Il en serait quitte, pensait-il, pour les quelques doublons qu'il avait en poche, après quoi on le laisserait libre. Et qu'était-ce que quelques doublons de perdus, pour le richissime Fontrailles? Et puis, M. de Cinq-Mars n'était-il pas là pour le rembourser de tous ses frais de route, y compris les rançons laissées aux voleurs de grands chemins?

Cependant, au milieu du silence religieusement observé par chacun, Bobignasse poursuivit:

—Aussi, je me disais intérieurement: Voici une tête qui ne m'est pas inconnue. Mais, au fait, ce n'est point ici que vous fûtes arrêté, il y a une huitaine?

—Non! c'est au col de Montlouis.

—Et je parie que c'est pour nous éviter que vous avez pris par le col des Ayres?

—Mon Dieu, répondit le bossu narquoisement, j'aurais mauvaise grâce à le nier.

—Pardieu! j'en étais sûr! Si vous nous aviez demandé conseil la première fois, on vous aurait dit que tous les passages pyrénéens sont gardés par un de mes postes, et cela vous eût évité peut-être de faire un long détour.

—Mon Dieu! répondit Fontrailles avec un salut, je

ne m'en plains pas, ayant l'inestimable avantage de refaire votre connaissance.

Bobignasse sourit. Mais en lui-même il songeait:

—Oui! oui! fais de l'esprit, mon ami, rira bien qui rira le dernier!

Car un coup d'œil jeté vers la caverne l'avait renseigné: à la mine de Capestoc qui écoutait dans l'ombre, et que son œil exercé avait pu distinguer, il avait compris que ce bossu était bien celui auquel en voulait le Gascon.

Cependant Fontrailles reprit:

—D'ailleurs, je connais maintenant à combien se monte l'impôt que vous prélevez sur tous les voyageurs, et, vous le voyez, je suis tout prêt à le payer sans discussion.

Et ce disant, il vida ses poches, d'où quelques pièces d'or tombèrent, s'égrenant sur la gazon.

Mais Bobignasse répondit:

—Peuh! vous savez, ce n'est pas ici comme dans les gabelles du roy et notre impôt varie chaque jour.

—Ah! bah!

—D'autant plus qu'il y a huit jours, quand vous êtes passé, vous étiez en simple croquant, et que maintenant vous voici en muletier; c'est donc que depuis ce jour vos affaires ont pris quelque importance. Donc...

—Vous allez me prendre plus cher!...

—Dame! n'est-ce pas juste?

—Si fait! seulement, vous ne pouvez me prendre plus que je n'ai.

—Pourquoi pas?

—Mais, il me semble! riposta Fontrailles, dont le bel accent commençait à tomber.

—Il me semble que si ce que vous avez sur vous ne suffit pas, vous devez avoir des parents ou des amis qui se feront un plaisir de payer votre rançon.

—Oh! oh! une rançon? fit Fontrailles.

—Oui!

—Ecoutez, je n'ai pas de conseil à vous donner; cependant, je vous dirai bien franchement qu'un simple muletier comme moi n'a pas le bonheur de posséder des amis...

—Un muletier, oui!

—Alors?

—Mais, poursuivit Bobignasse, le noble marquis de Fontrailles!

La foudre tombant aux pieds du favori de Cinq-Mars ne l'eût pas plus étonné que d'entendre le bandit prononcer son nom.

—Vous dites? fit-il, à moitié démonté.

—Je dis, répondit Bobignasse du ton le plus dégagé, que si je demande au marquis de Fontrailles une rançon de cent mille écus, il n'est pas un de ses amis qui ne se hâte d'envoyer cette somme pour que je lui rende sa liberté. Qu'en pensez-vous?

Fontrailles avait sur lui, on le sait une grande force de caractère; se voyant reconnu, il comprit en une seule minute qu'il aurait mauvaise grâce à nier. D'ailleurs peu importaient cent mille écus; Cinq-Mars était assez riche, et puisqu'il ne s'agissait que d'argent... Aussi.

—Ma foi! je crois que vous avez raison, et j'ajouterai que vous faites peu d'honneur au marquis de Fontrailles et qu'il vaut plus de cent mille écus.

—N'est-ce pas?

—Pardieu! répondit Fontrailles d'une voix assurée.

—Et tenez, continua Bobignasse, je suis persuadé que je demanderais cinq cent mille écus...

—Oh! oh! cette fois, c'est un prix un peu cher.

—Bah! Pensez-vous que pour conserver un ami aussi précieux que vous, M. de Cinq-Mars hésiterait?

Cette fois, Fontrailles se troubla. Il pâlit. Ce nom de Cinq-Mars, jeté dans la conversation par Bobignasse le fit frémir.

Mais il se rassura tout de suite. Après tout, les paroles de ce bandit ne prouvaient qu'une chose, c'est que l'on savait qu'il était au mieux avec le grand écuyer du roy, voilà tout. Et il avait bien tort de se mettre martel en tête. Aussi, plaisantant toujours :

—Mon Dieu, à première vue, cinq cent mille écus paraissent une somme bien forte, mais, tout bien réfléchi, je crois que vous avez raison et que M. de Cinq-Mars ne vous refusera pas cette somme.

—Ainsi donc, conclut Bobignasse, c'est à cinq cent mille écus que nous fixons votre rançon?

—C'est un prix fait!

—Et vous allez bien vouloir nous faire l'honneur de demeurer avec nous en attendant que nous recevions cette bagatelle?

—Tout l'honneur sera pour moi, fit le bossu en riant.

—C'est parfait! Vous allez donc nous faire le plaisir d'écrire un mot à M. de Cinq-Mars, en le priant de remettre au porteur la somme.

—Certes!

—Et vous ajouterez, s'il vous plaît, que si, par aventure, le roy voulait jeter le porteur en prison, ou envoyer des soldats contre nous...

—Vous me pendriez sur-le-champ?

—Vous avez compris! Je vois que vous êtes un homme d'esprit.

—On me l'a toujours dit. Par exemple, une fois en liberté, je ne vous promets point de ne pas chercher à rentrer dans mon argent, d'une façon ou de l'autre.

—Il vous sera loisible de le faire, répondit Bobignasse; seulement, vous devez bien comprendre que nous ne demeurerons pas ici à vous attendre, et qu'avec la petite fortune dont vous voulez bien nous faire don, nous irons ailleurs établir notre industrie.

—Ce sera sage!

—Donc, voici du papier, de l'encre; écrivez votre

lettre. Le Balafré, qui est un garçon fort instruit, ayant été procureur, ira la porter.

Fontrailles prit la plume que lui tendait Sacassou, et, s'étant commodément installé, il traça rapidement les quelques lignes qu'on lui demandait. Puis il tendit toute ouverte, la lettre à Bobignasse qui y jeta un coup d'oeil.

—Simple, concis et élégant, prononça le bandit. Décidément, il n'y a que les gentilshommes pour écrire une lettre.

Puis, cachetant la lettre, il la tendit au Balafré, en lui disant :

—Au camp de Perpignan, à M. de Cinq-Mars, et vite, car ce gentilhomme pourrait s'ennuyer en notre compagnie.

—Oh ! pouvez-vous croire ! ironisa le bossu.

Il était ravi de la tournure que prenaient les événements.

Mais tout à coup, derrière Fontrailles, une voix s'éleva, disant :

—Hé ! Balafré, attends une minute ; je crois bien que Monsieur veut te charger d'une commission auprès de M. le Grand.

Le bossu se retourna. M. de Capestoc était devant lui.

—Vous ! vous ici ! s'écria-t-il, en reconnaissant le lieutenant aux gardes du cardinal.

—Heureusement que je suis ici, répondit le Gascon fort calme, ne serait-ce que pour vous rappeler que M. le Grand sera certainement inquiet de ne point vous voir venir.

—Et pourquoi cela, Monsieur ? dit Fontrailles défaillant, car il commençait à pressentir qu'un malheur était imminent.

—Hé ! sangdious ! fit Capestoc, parce qu'il craindra

que le traité dont vous êtes porteur ne tombe en de mauvaises mains.

Cette fois, Fontrailles sentit qu'il était perdu. Son visage n'était plus pâle: il était cadavéreux. Un tremblement le prit, et il dut s'appuyer contre un arbre pour ne pas défaillir. Cependant, il essaya de surmonter cette angoisse et, regardant Capestoc bien en face:

—Je ne sais ce que vous voulez dire, Monsieur, fit-il d'une voix assourdie.

Mais le cadet haussa les épaules.

—Allons donc! Tenez, pour un homme d'esprit, vous m'étonnez, monsieur de Fontrailles. Quoi! vous n'avez pas compris que tout ce qui vient de se passer n'est qu'une comédie! Cinq cent mille écus, certes, c'est une somme. Mais il nous faut mieux que cela. Et ce que je veux, ce que ces braves garçons veulent avec moi, c'est le traité signé de MM. de Cinq-Mars, de Bouillon et d'Orléans, et que vous rapportez revêtu de la signature de Philippe IV.

Fontrailles regardait Capestoc, les yeux dilatés d'épouvante. Dans sa stupeur, il ne se demandait même point comment ce damné Gascon pouvait être au courant de ce terrible secret. Ses oreilles bourdonnaient. Il sentait sa tête vide, comme si toutes ses pensées se fussent envolées par une invisible fissure.

—Eh bien! vous ne répondez rien, continua le cadet, qui se croisa les bras en se plantant devant le bossu qu'il terrassait sous son regard. Qu'auriez-vous à répondre, en effet! C'est que je suis bien renseigné, et vous ne pouvez me contredire: je vous ai vu partir de Valence, mon bon Monsieur Fontrailles; j'ai entendu les ordres que Cinq-Mars vous a donnés, et me voilà!

—Que voulez-vous de moi? dit le bossu d'une voix sourde.

—Je vous l'ai dit, le traité!

—Je ne sais ce que vous voulez dire.

—Allons donc!

—Et je ne comprends rien aux folies que vous me débitez.

—Vraiment! fit le Gascon.

Et, se tournant vers Bobignasse:

—Tu vas faire fouiller cet homme!

Rangés en rond autour du prisonnier, de leur chef et de Capestoc, les bandits ouvraient des yeux curieux, ne comprenant rien à la scène qui se passait devant eux. Cela dépassait leur imagination.

—Comment! voilà un homme qui offrait cinq cent mille écus pour sa rançon, qui signait même un papier, ce qui fait que le Balafré n'avait qu'à le porter pour revenir dans deux ou trois jours chargé d'or, et on lui cherchait noise encore! Au lieu de cette bonne somme bien ronde, qui eût pu les enrichir d'un coup et leur permettre de se retirer, pour vivre chacun à leur guise, on lui demandait un chiffon de papier, un traité, je ne sais quoi, de la politique enfin, à laquelle ils ne comprenaient goutte. Il y avait bien là de quoi les surprendre. Mais bah! ils avaient confiance en leur chef, et quand, sous l'injonction de Capestoc, Bobignasse commanda:

—Fouillez cet homme!

Ils obéirent, persuadés que leur chef de bande ne pouvait vouloir que son bonheur et le leur propre.

Trois hommes se précipitèrent donc sur Fontrailles, et, avant qu'il eût eu le temps de faire un geste, le laissaient presque nu sur place.

Mais Fontrailles avait eu le temps de réfléchir, et par conséquent de se remettre et de reprendre ses esprits. Sous l'influence d'une pensée secrète, il songea sans doute que tout n'était pas perdu pour lui, car un faible sourire illumina soudain sa figure tout à l'heure blême de peur. Nul ne remarqua ce sourire, et Capestoc continua:

—Et voilà, monsieur de Fontrailles, comme, quoi qu'il arrive, les criminels reçoivent toujours le juste châtiment de leurs mauvaises actions. Certes, vous vous croyiez bien tranquille et certain de mener à bonne fin la mission que M. le Grand vous avait confiée. Mais vous me trouvez au milieu de votre route et je vous crie : Halte-là !

—J'ai la conscience tranquille, répondit Fontrailles enlevant la tête, et vous ne me faites point peur !

—Nous allons bien voir tout à l'heure, quand ces braves gens auront fini de visiter les plus profondes doublures de vos vêtements. Car, aussi certain qu'il y a un Dieu, je suis sûr que vous avez le traité. Ah ! M. de Cinq-Mars n'est pas heureux avec vous, et la pleine confiance qu'il avait en votre esprit ne pourra que baisser. Voici deux entreprises, en effet, que vous ne pouvez mener à bonne fin.

—Que voulez-vous dire, Monsieur? fit Fontrailles, non sans une certaine hauteur.

—Eh quoi ! poursuivit Capestoc, auriez-vous oublié déjà l'assassinat du chapelain de Galluis?

A ces paroles, Fontrailles ne put contenir un mouvement de profonde stupeur. Comment ce diable d'homme pouvait-il savoir?...

Mais Capestoc continua :

—Tenez, votre trouble vous trahit... Et cela vous surprend que je connaisse si bien vos petites infamies ! Mais je ne suis pas un méchant garçon et je vais repaître votre curiosité. J'étais là quand vos spadassins ont assassiné ce pauvre vieillard, ou du moins je suis arrivé trop tard, mais vos bandits, c'est moi qui les ai tués.

—Vous !

—Tous les cinq, les uns après les autres. Voilà qui vous explique comment ni l'un ni l'autre n'est jamais venu vous rendre compte de la besogne dont vous l'a-

viez chargé. Aussi me permettez-vous de vous apprendre qu'ils ont piteusement échoué, qu'ils n'ont pu s'emparer de la fameuse enveloppe à laquelle M. de Cinq-Mars tenait tant, et j'ajouterai même, monsieur de Fontrailles, que cette enveloppe, elle est en ma possession.

—C'est impossible!

—C'est la vérité.

—Non! non! fit Fontrailles, en proie à la plus vive surexcitation! non! ce ne peut être vous! Si cette enveloppe était en votre pouvoir, vous l'auriez décachetée, et M. de Cinq-Mars... Mais il s'arrêta, ne voulant probablement pas en dire davantage.

Capestoc allait répliquer. Mais Bobignasse l'interrompit :

—Tout est fouillé, dit-il.

—Eh bien?

—Rien!

—Allons donc!

—Voyez vous-même.

Et Bobignasse montra au Gascon les habits du bossu déchiquetés et mis en loques tant on les avait examinés sous toutes les coutures.

Capestoc baissait la tête. Se serait-il trompé!

Le cardinal aurait-il été lui-même abusé par de faux rapports? Fontrailles, à la vérité, serait-il innocent du crime dont on le croyait coupable? Non! non, mille fois non, ce n'était pas possible! Richelieu ne s'abusait point ainsi. Rochefort avait certifié la chose. Lui-même avait vu partir le bossu et entendu les dernières recommandations de Cinq-Mars.

Mais alors, en quel endroit Fontrailles pouvait-il cacher le traité? Capestoc l'examina. Il était là presque nu devant lui.

Tout à coup le brave Sacassou, qui, durant toute cette scène, n'avait rien dit, prit la parole.

—Pardieu ! fit-il ; mais je ne sais pas si je m'abuse, il me semble avoir une idée.

Tout le monde le regarda. Sacassou prit les bottes de Fontrailles qui gisaient sur le sol, et les examina curieusement avec cet air du 'ripier qui va déprécier la marchandise qu'on lui apporte.

—Bah ! fit l'Enflammé, inutile de perdre ton temps, va, je les ai bien examinées.

—Heu ! qui sait ! fit Sacassou.

Et tirant de sa poche un couteau bien effilé, délicatement il se mit en devoir de fendre les semelles des bottes du bossu.

Capestoc qui ne perdait point Fontrailles de vue, l'aperçut qui pâlissait affreusement.

Cependant, Sacassou avait détaché les deux semettes et tout à coup il poussa un cri de triomphe.

—Pardieu ! je savais bien !

Et il tendit à Capestoc un parchemin qu'il venait de découvrir entre les deux épaisseurs de cuir.

Capestoc saisit le parchemin. C'était le traité !

—Eh bien ! Monsieur de Fontrailles, que dites-vous de ce document ?

—Je suis perdu ! grommela le bossu entre ses dents.

—Parfandious ! je le crois, répondit Capestoc qui avant entendu.

Mais Fontrailles était un de ces hommes qui s'exaltent dans le danger, et qui savent regarder la mort en face. Une minute, sans doute, il n'avait pu maîtriser son émotion, en se voyant découvert. Mais à présent, tout était fini. Il était vaincu. Et on sentait qu'il n'avait plus qu'une préoccupation : celle de mourir en brave. Aussi, braquant sur Capestoc des yeux pleins de dédain :

—Et maintenant, qu'allez-vous faire de moi ? demanda-t-il d'une voix brève.

—Ventredious! te pendre! répondit Bobignasse, car c'est tout ce que tu mérites, bandit!

Le bossu regarda Bobignasse et, d'une voix sifflante de mépris:

—Te fais l'honneur de te parler!

—Bah !nous nous valons! fit Bobignasse goguenard. Que dis-je? Tu ne vas même pas à ma cheville! Au moins je ne m'attaque qu'à l'individu; tandis que toi, c'est ta patrie que tu as vendue, Judas!

Et se tournant vers ses hommes:

—Préparez une corde et choisissez une bonne branche!

Mais Capestoc arrêta les bandits d'un geste:

—Paix-là! fit-il. Parfandious! cet homme m'appartient, et ce n'est que moi qui peux disposer de sa vie! Écoutez, monsieur, fit-il en s'adressant à Fontrailles: après-demain, Richelieu aura ce traité, et dans trois jours il sera entre les mains du roy. Je ne sais ce qu'il adviendra de Gaston d'Orléans, qui, après tout, est du sang royal, ni de M. de Bouillon, qui aura sans doute le temps de se cacher à Sedan, qui est à lui. Mais pour M. de Cinq-Mars et pour M. de Thou, dont la signature est au bas de cet acte infâme, la hache du bourreau les attend, comme coupables du crime de haute trahison. Quant à vous, c'est la mort, la mort immédiate et infamante! Vous êtes en mon pouvoir, mais je puis vous sauver!

—Vraiment! fit Fontrailles.

Et sa voix ne trahit aucun trouble.

—Oui je puis vous sauver, poursuivit Capestoc; car je n'ai qu'un mot à dire pour que ces hommes vous rendent à la liberté. Dans un quart d'heure vous seriez en Espagne, c'est-à-dire hors d'atteinte du roy et du cardinal. Seulement...

—Que me faut-il faire?

—Presque rien. Me dire simplement pourquoi vos hommes voulaient m'assassiner.

—Je ne sais ce que vous voulez dire, répondit Fontrailles. Je n'ai jamais donné à personne l'ordre de vous tuer.

—C'est juste, et je pose mal ma question. Je vous demanderai donc pourquoi vous avez fait égorger le chapelain de Galluis.

—Vous l'avez dit tout à l'heure, Monsieur: pour lui prendre deux documents dont M. de Cinq-Mars avait le plus grand besoin. L'un était dans une enveloppe scellée de cire jaune, l'autre devait être arraché au registre curial et attestait la naissance d'un fils d'un nommé Jacques Gravier.

—Vous mentez! fit Bobignasse en faisant un pas.

Fontrailles haussa les épaules et ne répondit pas.

—En effet, Monsieur, reprit le Gascon, vous devez faire erreur, car Jacques Gravier n'a jamais eu de fils.

—Je vous répète ce que m'a dit M. de Cinq-Mars.

Capestoc réfléchit une minute. Il avait espéré que Fontrailles lui donnerait quelques éclaircissements.

—Bah! fit-il enfin, en se parlant à lui-même, dans quelques jours je serai au courant de tout.

Et, se retournant vers Fontrailles:

—Vous me jurez que vous n'en savez pas davantage?

—Je le jure! répondit Fontrailles.

—C'est bien. Avant peu je saurai si vous avez dit la vérité. En attendant, vous allez demeurer ici, au milieu de mes amis. Le bossu fit une grimace. Mais le cadet n'y prit pas garde.

—Tu entends, fit-il, s'adressant à Bobignasse cette fois, je remets ce gentilhomme entre tes mains, et tu m'en réponds sur ta tête! Et maintenant, mes amis, merci de votre aide; je m'en souviendrai, et bientôt, je l'espère, je pourrai vous remercier autrement que par de banales paroles. J'ai hâte de remettre au cardinal

ce traité, qu'il doit attendre en se rongeant les poings d'impatience. Au revoir, mes amis, à bientôt!

Et, ayant salué M. de Fontrailles, Capestoc remonta sur son roussin et disparut dans le chemin par lequel il était arrivé le matin.

Il pouvait être huit heures du soir, et le Gascon n'avait pas perdu sa journée.

XX

Trois jours après ces événements, le lieutenant aux gardes se présentait aux portes de Tarascon.

Après avoir dépassé Perpignan, il avait vendu son roussin pour acheter un cheval, et il n'avait point perdu son temps en route, cheminant jour et nuit, comme il avait l'habitude de le faire quand le service l'exigeait.

Il n'était pas loin de minuit quand le Gascon frappa aux portes de la vieille cité provençale. Car les portes étaient fermées, et Capestoc dut parlementer avant qu'on lui ouvrit. Enfin, un officier reconnut sous son accoutrement le lieutenant aux gardes et immédiatement le laissa pénétrer dans la ville en murmurant :

—Saperjeu ! j'aurais été joli si je vous avais laissé coucher à la belle étoile ! Le cardinal a donné l'ordre de vous introduire auprès de lui à n'importe quelle heure du jour ou de nuit !

—Parfandious ! pensa le Gascon, il doit se morfondre, depuis six jours que je suis parti.

Et, piquant des deux, il se dirigea vers la forteresse qui servait de palais à Richelieu. Là, il n'eut qu'à paraître pour qu'on ouvrit toutes grandes les portes devant lui. Depuis trois jours on l'attendait.

Le Gascon se précipita vers les appartements particuliers de Son Eminence, et trouva Bastien, le fidèle Bastien, qui dormait sur une chaise.

Capestoc le secoua.

—Le cardinal ! vite ! le cardinal !

Bastien, réveillé et reconnaissant le lieutenant, se

leva comme s'il eût été soudain projeté en l'air par un ressort.

—Vous! fit-il.

—Oui! Où est Son Eminence?

—Ah! miséricorde! Depuis trois jours Son Eminence ne dort point, et moi je suis forcé de veiller.

—Mordioux! je viens de m'en apercevoir. Cours vite! vite! où est...

Il ne put achever. Une porte s'ouvrit, et une voix prononça:

—C'est vous, monsieur de Capestoc?

Le cadete reconnut la voix de Richelieu.

—C'est moi, Monseigneur! répondit-il.

—Dieu soit loué! vous êtes vivant! Entrez!

Capestoc pénétra dans la chambre du cardinal. Celui-ci à peine la portière retombée derrière le lieutenant, le regarda une minute, puis:

—Oui! c'est bien vous! Ce n'est point votre ombre! Vous êtes vivant! Vous avez donc réussi?

Pour toute réponse, Capestoc ouvrit son pourpoint, en tira un parchemin qu'il tendit au cardinal, en disant:

—Monseigneur, voici le traité!

Richelieu le prit d'une main frémissante, puis l'ayant parcourut du regard, prononça simplement:

—C'est bien ça!

Cet homme avait une telle force sur lui-même, que, ayant en son pouvoir cette pièce qui était le salut, pas un muscle de sa physionomie ne tressaillit. Et n'eût été le frémissement de ses mains amaigries, on n'eût pu deviner en lui la moindre émotion.

Il s'était assis, et maintenant, mot à mot, posément, il lisait chaque terme de ce terrible traité. Et quand il eut terminé, quand il fut arrivé aux signatures, comme se parlant à lui-même, il murmura:

—Gaston d'Orléans, Bouillon, Cinq-Mars, de Thou,

quatre signatures, quatre têtes que le bourreau attend!

Et ces quelques mots bien que prononcés à voix basse étaient empreints d'une telle haine, que Capestoc ne put s'empêcher de frémir.

Encore quelques minutes, Richelieu songea, roulant en son front pâli un monde de pensées. En cette chambre nue, entre ces deux hommes, au milieu de ce silence, quelque chose de terrible se passait. Enfin, le cardinal se leva, et, tendant la main au Gascon:

—Capestoc, prononça-t-il, tu es un brave!

—Monseigneur, répondit le cadet, en baisant la main de l'Eminence, aujourd'hui comme hier, et comme demain, je suis à votre service!

—Je me souviendrai, Capestoc, continua le cardinal. Et, tu ne l'ignores point, je sais récompenser les hommes selon leur mérite. Ce que tu as fait aujourd'hui pour moi te donne droit à toute ma reconnaissance, et tu verras comment Richelieu paye les services qu'on lui rend.

—Monseigneur, répondit Capestoc simplement, j'ai fait mon devoir!

Le cardinal examina le lieutenant. Tant de simplicité l'étonnait. Qu'il y avait loin entre ce petit cadet de Gascogne et les hommes qui avaient jusqu'à ce jour servi Richelieu! Pour un rien ils demandaient une fortune; celui-ci lui rendait d'un coup son autorité et ne lui demandait rien.

—Cela t'a-t-il donné beaucoup de mal, demanda encore le cardinal, pour avoir ce chiffon de papier, que j'aurais payé de dix années de ma vie?

—Monseigneur, je mentirais si je vous disais que cela m'a été difficile; il m'a suffi de rencontrer deux amis qui, à vrai dire, ont tout fait.

—Mordieu! voilà de braves gens! Que puis-je faire pour leur être agréable?

—Rien, Monseigneur.

—Richelieu cette fois fronça le sourcil.

—A çà ! l'ami, vous me jugez donc bien mal que vous ne voulez rien recevoir de moi ?

—Monseigneur, mes amis sont des forçats en rupture de ban.

—Je signe leur grâce !

—Bah ! avant trois mois votre justice les atteindrait de nouveau, car, quoi que j'aie pu faire, je n'ai jamais pu les convertir. Laissez-les où ils sont et où ils vivent heureux.

—C'est bien, répondit le cardinal, nous verrons.

Une minute encore, il songea, arpentant la chambre où ils se trouvaient.

—Quelle heure est-il ? fit-il enfin.

—Près de deux heures.

—Parfait. Es-tu fatigué, Capestoc ?

—Monseigneur, voici bien six nuits que je n'ai dormi.

—Bah ! tu veilleras bien une septième ?

—Oui, si Votre Eminence l'ordonne.

—Je le veux. Tu vas sortir, éveiller tout le monde, faire sonner le boute-selle. Dans une heure je veux partir pour Perpignan.

—Bien, Monseigneur.

Et Capestoc sortit.

Un quart d'heure après, la petite ville de Tarascon était sens dessus dessous. Les habitants étaient tous aux portes. Et, voyant les quatre compagnies des gardes se réunir à cheval, voyant les derniers et rares amis du cardinal accourir en émoi, voyant la litière de Richelieu se diriger vers la forteresse, ils étaient tout blêmissants de peur, croyant que les Espagnols vainqueurs venaient de mettre le siège à leur petite ville.

Il n'en était rien, heureusement. C'était tout simplement Son Eminence le cardinal Richelieu qui allait demander au roy la tête de ses ennemis.

Cependant, après avoir donné des ordres qui venaient de jeter la perturbation dans Tarascon endormi, Capestoc se dirigea vers son logis.

Il avait mené à bonne fin les affaires du cardinal : il était temps qu'il s'occupât un peu des siennes. Ou, pour mieux dire, de celles de Marianne. Il savait maintenant à quoi s'en tenir. Grâce à ce que lui avait conté Bobignac, il avait acquis la preuve irréfutable que c'était bien le nom de Marianne que le chapelain de Galluis avait voulu prononcer et que, par conséquent, c'était bien à elle qu'il avait pour mission de remettre l'enveloppe scellée de cire jaune. Ce qui lui restait à faire était donc bien simple. Il s'agissait maintenant d'aller trouver la jeune fille et lui dire :

—Mademoiselle, le hasard et aussi ma bonne étoile m'ont permis de pénétrer le secret de votre naissance. Vous vous croyez une fille abandonnée, une enfant perdue, sans aïeux, sans nom, sans fortune. Eh bien ! vous vous trompez. Vous êtes la fille d'un grand seigneur, votre fortune est immense, et votre place n'est plus dans la troupe d'un comédien : elle est aux côtés du trône, dont votre père, qui n'est plus hélas ! fut un des plus fidèles soutiens. Et la preuve de ce que j'avance, donnez-moi trente jours et je vous l'apporterai indéniable.

Puis, à franc étrier, Capestoc partirait pour le château de la Mortmare, redemanderait à M. de Puyroland le dépôt qu'il lui avait confié il y avait près de deux mois et viendrait le remettre à Marianne, qui y trouverait qu'elle était la fille du maréchal d'Effiat.

Ensuite....

Ensuite, comme Capestoc était obligé de s'avouer qu'il était amoureux fou de Marianne, comme d'un autre côté la jeune fille ne l'aimait probablement pas et que, l'aimât-elle, Capestoc n'accepterait jamais la main d'une femme à laquelle il avait rendu un tel service ; eh

bien ! il disparaîtrait, il fuirait Marianne, et il espérait que, sa bonne étoile continuant à veiller sur lui, il aurait certainement la chance d'être tué sur un champ de bataille, pour le service de son roy, ce qui était, à tout prendre, la plus belle fin pour un cadet de Gascogne.

Il se dirigea donc vers son logis afin de mettre le plus vite possible ce sage projet à exécution.

Quand il arriva devant sa maison, il s'aperçut que la fenêtre du premier étage était éclairée.

—Pardieu ! fit-il, Cadéac a été éveillé par la diane et le boute-selle, et comme c'est un brave garçon, il prépare mes harnais, tout comme si j'étais là.

Et comme la porte n'était point fermée au verrou, il la poussa et monta jusqu'à la chambre du premier.

Le brave Cadéac était assis dans un fauteuil, le front dans ses mains. En entendant s'ouvrir la porte, il releva la tête, et, reconnaissant son maître, se trouva debout d'un seul bond.

—Vous ! s'écria-t-il.

—Oui, moi ! Ne t'avais-je pas dit que je reviendrais ?

Mais, tout à coup, Capestoc remarqua l'étrange figure de son valet. Elle était littéralement bouleversée et l'on y lisait la trace d'un profond désespoir.

—Qu'as-tu ? interrogea le Gascon.

—Ah ! Monsieur ne sait pas ! larmoya Cadéac.

—Qu'est-il arrivé ? Parle ! demanda Capestoc, pressentant un malheur.

—Oh ! monsieur peut croire que ce n'est pas de ma faute ! J'ai fait l'impossible pour empêcher cela ! Mais je n'ai pas été le plus fort ! Aussi, voici quatre jours que je me lamente et ne cesse de pleurer.

—Enfin, double brute ! cria Capestoc, dont la colère commençait à monter, me diras-tu...

Hélas ! Monsieur, Mirandor a quitté Tarascon.

—Mirandor !

—Depuis quatre jours !

—Et Marianne?

—Aussi. Elle a suivi son directeur. J'ai voulu l'en empêcher, mais les comédiens m'ont rossé. Oh! Monsieur, je suis bien malheureux! Monsieur qui m'avait tant recommandé de veiller sur cette enfant!

Devant ce pitoyable désespoir de Cadéac, le Gascon ne put s'empêcher de rire. Somme toute, le départ de Mirandor n'était point un si grand malheur. On le retrouverait facilement. Capestoc avait craint un événement irréparable, en voyant la désolation de son valet.

—C'est bien, va fit-il. Nous aurons vite fait de remettre la main sur Mirandor. Une pareille troupe de comédiens ne passe point inaperçue, et ils ne doivent pas être bien loin.

Cadéac ouvrit les yeux étonnés, où la joie d'en être quitte à si bon compte commençait à briller.

—Ainsi, fit-il, Monsieur ne va pas me rouer de coups?

—Mais non, grande bête! Est-ce ta faute?

—Certes, non! allez! A peine étiez-vous parti, je me suis attaché aux talons de la jeune fille et ne l'ai point quittée d'une minute. Chaque soir, je suis allé voir jouer *Mirame;* c'est une fort belle pièce, qui m'a fort diverti... le première fois. Bref, tout marchait au mieux, quand tout à coup, sans crier gare, Mirandor a décidé de partir.

—Et pourquoi cela?

—Par ma foi, c'est vous qui en êtes la cause.

—Moi?

—Oui, vous! Quand il a su que vous étiez parti pour une destination inconnue, je ne sais quelle sotte idée lui a pris que vous ne reviendriez plus. Alors il s'est dit: " M. de Capestoc parti, c'est fini, jamais je ne verrai Son Eminence. C'est en vain que depuis dix jours je joue *Mirame,* c'est comme si je prêchais dans

le désert. Je n'ai plus qu'à m'en aller ailleurs et me hâter de regagner le temps perdu. Alors il est parti!

—Et toi?

—Moi, j'ai essayé de le retenir. Mais ça été en vain. Puis j'ai tenté de persuader à Marianne d'attendre ici, en ma compagnie, votre retour. Mais, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, MM. les comédiens m'ont rossé d'importance.

—Et tu t'es laissé faire!

—Palsandious, non, car, dans la lutte, je crois bien que, j'ai endommagé quelques yeux et cassé quelques nez. Mais tout cela n'a pas empêché Marianne de partir. Ce qui fait que depuis ce jour je ne dors plus, persuadé qu'à votre retour vous me romprez les os!

—Et tu m'as attendu, cependant, fit Capestoc en riant; et tu n'as pas tenté de fuir?

—On ne se sépare pas ainsi d'un si bon maître! répondit Cadéac.

—Oui! surtout lorsqu'on a de bonnes raisons pour cela.

Cadéac ne répondit que par une grimace qui avait la prétention d'être un sourire.

—Allons! conclut Capestoc, tu es un brave coeur, Cadéac, et je me félicite de t'avoir rencontré sur ma route. Va, console-toi, nous retrouverons Marianne, et ayant rempli ton devoir jusqu'au bout, je n'ai pas à te rendre responsable des événements. En attendant, selle mon cheval et prépare mes harnais, car nous partons à l'instant.

—Ah! cette fois vous m'emmenez?

—Oui, car nous allons à Perpignan.

—Tiens! fit Cadéac. Son Eminence a donc fait sa paix avec le roy?

—Il va la faire.

—Eh bien, tant mieux! Comme ça nous reverrons M. d'Artagnan, qui vous aime tant.

Et, sans attendre une minute de plus, Cadéac s'en fut exécuter les ordres de son maître.

Quelques instants après à la tête de sa compagnie, heureuse d'avoir retrouvé son lieutenant, Capestoc refaisait le chemin qu'il avait fait la veille.

A vrai dire, c'était une petite déception pour le cadet que de n'avoir pas trouvé Marianne à Tarascon. C'était aussi un retard. Mais, bah!... Il s'en consolait! Mirandor ne pouvait être perdu. Dès qu'on serait arrivé à Perpignan. Capestoc solliciterait un congé. Il se mettrait en campagne et aurait vite fait de retrouver l'impatient comédien. Marianne avertie, il partirait alors pour la Mortmare, et rien ne serait changé aux dispositions qu'il avait prises.

L'on mit quatre journées pour faire le trajet que Capestoc avait fait en moins de trente-six heures. Enfin, l'on arriva devant Perpignan.

La surprise fut grande parmi l'entourage du roy, quand on apprit la venue du cardinal. Que venait faire l'Eminence? et qu'allait-il résulter de son entrevue avec le roy?

A vrai dire, Louis XIII reçut plus que froidement le cardinal.

—Vous ici, monsieur le cardinal! interrogea Louis XIII quand il se trouva en présence de Richelieu. Vous êtes donc rétabli, que vous ayez quitté votre forteresse de Tarascon?

—Serais-je à l'agonie, repartit le cardinal, Votre Majesté sais bien que je quitterais mon lit quand il s'agit de la sécurité du trône.

—Que voulez-vous dire?

—J'aurai l'honneur de m'expliquer davantage si Votre Majesté veut bien m'accorder un entretien.

—C'est bien, Monsieur, je vous écoute, riposta le roy.

Et d'un geste il congédia ses courtisans. Il y avait là toute la noblesse de France, au premier rang de la-

quelle Monsieur et le duc de Bouillon. M. de Thou était perdu dans la foule Pour M de Cinq-Mars, il était absent.

Tout le monde se retira et laissa le cardinal en présence du roy

La curiosité agitait tous les esprits, mais chez Gaston d'Orléans et le duc de Bouillon la curiosité faisait place à l'inquiétude.

—Que pensez-vous de cela, Monsieur? demanda Gaston à Bouillon.

Celui-ci hocha la tête, et avec sa rondeur de soldat, répondit:

—Je pense, Monseigneur, que j'ai toujours un cheval tout sellé dans mon écurie, des relais préparés jusqu'à Sedan et que, avant quinze jours, je serai hors de France.

—Vous croyez?...

—Eh! mordieux! je crois que tout est perdu. Pour que ce renard de Richelieu quitte ainsi Tarascon pour se jeter dans la gueule du loup, il faut que nous soyons découverts, et c'est notre tête qu'il est en train de demander au roy!

—Mais il lui faudra une preuve!

—Hé! têtedieu! Monseigneur, qui vous dit qu'il n'a pas le traité qui depuis huit jours devrait être arrivé d'Espagne et que nous attendons vainement?

—Mais ma signature est dessus! fit Gaston en pâlissant.

—Et la mienne aussi, et comme je ne suis point prince du sang, je vais mettre immédiatement une certaine distance entre moi et la colère du roy; car il est temps!

Et fort cavalièrement, sans prendre congé de Monsieur, le duc de Bouillon tourna les talons et se dirigea vers son logis.

Gaston d'Orléans demeura là, fort perplexe.

—Bah! murmura-t-il enfin, Bouillon a raison: je suis prince du sang, et le roi n'osera pas livrer au bourreau le fils de Henri le Grand. Je suis sauvé. Que les autres se débrouillent!

Et il rentra chez lui, attendant les événements, l'âme fort tranquille, car Monsieur n'en était pas à une infamie près.

M. de Thou n'avait pas perdu un mot de ce qu'avait dit le duc de Bouillon. Et, comme lui, il pensa que la situation était perdue. Il savait trop bien qu'il n'y avait rien à attendre de la pusillanimité de Gaston d'Orléans. Il courut donc chez Cinq-Mars.

—Venez-vous m'annoncer que Fontrailles est de retour ?demanda le grand écuyer en voyant entrer son ami.

—Je viens vous annoncer que tout est découvert!

—Vous voulez rire, je pense? fit Cinq-Mars, qui se leva.

—Monsieur, le cardinal est chez le roy.

—C'est impossible!

—Je viens de le voir.

—Mais alors!...

—Gaston d'Orléans prépare déjà les termes de l'amende honorable qu'il va faire à son frère et le moyen de tout rejeter sur nous.

—L'infâme!

—Et M. de Bouillon, à cette heure, chevauche vers Sedan.

—Oui, tout est perdu!

Et Cinq-Mars laissa tomber son front dans ses mains.

Cependant comprenant, que le temps pressait et que chaque minute perdue était un pas que l'on faisait vers l'irréparable, de Thou s'approcha de son ami, et doucement, lui posant la main sur l'épaule:

—Voyons, Monsieur, fit-il il faut agir et non songer.

Cinq-Mars leva les yeux vers son ami.

—Agir? demanda-t-il. Que voulez-vous donc faire?

—Mais ce qu'a fait M. de Bouillon.

—Fuir?

—Certes!

—Comte de Thou, fit Cinq-Mars en se levant, le jour où j'ai posé ma signature au bas de l'acte que vous connaissez, j'ai pesé toutes les éventualités qui pouvaient se produire. Et j'avais prévu le cas où nous serions découverts. Ma décision était prise. Elle n'a pas changé. Je reste!

—Mais c'est une folie!

—Peut-être!

—Mais vous vous perdez!

—Je me perdrais bien davantage en fuyant, car je commettrais une lâcheté.

—Mais...

Cinq-Mars interrompit de Thou:

—Vous êtes libre de partir. Ma décision n'engage que moi. Voici de l'or, partez, de Thou! J'ai des chevaux dans mon écurie, prenez le meilleur et fuyez!

Mais de Thou secoua la tête:

—Puisque vous restez, fit-il simplement, je reste. Je suis votre ami, je ne vous ai jamais quitté, et ce n'est point devant le billot que ma main se séparera de la vôtre.

—Merci! répondit M. de Cinq-Mars.

Et il se prit à songer.

Cependant, tandis que ces événements se passaient, Capestoc ne perdait point son temps. A peine arrivé au camp de Perpignan, il s'était mis en quête de son ami d'Artagnan. Il n'eût pas de peine à le retrouver.

—Comment! vous, Capestoc! fit le mousquetaire en apercevant son ami.

—Oui, moi. Cela vous surprend?

—Vous avez donc quitté le service du cardinal?

—Pas le moins du monde, puisque Son Eminence est ici.

—Richelieu à Perpignan! vous voulez vous moquer, je pense?

—Pas le moins du monde. Richelieu est à cette heure avec Sa Majesté ,et j'ai tout lieu de croire que le cardinal et le roy ne se quitteront plus.

—Mordioux! vous m'en voyez tout ravi, Capestoc, car, à vrai dire, je commençais à m'ennuyer de ne point vous avoir à mes côtés.

—Ma foi, d'Artagnan, il faudra en prendre votre parti, car je vais vous quitter.

—Allons donc!

—Oh! pour quelque temps seulement. Et dès ce soir je vais solliciter un congé de M. de cardinal.

—Quoi! c'est vous, Capestoc, qui allez abandonner votre régiment à l'heure de la bataille?

—Il le faut. J'ai cette fois acquis la preuve certaine que notre petite amie Marianne est bien la personne à qui je dois remettre l'enveloppe scellée de cire jaune dont je vous ai parlé, et sans retard il faut que j'exécute les dernières volontés du chapelain de Galluis.

—Mais, au fait, fit d'Artagnan, Mirandor doit être à Perpignan, puisque le cardinal y est venu. Et je vais pouvoir bientôt revoir les traits de la belle Marianne.

—Vous vous leurrez encore, d'Artagnan, continua Capestoc. Ayant été forcé de m'absenter six jours de Tarascon, Mirandor m'a cru perdu et, désespérant d'être jamais présenté au cardinal, il est parti.

—Pour où?

—Dieu le sait.

—Mais alors?...

—Dès demain je me mets à sa recherche.

—Que ne puis-je vous y aider!

Les deux amis en étaient là de leur conversation

lorsqu'ils virent arriver Cadéac, rouge d'avoir couru, suant comme une éponge et haletant comme un boeuf.

—Grande nouvelle! cria-t-il du plus loin qu'il put voir son maître.

—Eh bien?

—Mirandor est ici!

—Dis-tu vrai?

—Comme je traversais le camp, j'ai aperçu une grande construction en toile, avec, devant l'ouverture qui sert de porte, un écrit ainsi conçu:

Ce soir,

On jouera Mirame

de M. Desmarets.

—Parfandious! ce ne peut-être que Mirandor.

—C'est lui, vous dis-je! appuya Cadéac.

—Pardieu, on peut en avoir le cœur net, exprima d'Artagnan.

—M'accompagnez-vous?

—Certes!

—Eh bien, Cadéac, fit Capestoc à son valet, conduis-nous vers cette tente théâtrale.

Et les deux officiers suivirent Cadéac.

Ils n'avaient pas fait huit cents pas que la loge de toile, hâtivement dressée par les comédiens, frappa leurs regards et qu'ils purent distinguer l'affiche dont Cadéac venait de leur parler. Ayant poussé le rideau qui servait de porte, Capestoc et d'Artagnan pénétrèrent dans cette grande tente. La première personne qu'ils aperçurent fut l'illustre Mirandor en personne, en train de donner des ordres à une demi-douzaine de charpentiers. En entendant un bruit de pas, il avait tourné la tête, et tout soudain demeura pétrifié.

—Eh quoi ! c'est donc vo monsieur de Capestoc ! fit-il, sur le ton de la plus de surprise.

—Ah ça ! tu me croyais d mort ?

—A vrai dire, vous sachant parti, et n'ayant pu m'informer pour quelle direction, je n'espérais plus vous revoir.

—Mais était-ce une raison pour quitter Tarascon ?

—Ma foi, comme en dix jours que j'y suis demeuré je n'ai pas fait une livre de recette et que, vous parti, je n'avais plus d'espoir d'attirer l'attention du cardinal, à petites journées je me suis dirigé vers Perpignan où j'avais plus de chance de faire de l'argent.

—Enfin, fit Capestoc, je te retrouve, c'est le principal. Où est Marianne ?

Mais, à cette simple question, Mirandor ouvrit les yeux comme s'il avait vu se dresser tout à coup devant lui le roi des Enfers en personne.

—Eh bien ! qu'as-tu à me regarder ainsi ? poursuivit le cadet. Je te demande où est Marianne.

—Comment ! vous ne savez pas ? fit enfin Mirandor.

—Qu'y a-t-il ? Voyons ?

Devant cet entêtement, le comédien prix l'expression lamentable d'un père tragique à qui l'on apprend que son fils a été dévoré par un monstre, et d'une voix pleine de sanglots :

—Elle a été enlevée avant-hier !

—Enlevée ! firent d'une même voix Capestoc et d'Artagnan.

—Oui, enlevée avant-hier au soir, et sans que moi et mes comédiens ayons pu lui venir en aide.

—Têtebioux ! jura Capestoc.

—Ventrebioux ! exclama d'Artagnan.

Mirandor baissa la tête.

—J'ai fait tout ce que j'ai pu ! balbutia-t-il.

—Imbécile ! que venais-tu faire à Perpignan ? continua Capestoc.

Et se tournant vers d'Artagnan :

—Pardieu ! c'est M. de Cinq-Mars qui a fait enlever Marianne.

—Que faire ?

—Nous allons y songer.

Et en proie à la plus vive douleur, Capestoc quitta Mirandor épouvanté, suivi de d'Artagnan. Longtemps ils marchèrent sans rien dire. Enfin :

—Ecoutez, d'Artagnan, fit Capestoc, voici, je crois, qui est le plus sage : Il n'y a pas de temps à perdre. Moi, je vais partir pour aller redemander à M. de Puyroland l'enveloppe que je lui ai confiée il y a deux mois. Seul je puis faire cela, car M. de Puyroland ne remettrait cette enveloppe à personne autre. Pendant ce temps et dussiez-vous mettre ici tout sens dessus dessous, retrouvez Marianne coûte que coûte.

—Je la retrouverai ! fit d'Artagnan d'une voix résolue.

—J'en suis sûr, répondit Capestoc, et, sur ce, au revoir, car le temps presse !

Un quart d'heure après, Capestoc, à cheval, partait pour l'Ile-de-France.

XXI

Par une belle matinée du mois de juin 1642, un cavalier tout couvert de poussière franchissait la porte de Vaise et pénétrait dans Lyon. C'était M. Henry de Capestoc qui, à franc étrier, regagnait le Roussillon, où il espérait retrouver le roy et le cardinal continuant le siège de Perpignan.

Son ami d'Artagnan, il en était convaincu, avait retrouvé Marianne, et tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Un petit sachet de peau, qu'il portait à son cou entre chair et chemise, contenait la fameuse enveloppe, que M. de Puyroland lui avait remise, et il espérait que rien ne viendrait mettre obstacle désormais à la mission qu'il s'était donné.

En traversant les faubourgs de Lyon, Capestoc fut étonné du mouvement inaccoutumé qui y régnait. Le public envahissait les rues, discutant sur le pas des portes, et chacun pérorait, semblant commenter un événement considérable. Et parfois plusieurs mains s'élevaient, désignant le château de Pierre-Encise, qui domine la ville, construit sur la colline de Fourvières.

—Que se passe-t-il? murmura Capestoc.

Et il courait toujours. A mesure qu'il pénétrait dans le coeur de la ville, l'agitation semblait plus grande. Quand il arriva sur la place des Terreaux, la voyant encombrée d'une foule compacte, Capestoc comprit que décidément quelque événement considérable

venait de se produire, et, descendant de cheval, il avisa un bourgeois et lui demanda :

—Pourriez-vous me dire ce que fait ce populaire sur cette place?

L'homme regarda le Gascon.

—Ah ça! prononça-t-il, vous tombez donc de la lune?

—Presque!

—Mon Dieu! cela s'explique alors que vous ignoriez ce qui se passe ici.

—Mais encore?...

—Eh bien, jeune homme, continua le bourgeois lyonnais, tout ce public est réuni ici parce que le Parlement de Lyon vient de condamner à la peine de mort MM. de Cinq-Mars et de Thou.

Capestoc tressaillit.

—Ah! vraiment?

—Et comme vous devez ignorer quel est leur crime, apprenez qu'ils ont été reconnus coupables de haute trahison et d'appel à l'étranger.

—Vous m'en direz tant! répondit Capestoc, qui ne put s'empêcher d'être ému en songeant que cette sanglante tragédie était son œuvre.

—Voilà, jeune homme! conclut le bourgeois d'un air important.

—Mais, pardon! reprit Capestoc, pourriez-vous me dire que c'est le Parlement de Lyon qui a jugé MM. de Cinq-Mars et de Thou?

—Parce que c'est à Perpignan qu'ils ont été arrêtés.

—Ce n'est pas une raison.

—Attendez! Son Eminence le cardinal que Dieu nous garde!—et le bon bourgeois salua—se dirigeait vers Paris afin d'y faire inscrire le procès des deux coupables. Mais la maladie l'a arrêté en chemin, et il est resté ici, ce qui fait que c'est Lyon qui a le grand honneur...

—Comment! le cardinal est à Lyon?

—Depuis huit jours. Avec sa garde et les mousquetaires de Sa Majesté.

—Vous dites vrai?

—Aussi vrai que le soleil m'éclaire!

—Parfandious! s'exclama Capestoc, voilà une bonne nouvelle, et mon voyage s'arrête ici!

Et, tout joyeux, il planta là le bourgeois stupéfait, qui haussa les épaules, murmurant:

—Quelque fou!

Capestoc n'avait pas loin à aller pour découvrir son ami d'Artagnan. Il venait d'entendre dire que Richelieu logeait au palais Saint-Pierre, et il était certain d'y trouver le mousquetaire.

Il n'eut donc qu'à traverser la place. Des gardes de sa compagnie veillaient à la porte du palais, qui le reconnurent en poussant des vivats.

—Bonjour, mes amis! fit Capestoc joyeusement. Ne pourriez-vous me dire où je trouverai M. d'Artagnan?

—Le lieutenant aux mousquetaires?

—Lui-même.

—Ma foi, il n'y a qu'un instant il était au haut du grand escalier.

—Merci, mes amis!

Il n'avait pas fait trois pas qu'il entendit une voix qui lui criait:

—Enfin! vous voici de retour!

C'était le mousquetaire.

—Eh bien! et Marianne? fit le Gascon, après avoir serré les mains de son ami.

—Introuvable! répondit d'Artagnan avec un geste d'impuissance.

—Eh quoi!...

—J'ai fouillé Perpignan et ses environs. Rien! Le soir de votre départ, M. de Cinq-Mars a été arrêté en compagnie de son ami de Thou. Puis nous avons

quitté Perpignan. Maintenant, Cinq-Mars vient d'être condamné à mort. Demain il sera exécuté. Lui seul pourrait nous dire où se trouve Marianne.

—Je vais le lui demander, reprit Capestoc avec une sombre énergie.

Et, saluant d'Artagnan étonné, il grimpa quatre à quatre l'escalier et s'en vint frapper aux appartements du cardinal.

Le fidèle Bastien veillait dans l'antichambre du ministre.

—Je veux voir Son Eminence! lui ordonna Capestoc.

Bastien examina le Gascon avec étonnement.

—Mais Son Eminence a consigné sa porte!

—Que m'importe!

—Mais Elle ne veut voir personne! Elle travaille!

—Dis-lui que c'est moi!

—Mais....

—Va donc! va donc! fit le cadet impatienté. Le cardinal est toujours là lorsque Capestoc veut lui parler!

Devant une telle hardiesse, Bastien n'insista pas. Il pénétra chez le cardinal, et une minute après en sortit de plus en plus ébahi.

—Eh bien?

—Le cardinal vous attend.

—Quand je te disais! répondit Capestoc.

Et à son tour il entra.

Richelieu, dans une chambre dont les rideaux fermés laissaient à peine pénétrer une blanche lumière, était assis dans un fauteuil à oreillettes, pâli, la figure émaciée, grelottant de fièvre, commençant à ressentir les premières atteintes du mal qui devait l'emporter quelques mois plus tard. Cependant en voyant paraître son fidèle lieutenant, sa figure amaigrie s'éclaira d'un faible sourire.

—Vous voici, cher ami! prononça-t-il d'une voix défaillante.

—Oui, Monseigneur.

—Et vous avez appris ce qui s'est passé? Grâce à vous, je triomphe, Capestoc, et mes ennemis sont à terre. Hélas! je n'aurai pas longtemps à jouir de ma nouvelle faveur!

—Mais Votre Eminence s'abuse, voulut dire Capestoc, réellement ému de l'état désespéré dans lequel il retrouvait son maître.

—Non, non! fit Richelieu d'une voix attendrie.

Et, tutoyant le Gascon:

—Ah! si tu as quelque service à me demander, Capestoc, dépêche-toi, car, bientôt il ne sera plus temps...

—Monseigneur!

—Va! je n'oublierai jamais la façon dont tu m'as servi, et ce me serait une suprême joie de t'accorder quelque faveur.

—Cela est facile à Votre Eminence, répondit le Gascon.

—Eh quoi! tu as enfin quelque chose à me demander toi qui ne sollicite jamais?

—Et quelque chose de si considérable, poursuivit le cadet, que j'ai bien peur que cette première demande n'essuie un refus.

—Allons donc! Parle, Capestoc, et me demanderais-tu le bâton de maréchal, que je supplierais le roi de te le faire avoir.

—Il ne s'agit point de cela, Monseigneur.

—Que veux-tu?

—Voir M. de Cinq-Mars!

Tout malade qu'il fût, le cardinal se leva en entendant le Gascon émettre une telle prétention.

—Voir M. de Cinq-Mars! répéta-t-il en regardant Capestoc.

Celui-ci, point ému, continua :

—Je ne dis point il le faut ! car on ne doit point parler ainsi devant le grand cardinal qui tient dans ses mains les destinées de la France. Mais je dirai à Votre Eminence : il s'agit là du bonheur de toute ma vie. J'ai absolument besoin de voir M. de Cinq-Mars avant que sa tête ne tombe sous la hache du bourreau. Et si Votre Eminence m'accorde cette faveur, je m'estimerai grandement récompensé de tout ce que, dans mon faible pouvoir, j'ai pu faire pour Elle.

Le cardinal réfléchit une minute. Il ne pouvait se douter de ce que M. de Capestoc pouvait avoir à faire avec M. de Cinq-Mars. Pourtant, lentement, ayant pris une décision, il se dirigea vers son bureau, griffonna quelques mots sur un carré de papier, le signa, y apposa le sceau, et, le tendant à Capestoc :

— Tiens ! fit-il, va voir M. de Cinq-Mars.

Le Gascon prit le papier, et, étranglé par le bonheur, ne put balbutier que ces paroles :

—Monseigneur ! ma vie vous appartient, et c'est tout ce que j'ai ! Mais disposez-en à votre fantaisie, ordonnez-moi de mourir, et pour vous, sur-le-champ, je mourrai l'âme pleine de joie.

—Va ! va ! fit Richelieu souriant, et hâte-toi, si tu ne veux arriver trop tard !

Capestoc salua le cardinal, dégringola l'escalier quatre à quatre, et, croisant un garde :

—Vite ! vite ! un cheval ! cria-t-il.

On lui amena un cheval, et, un quart d'heure après, il était sur le pont-levis du château de Pierre-Encise, où étaient enfermés les deux condamnés à mort.

A peine Capestoc eut-il formulé le désir d'être introduit dans sa cellule auprès de M. de Cinq-Mars, que tous les guichetiers lui éclatèrent de rire au nez. Mais quand il eut montré l'ordre signé de Richelieu, chacun

s'inclina gravement. Le cardinal était le maître de la France, de ses châteaux, comme de ses prisons.

—Suivez-moi, Monseigneur, fit un des geôliers.

A la suite du porte-clefs, le Gascon traversa des cours, monta des escaliers, suivit des corridors. Enfin l'homme s'arrêta devant une lourde porte, en tira le verrou, puis s'inclinant :

—Entrez, Monseigneur.

Et Capestoc pénétra dans la cellule de M. de Cinq-Mars.

Éclairée par une haute fenêtre grillée qui ne permettait au prisonnier que de voir un coin du ciel brumeux, cette chambre de force était simplement meublée d'un lit, d'une table et d'un fauteuil.

Cinq-Mars était assis sur ce fauteuil, les mains croisées sur sa poitrine, les yeux fermés, semblant dormir. Mais au bruit que fit la porte en s'ouvrant, il releva la tête.

—Que me veut-on? prononça-t-il.

Le geôlier avait fermé la porte derrière le Gascon. Capestoc était seul en face de Cinq-Mars. Il s'avança respectueusement, et, s'inclinant :

—Monseigneur, je vous salue! commença-t-il.

—Qui êtes-vous? que me voulez-vous? interrogea Cinq-Mars.

—Ce que je veux, une grâce de vous!

Cinq-Mars haussa les épaules :

—Je vais mourir demain, fit-il.

Capestoc continua :

—Qui je suis? simplement l'homme qui, ayant surpris le secret de votre conspiration, a arraché le traité à Fontrailles et l'a remis au cardinal.

Cinq-Mars se leva, très pâle. Il examina Capestoc de la tête aux pieds. Il semblait en proie à une surexcitation extraordinaire. Ses yeux brillaient comme des flammes. Puis tout à coup cette émotion tomba com-

me par enchantement, son regard s'adoucit, et tendant la main au Gascon :

—Je vous remercie, Monsieur. Vous êtes cause que je vais mourir, mais vous m'avez empêché de commettre une infamie. Que voulez-vous?

Le Gascon s'attendait si peu à de telles paroles, qu'une minute il demeura muet, cloué par la surprise.

Enfin il se remit :

—Monseigneur, en faisant ce que j'ai fait, j'ai rempli mon devoir. Vous me pardonnez, tant mieux! Ce que je veux vous demander, c'est ceci :—Qu'avez-vous fait de Marianne?

—Marianne? interrogea Cinq-Mars.

—Oui! la jeune fille que vous avez enlevée à Perpignan, la comédienne, où est-elle? qu'en avez-vous fait?

—Mon Dieu! fit Cinq-Mars, et c'est à l'heure où je vais mourir que vous venez interrompre mes suprêmes prières pour me parler de cette fille?

—C'est que vous ne savez pas qui elle est.

—Et qu'est Marianne?

—C'est votre sœur, Monsieur!

—Ma sœur! fit Cinq-Mars, en fixant sur le Gascon des yeux d'épouvante.

—Oui! Marianne est la fille du maréchal d'Effiat, votre père.

—Que dites-vous?

La vérité.

—Ainsi cette jeune fille est...

—Votre sœur.

—Oh! oh! murmura Cinq-Mars, sur un ton d'infinie douleur. Et le front dans ses mains, il s'abattit dans un fauteuil.

Capestoc laissa pleurer le pauvre jeune homme, respectant sa douleur.

Mais Cinq-Mars se releva, et le visage torturé par la souffrance, d'une voix calme, cependant :

—Vous vous trompez, Monsieur, Marianne n'est pas ma sœur.

—Allons donc ! fit Capestoc, bouillant d'impatience, vous oseriez me soutenir que Marianne n'est pas la fille du maréchal d'Effiat !... Marianne, Monsieur, était en nourrice à Galluis, chez des paysans du nom de Potron : elle a été enlevée par un bandit du nom de Jacques Gravier, qui, lui-même, l'a abandonnée dans le chariot du comédien Mirandor, et la preuve de ce que j'avance est contenu dans cette enveloppe.

Et, arrachant le sachet de sa poitrine, il montra à Cinq-Mars l'enveloppe scellée de cire jaune.

—L'enveloppe du curé de Galluis ! hurla, plutôt qu'il ne le dit, Cinq-Mars.

—Oui ! l'enveloppe pour laquelle vous avez fait tuer le pauvre curé de Galluis.

—C'est le dernier coup ! murmura Cinq-Mars, pâle comme la mort.

—Eh bien ! continua Capestoc, nierez-vous encore que Marianne est votre sœur ?

Le condamné à mort releva le front, et d'une voix très nette :

—Oui ! fit-il, car le maréchal d'Effiat n'était point mon père !

Capestoc, ahuri, regarda Cinq-Mars. Il crut que le jeune homme était devenu fou.

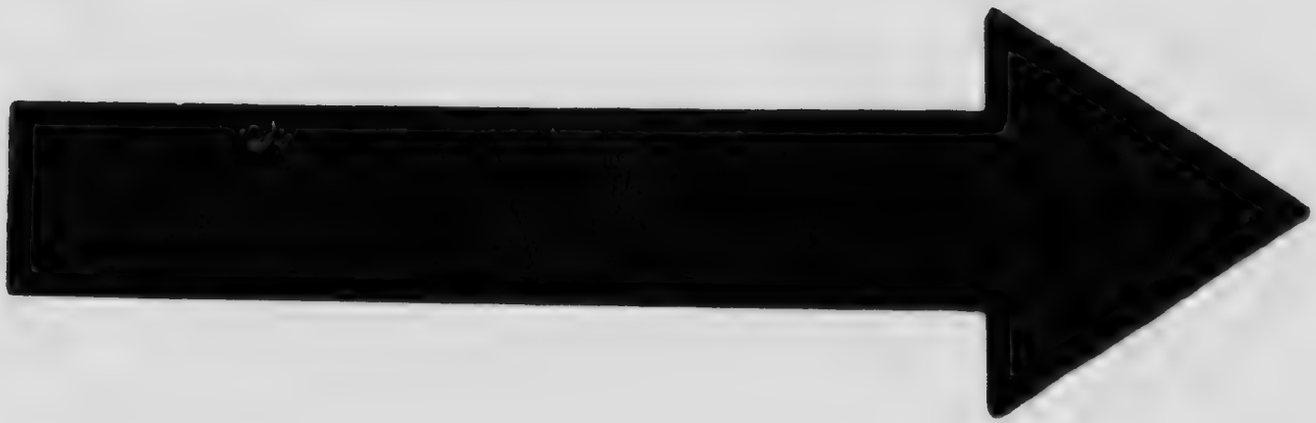
—Est-ce possible ! murmura-t-il avec épouvante.

Mais Cinq-Mars reprit :

—Brisez le cachet de cette enveloppe, et vous verrez si j'ai menti.

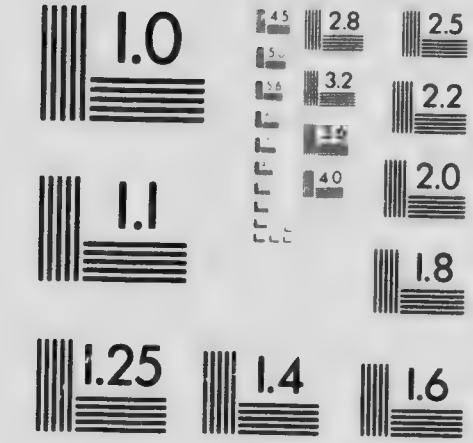
—Non ! non !

—Si, Monsieur, car la vérité, la voilà : Le maréchal d'Effiat, marié fort vieux, se désolait de n'avoir pas d'enfant. Il voulait un fils pour perpétuer sa race. Et



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

ANSI and ISO TEST CHART No. 2



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

un jour il pensa que le ciel l'avait comblé. Mais par malheur, la maréchale lui donna une fille.

—Dieu, fit Capestoc qui commençait à comprendre.

—La femme d'un des paysans du maréchal, du nom de Potron, venait de mettre au monde un fils. Alors le maréchal, pris d'un accès de folie, avant qu'on eût pu savoir le sexe de l'enfant qui venait de lui naître, changea sa fille contre le fils de Potron. Voilà ce que vous trouverez dans cette enveloppe. Vous y verrez la preuve irréfutable que Cinq-Mars est le fils du manant Potron, et que Marianne est la propre fille du maréchal d'Effiat.

—Mon Dieu! mon Dieu! s'écria Capestoc, épouvanté de ce qu'il venait d'entendre.

—Et maintenant, Monsieur, continua le jeune homme, il faut que la confidence soit complète. J'ignorais ce secret. C'est M. Mazarin qui, l'ayant surpris il y a près de quatre mois, m'a tout révélé et m'a mis ce marché en main: Ou je m'emploierai à détrôner le cardinal de Richelieu, dont Mazarin convoite la place, ou il irait tout apprendre au roy. J'étais perdu. Ayant su que la preuve de tout ceci était aux mains du chapelain de Galluis, j'ai envoyé des hommes pour s'emparer de cette enveloppe. Ils n'ont pu le faire. Alors l'orgueil m'a perdu, et j'ai conspiré contre le cardinal. J'en suis bien puni. Demain, je vais mourir. Au moins j'espérais que c'était Cinq-Mars qui monterait à l'échafaud. Mais cette dernière joie m'échappe. Mon secret est connu. Et c'est la tête du fils du paysan Potron que demain à l'aurore le bourreau tranchera.

—Non, Monsieur, répondit Capestoc, que ces paroles venaient de remuer jusqu'aux entrailles, c'est bien M. de Cinq-Mars qui mourra.

Et approchant l'enveloppe scellée de cire jaune de la lampe, il la brûla.

XXII

Trois mois après l'exécution de M. de Cinq-Mars, la chapelle du château de la Mortmare était tapissée de fleurs. Henri de Capestoc, seigneur de Puysardac, épousait Marianne. Le cardinal de Richelieu présidait la joyeuse cérémonie, d'Artagnan se réjouissait du bonheur de son ami, qu'il avait longtemps envié, et dans un coin Cadéac pleurait d'attendrissement.

Avant de mourir, Cinq-Mars avait indiqué à Capestoc la rertraite où il avait fait enfermer Marianne : un couvent de filles du Calvaire.

Marianne avait longtemps résisté. Simple comédienne, elle ne voulait point épouser un seigneur comme Capestoc qui, un jour, eût pu lui reprocher sa naissance.

Mais M. de Puyroland, duc de Belyeuse, et la duchesse, instruits par Capestoc de toute la vérité, avaient accueilli chez eux la jeune fille que la générosité de Capestoc pour M. de Cinq-Mars avait fait pauvre, sans parents et sans nom. Ils vainquirent ses scrupules et elle consentit enfin à s'unir au cadet de Gascogne qu'elle aimait secrètement depuis qu'à Etampes elle lui avait sauvé la vie.

Et les jeunes époux vécurent heureux jusqu'au jour où, M. de Richelieu étant mort, Mazarin prit sa succession.

Après un maître comme Richelieu, Capestoc ne voulut point servir un pleutre comme Mazarin. Il brisa donc son épée, et, bien que tout jeune encore, vint se retirer à la Mortmare, auprès de son ami de Puyroland.

Un soir, Cadéac, qui était demeuré à son service, vint lui annoncer que l'on venait de pendre Bobignasse et Sacassou.

Capestoc soupira.

—La bohémienne le leur avait prédit, murmura-t-il, et à moi l'on m'avait prédit que je mourrais d'un boulet de canon sur le champ de bataille.

—Patience! répondit d'Artagnan qui se trouvait là. Le Mazarin ne vivra pas toujours.

—Parfandious! s'exclama Capestoc, bien que je sois trop heureux ici, c'est avec plaisir que je reprendrai mon harnais. Car ce n'est pas cette vie champêtre qu'il faut aux cadets de Gascogne!

FIN

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottavionsis